T. XXXVIII. N° 11. *PARIS, 157, boul. Saint-Germain (6e)* 1er SEPT. 1929

la Revue universelle

JACQUES BAINVILLE, DIRECTEUR

Une Correspondance inédite de Prosper Mérimée[1]

Lettres à Edward Ellice.

XXIX

Paris, 12 août 1859.

Cher Mr. Ellice,

Je trouve votre aimable lettre à mon retour d'une petite excursion à Cherbourg. J'aurais voulu que vous y fussiez pour juger de la valeur des discours de lord Napier et Co. Depuis l'invention des canons rayés, Cherbourg est à refaire, car les bassins et tous les établissements maritimes sont exposés à être brûlés sans qu'il soit besoin de forcer les passes. Il y a de très bons homards et c'est le principal mérite de la ville.

J'attends ici Panizzi et il m'écrit tantôt qu'il arrive, tantôt qu'il reste. Sa grande préoccupation est que le duc de Modène n'habille vingt mille Autrichiens en Modenais pour conquérir

(1) Voir *la Revue universelle* des 15 juillet, 1er et 15 août 1929.

ses compatriotes. Je crois qu'ils peuvent dormir sur les deux oreilles.

Le discours de lord Elcho me paraît bien médiocre. Je suis fâché qu'une femme qui a de beaux yeux ne l'ait pas mieux inspiré. Vous aurez vu par le discours de lord John la confirmation de ce que je vous disais qu'il n'y aurait pas de restauration violente. Les princes italiens ont donné tant de preuves d'ineptie et de méchanceté que leurs sujets ne veulent plus en entendre parler. Saviez-vous cette petite anecdote du meilleur de tous, le grand-duc de Florence? On lui présente, il y a quelques années, un projet de chemin de fer. Il dit qu'il veut étudier la question sur les lieux. Il va de sa personne dans la maremme, y chasse, change les plans et fait passer le chemin par ses terres, puis il se fait payer l'expropriation de son terrain, et en outre 80 000 *francs pour ses études personnelles*. Si les Italiens, ce qui reste encore bien douteux, continuent à être sages, ils vont donner un exemple bien dangereux, celui d'un gouvernement régulier sans liste civile. Mais je crains bien que dès qu'ils seront rassurés, ils ne se querellent entre eux. Jusqu'à présent ils sont admirables et leur façon d'être avec nous est à la fois très politique et très honorable.

Le grand embarras est le pape. Vous ne pouvez vous faire une idée du bruit que font ici les dévots à propos de l'oppression sous laquelle il gémit. A les entendre, il faudrait faire une croisade pour lui rendre Bologne. Le mal, c'est que nous avons un général et un ambassadeur qui ne voient pas qu'ils ont affaire à une affreuse canaille, et qui ne savent pas se servir des deux seuls arguments à son usage, la séduction ou l'intimidation. Antonelli vendrait le pape et Saint-Pierre pour une somme ronde, et entrerait dans un trou de souris, si on lui proposait sérieusement de l'abandonner à la reconnaissance des Romains. Mais on ne fera ni l'un ni l'autre. Je trouve que lord John R... a bien répondu en disant que l'Angleterre attendra pour prendre un parti, mais si j'avais à jouer ses cartes, je voudrais un congrès, et j'en aurais un. Quel est le danger pour l'Angleterre, si danger il y a? C'est que la France ne prenne trop d'ascendant en Italie. Or, quel est le meilleur moyen de l'empêcher, c'est de faire du Piémont un grand royaume et de seconder le vœu des Italiens qui demandent l'annexion. Si l'Angleterre l'obtenait, ce qui, je crois, ne serait pas très difficile, nous aurions tiré les mar-

rons du feu. La Prusse et la Russie seraient, je crois, très facilement amenées à donner leur consentement, et après notre profession de foi de ne pas nous mêler des arrangements intérieurs, nous ne pourrions pas faire d'opposition ouverte. Si, au contraire, vous boudez, malgré la mauvaise humeur renfermée des Italiens, ils auront le bon sens de nous regarder comme leur seul appui.

Qu'est-ce qu'un Reverend Emerton D. D., demeurant à Hanwell, qui m'écrit pour me prier d'être adjudicateur d'un prix de cent guinées qu'il fonde pour un mémoire sur les avantages d'une alliance entre la France et l'Angleterre? Je lui ai répondu en style jésuitique, ni oui ni non, pour me donner le temps de réfléchir et de savoir quel homme il est. Je voudrais bien savoir si vous serez à Glenquoich au commencement de septembre. Le choléra est en Espagne et il est possible que mon voyage à Madrid en soit dérangé.

Adieu, cher Mr. Ellice. Je vous écris à Arlington St., comme au lieu le plus sûr. Rappelez-moi au souvenir de Mrs Jeanie et de Mrs. Brewster, si vous allez à St. Andrews. *Ever yours.*

P. Mérimée.

Francis Baring est à Paris, chassé par les cousins.

XXX

Paris, 52, rue de Lille, 31 août 1859.

Cher M. Ellice,

J'ai tardé beaucoup à répondre à votre aimable lettre, parce que j'étais en grand travail de projets. L'accouchement s'est fait attendre comme vous voyez, et malheureusement, après avoir fait un calcul très exact des jours et des heures, je trouve qu'entre la fin de ce mois et le commencement d'octobre, il me serait impossible d'aller vous serrer la main à Glenquoich. Il faut absolument que je sois à Madrid le 1er ou le 2 octobre, et j'ai eu et j'ai encore toutes sortes d'affaires à terminer qui me retiendront ici ou dans les environs. J'ai vu ou plutôt entrevu Panizzi qui a passé à travers Paris comme un météore, en route pour Parme et Modène. Je m'attendais, d'après vos informations, à le trouver furieux, et il m'a semblé au contraire fort doux et modéré.

Il ne veut pas cependant entendre parler de son ex-maître le duc de Modène, mais il se résigne à la Vénétie et à bien d'autres choses. Je vois avec plaisir que le *Times*, que je prends comme l'interprète exact des idées du moment en Angleterre, applaudit beaucoup à la non-intervention de la France en matière de la restauration des princes. Vous savez que je n'en ai jamais douté. Je crois et je crains que cette assurance donnée par l'Empereur et par ses ministres ne rende les Italiens un peu outrecuidants et ne les dispose à faire des bêtises. Cependant, s'ils se donnent au Piémont, l'armée sarde qui est bien disciplinée, et Garibaldi qui est un républicain radicalement converti, pourront maintenir l'ordre. Restera le fait étrange d'une nation changeant de maître par un effet de volonté, et, malgré le précédent de la France et de la Belgique, cela n'en constitue pas moins un fait très grave. *Quid* si l'Irlande voulait se donner à la reine d'Espagne? ou l'Inde aux Russes? Reste encore la question plus difficile de Bologne et du pape, à laquelle je ne vois pas de dénouement possible, parce que le Saint-Siège ne termine jamais rien.

Un cosmopolite et un homme qui connaît si bien la France et les Français ne devrait pas craindre que l'ardeur belliqueuse de l'armée entraîne l'Empereur dans une autre guerre. Avec notre système de recrutement, l'armée a toujours de la nation, et ne peut ressembler en rien aux prétoriens de l'Empire. Un certain nombre de jeunes officiers qui se sentent du mérite voudraient bien risquer leur peau pour le bâton de maréchal, mais la grande masse des soldats ne songe qu'à revoir sa famille et achever son temps de service. L'Empereur me disait un jour que le Français était guerrier mais n'était pas militaire (1). Il fait la guerre avec intelligence et courage mais il ne l'aime pas, encore moins l'esclavage militaire. Rien n'a été plus étrange que le changement qui s'est fait dans l'opinion au moment de l'agression si bête des Autrichiens. L'armée, comme la nation, n'avait nulle raison de jouer le sort de la France pour le profit du roi des marmottes, comme les soldats appellent Victor-Emmanuel. L'agression de Giulay rendant la guerre inévitable, à peine

(1) En 1855, Malmesbury écrit à lord Stanley (le futur lord Derby) : « Nous avons prouvé au monde la vérité de ce mot de Napier : *We are a warlike, but not a military people.*

d'infamie pour nous, la guerre est devenue populaire. Aujourd'hui pour entrer de nouveau dans les hasards belliqueux il faudrait une circonstance semblable, et je ne sais ce qui pourrait l'amener. Plus j'y pense et plus je me persuade que la vraie raison de la paix de Villafranca, c'est l'effet moral produit sur l'Empereur par la vue des champs de bataille de Magenta et de Solférino. A cinquante ans, quand on voit ce spectacle pour la première fois, on se dégoûte vite d'un jeu si cruel. Vos fortifications et vos compagnies de carabiniers volontaires ne font pas très bon effet ici, mais on ne s'en alarme pas. Les gens de métier disent que vous dépensez de l'argent en pure perte, et que ce siècle-ci verra une transformation radicale de l'art de la guerre. Les découvertes de la chimie et de la mécanique peuvent en effet changer toutes les combinaisons actuelles. Les travaux exécutés à Cherbourg, par exemple, dans un temps où la portée des pièces de canon était deux fois moindre qu'elle n'est aujourd'hui, sont devenus insuffisants. Probablement les canons rayés deviendront dans quelques années aussi arriérés que les canons de Gribeauval le sont à présent.

Connaissez-vous lord Spencer? Il a un portrait de Mme de Montausier, Julie d'Angennes, dont Cousin est amoureux. Il m'avait fait jurer, si j'allais en Angleterre, de faire tout au monde pour voir ce portrait. Si vous connaissiez lord Spencer, vous pourriez lui demander réponse à ces questions indiscrètes. Le portrait est-il de Mignard? En connaît-on la date? Quelle est la couleur des yeux de la dame? De ses cheveux? A-t-elle des appas ou, en termes nets, a-t-elle de la gorge? Est-elle blanche ou brune? Le portrait a-t-il été gravé, lithographié, photographié? Mlle Julie d'Angennes a-t-elle la taille fine? Excusez tous ces détails de la part d'un homme passionné (1).

Adieu, cher Mr. Ellice, veuillez me mettre aux pieds de

(1) La lettre de Mérimée est datée, mais ne le serait-elle pas que son contenu la prouverait postérieure à juillet 1859. Et pourtant, assez curieusement, une lettre à Panizzi qui, dans l'édition de 1881 (Calmann Lévy) lui pose les mêmes questions au sujet de Julie d'Angennes pour le compte de Cousin, est datée de Cannes du 5 décembre 1857. Dans une lettre précédente (11 octobre 1857) il s'était déjà enquis de l'auteur du portrait et avait reçu une réponse puisqu'il accuse réception d'une lettre de lord Spencer le 5 décembre. Mieux encore, le 25 janvier 1858, il écrit : « ...Mille remerciements et excuses de toute la peine que vous avez prise pour apprendre à Cousin la couleur des yeux et des cheveux de sa bien-aimée... »

Mrs. Jeanie et lui peindre tous mes regrets de ne pouvoir la voir cette année sur les bords de son beau lac.

Ever yours.

P. Mérimée.

XXXI

Paris, 20 octobre 1859.

Cher Mr. Ellice,

Mille remerciements de votre bonne lettre, de moi et de M. F[ould]. Mr. Delane n'a pas passé par la rue de Lille, ou bien y a passé incognito. On sait à présent ce qu'est la brochure, cela est purement et simplement *bête* : rien de plus. Le résumé est : « Papa ne veut pas que j'épouse Mlle Valérie. C'est la plus honnête femme du monde. Ceux qui disent qu'ils ont couché avec elle ont assurément menti, car je n'y ai pas couché, et elle ne veut pas me laisser faire avant un légitime mariage. » Si cela se publie, il n'y aura personne pour le lire. Le père, qui est à mon sens beaucoup trop paternel, a toutes les envies du monde d'envoyer de l'argent à l'enfant prodigue, et d'en donner à la drôlesse. Nous avons eu beaucoup de peine à lui persuader que le vrai moyen d'en venir à bout était de faire semblant de dormir pendant deux ou trois mois.

Je pars lundi pour Madrid. Si je puis vous y être bon à quelque chose, voici mon adresse : Sr Dn.. Pr., M. Casa de la Exma Señora Condesa del Montijo. Madrid, Espagne. Il me semble que nous assistons à l'agonie de l'islamisme. Les incursions des Marocains contre nos possessions et celles de l'Espagne, la conspiration militaire contre le sultan sont les dernières convulsions du fanatisme musulman. M. Thouvenel, notre ambassadeur à Constantinople, m'a défini la Turquie comme des couches de fumier superposées. Sous un détritus de Turcs, il y a un détritus de Grecs et d'Arméniens. Bref il n'y a rien pour remplacer ce qui existe, ce qui est malade, ce qui est mourant. Quand la noblesse française a disparu, il s'est trouvé un Tiers-État ; en Orient, il n'y a rien. Je me trompe, il y a une diable de succession qui tente tout le monde et qui va s'ouvrir. J'ai trouvé Pan(izzi) beaucoup plus doux à son retour qu'à son arrivée. Il se contenterait de peu. Au reste, pour les Italiens il n'y a qu'un point qui les touche ; c'est : point de restauration par

la force. On leur en fait la promesse solennelle, en leur disant qu'on les blâme de ne pas reprendre leurs princes. Ils répondent qu'ils ne craignent que les coups et que si ce n'est plus qu'une affaire de sentiments, ils n'en ont pas de favorables aux sots qui les gouvernaient. En attendant ils sont fort sages. S'ils persévèrent, je crois qu'ils obtiendront ce qu'ils désirent.

Nos politiques et nos militaires se préoccupent fort de la Chine. Les premiers trouvent que c'est un grand bien que ce soufflet reçu en commun de la part du Fils du Ciel, qui s'est chargé de resserrer l'alliance anglo-française. Les militaires, à l'exception des sous-lieutenants qui se proposent de couper les queues de tous les mandarins et de faire l'amour à toutes les mandarines, regardent l'affaire comme très hasardeuse. Ils disent que trois millions de canailles font une très grosse masse, très difficile à réduire, surtout dans un temps d'humidité. Si on pouvait faire usage des procédés de feu Gengis Khan : brûler Pékin et tuer un million d'hommes, on intimiderait les autres. Les Asiatiques ne respectent que ce qu'ils craignent, et notre respect pour la vie humaine leur paraît une preuve de faiblesse. Les missionnaires ont à peu près établi l'opinion que les Chinois ont une âme immortelle, et cela est très gênant, d'autant plus qu'ils n'ont pas le même préjugé à notre égard. Je propose de faire alliance avec les rebelles et de détrôner l'empereur de la Chine pour le remplacer par une autre dynastie qui nous aurait des obligations.

On me donne des renseignements curieux sur la Russie. On s'attend à une famine cruelle cette année dans les provinces du Nord, ce qui compliquera fort l'affaire déjà si difficile de l'émancipation.

Si, comme on le prétend, l'archiduchesse Sophie est en disgrâce, c'est une chance pour que l'Autriche se montre disposée à des concessions. Les velléités de souveraineté de la Prusse ont mis la puce à l'oreille de l'empereur François-Joseph qu'il a un peu trop accordée au parti clérical encroûté. La désaffection de ses sujets grecs l'inquiète beaucoup et un petit vent libéral souffle en ce moment à Vienne. Je doute que cela dure. Qu'allez-vous faire avec les Yankees? Je me demande souvent ce que deviendra cette société américaine si complètement dépourvue de préjugés et ne connaissant d'autre loi que celle de l'intérêt. Vous vous rappelez peut-

être ce que vous m'aviez dit de l'utilité de la Bible lue le dimanche en Écosse, et combien elle tient lieu de policemen. Un homme qui vient de passer quatre ans en Amérique me dit qu'il n'y a absolument pas de croyance aux États-Unis. Seulement de l'hypocrisie. Il est reçu qu'on doit payer un prêtre quelconque ; le prêtre spécule sur son métier et toute question religieuse s'apprécie en dollars, exactement comme la conduite à tenir à l'égard de la société. Y a-t-il plus ou moins à gagner à tenir sa parole ou à la violer? Voilà ce que dit la conscience d'un Yankee. Si le diable était à son affaire il y a longtemps qu'il les aurait tous emportés, mais je crains que ce ne soient les Yankees qui nous emportent un jour !

Adieu, cher Mr. Ellice, mille tendres et respectueux hommages à Mrs Jeanie. Je serai en France vers le commencement de décembre.

P. M.

XXXII

Madrid, 1er novembre 1859.
Palacio de Montijo Plazuelo del Angelo.

Cher Monsieur Ellice,

Que faites-vous? Où êtes-vous? A Londres, je suppose, choyé par de belles dames, et buvant de bon vin de Bordeaux. Pour moi, je suis sous la zone glaciale, car il s'est fait sans doute une révolution là-haut, et il fait à Madrid un temps de chien. Je grelotte auprès d'un brasero et je soupire en pensant au *coal-fire* d'Arlington St.

Ce pays-ci, d'ailleurs, n'est pas froid au point de vue politique. C'est un enthousiasme guerrier général : femmes, enfants, vieillards, carlistes et libéraux ont le même cri : « *Al Moro!* » On se croirait aux croisades. Les volontaires abondent. Cùcharès, le fameux matador à la mode, envoie à l'armée expéditionnaire vingt bœufs et cinquante moutons. Les gamins de Madrid, n'ayant rien à donner, ont assommé l'autre jour un homme qui vend des dattes dans la rue d'Alcala, parce qu'il portait un burnous. On a reconnu depuis que c'était le sacristain d'une paroisse de Madrid, qui joignait le commerce de dattes à ses fonctions ecclésiastiques et qui croyait pousser à la consommation en s'habillant en Arabe. L'armée est assez belle et pleine d'ardeur. Elle

sera probablement médiocrement commandée, mais les Marocains s'arrangeront pour avoir des généraux encore plus mauvais. Ici on attribue à l'Angleterre des dispositions très hostiles, ce qui semble fort improbable mais ce qui anime encore plus les gobe-mouches. Il me paraît impossible de soutenir le Maroc, au moment où l'on va faire la guerre à la Chine. Quant à la question du détroit qui vous intéresse plus particulièrement, il est évident que toute l'Europe doit désirer qu'il soit libre, mais il est impossible que l'empire du Maroc subsiste *in æternum*. Il est condamné à mort comme tous les États musulmans trop voisins de l'Europe. Il faut qu'il devienne ou Français, ou Espagnol, ou Anglais. Anglais, c'est soulever toute l'Europe contre vous, puisque avec Tanger et Gibraltar vous pouvez empêcher la sortie d'un vaisseau de la Méditerranée. Les marins disent qu'à cause du courant il est nécessaire de longer ou la côte espagnole ou la côte africaine. Restent la France et l'Espagne. Mieux vaut, je pense, pour vous comme pour nous, que l'Espagne ait en Afrique un établissement. Si je ne me trompe, le bruit que font plusieurs de vos journaux n'est qu'une arme contre le ministère actuel. Mais a-t-elle quelque force? Il me semble qu'en Italie le *statu quo* est probable à moins de grandes bêtises des libéraux ou des sanfédistes. Ils en sont bien capables les uns et les autres. L'affaire de Rome a été bien mauvaise. Qu'en dit Panizzi? J'ai été fort content du discours de l'Empereur à l'archevêque de Bordeaux. A sa place, il y a longtemps que j'aurais laissé le pape à l'amour des Romains.

Adieu, cher Mr. Ellice, veuillez me rappeler au souvenir de Mrs. Jeanie. Je suis encore ici pour une quinzaine de jours, après quoi, j'irai probablement à Paris puis à Cannes.

Ever yours.

P. Mérimée.

XXXIII

Cannes, 10 janvier 1860.

Cher Monsieur Ellice,

En quelle partie du monde êtes-vous en ce moment? La renommée m'a appris que vous aviez quitté Glenquoich. La route est longue et semée de beaux châteaux où il y a de jolies femmes et de bon vin de Bordeaux, c'est pourquoi je

doute que vous ayez pu arriver encore à Londres. Vous devez être aussi long qu'Ulysse à regagner votre domicile, car si vous ne rencontrez ni écueils ni Lestrigons vous trouvez des Calypso à chaque *turnpike*.

Pour moi, je mène toujours ici la vie d'un philosophe ou d'un lézard, comme vous voudrez, au soleil quand il y en a, c'est-à-dire de dix à cinq heures. On ne m'écrit guère de Paris et je ne sais les nouvelles que par raccroc. Il me semble que malgré l'ajournement du congrès les affaires n'en vont pas plus mal. Les déclamations furibondes des néo-catholiques ne leur nuisent pas davantage. Il paraît que les orléanistes jouent au milieu de cette agitation factice un rôle qui me semble vilain et assez niais. Ils répètent d'après les dévots de sacristie que la religion est perdue, le pape violenté, que nous allons avoir un schisme, etc. Lorsqu'on a fait des phrases pendant dix-huit ans sur les libertés de l'Église gallicane et les ambitions papales, il est assez drôle de chanter la palinodie. A propos d'Église, que dites-vous de la mort de lord Holland, et de sa conversion dissimulée, avec autorisation, pendant trente ans? On m'a donné des détails médicaux et techniques sur son genre de mort qui ne sont pas trop clairs et m'ont rappelé les méchantes plaisanteries de Rogers (1). Mais je lui pardonne tout puisqu'il a laissé toute sa fortune à lady Holland que j'aime de tout mon cœur.

Je ne comprends pas grand'chose à la retraite de Walewski, mais je savais que depuis assez longtemps il avait envie du portefeuille de M. Fould, et que lui et Mme W..., par les moyens propres à chacun, avaient fait des tentatives dans ce sens, que l'Empereur n'avait jamais écoutées. S'il y a quelque chose à conclure de cela pour la politique générale, c'est que la question de la restauration des princes italiens est maintenant à tous les diables. C'est ce qui me touche fort peu, et je pense, qui vous est aussi indifférent. D'autre part, il me semble que nos deux gouvernements ne sont plus en dispositions si chamailleuses. Vous en serez pour vos préparatifs de guerre et pour vos *riflemen* volontaires, institution qui ne pourra qu'avoir un effet favorable sur le débit

(1) Le poète Samuel Rogers (1763-1855). Il disait : « J'avais une toute petite voix, aussi, dans les salons, je passais inaperçu, jusqu'au jour où je m'avisai de dire des méchancetés. Dès lors, tout le monde m'écouta avec attention. »

des cigares et des boissons alcooliques (1). J'espère voir un jour à Glenquoich votre fils avec une belle pipe d'écume de mer et son père avec une cigarette, car vous êtes trop de l'*old school* pour entrer à pleines voiles dans les vins nouveaux. Le marquis de Conyngham, qui est ici, me donne de bien mauvaises nouvelles de son frère lord Londesborough, qui est mourant, à ce qu'il dit. Voilà une bien jolie veuve à consoler ! Elle ferait un bien joli pendant à lady Ely que je vois encore vous apportant un morceau de gâteau et un verre de vin d'Espagne, sybarite que vous êtes ! Lord Brougham va nous quitter pour ouvrir la session. Il a un speech dans le ventre et il faut qu'il s'en débarrasse. Pour moi, je ne comprends pas qu'on quitte un ciel comme celui-ci pour aller respirer vos brouillards. S'il y avait à Cannes un vin de Bordeaux digne de vous et un cuisinier comme celui de la pauvre première lady Ashburton, je vous dirais : venez à Cannes. Mais l'art de la cuisine y est ignoré. A propos de lady Ashburton qui n'est plus, on me dit que la présente lady est grosse pour tout de bon, et que si cela ne réussit pas on est déterminé à recommencer.

Adieu, mon cher Mr. Ellice, présentez mes hommages à Mrs. Ellice et à Mrs. Spiers, à toutes les belles dames que j'ai vues, grâce à vous et qui vous accaparent. Lorsqu'elles vous laisseront un moment, souvenez-vous que la poste aux lettres va jusqu'à Cannes, Var, et que vos lettres font toujours le plus grand plaisir à votre féal et tout dévoué.

P. M.

XXXIV

Cannes, .. février 1860.

Cher Monsieur Ellice,

Je veux vous écrire depuis plusieurs jours mais deux de mes amis sont venus me voir dans mon trou, et je fais mon métier de cicerone tellement en conscience qu'en les ramenant de la promenade il me reste tout juste assez de force pour manger. Nous payons ici notre tribut à l'hiver exceptionnel de 1860. Ce n'est pas que nous en souffrions beau-

(1) Sans doute une allusion au traité de commerce qui devait être signé quelques jours plus tard.

coup, cependant il tombe de la neige si près de nous que bien souvent nous en sentons les effets. Nos mauvaises oranges et nos excellentes olives en ont été un peu maléficiées. Notre mer ordinairement si tranquille se permet des émotions extravagantes, par exemple d'emporter le parapet de notre jetée. Voilà les grands événements de ce pays-ci. Il s'en passe d'autres un peu plus amusants dans le reste de l'Europe. Que dites-vous de la mauvaise humeur de Notre Saint-Père le Pape? et de la prose qu'il nous envoie à cette occasion, des colères de l'évêque d'Orléans et de la conversion en masse de l'Académie française, qui nomme le Père Lacordaire pour donner au pape une fiche de consolation? Notre ami Cousin qui, dans le temps qu'il nous professait la philosophie, ne pouvait jamais dire que *l'évêque de Rome* au lieu du *pape*, s'est écrié à l'Académie en votant pour Lacordaire : « Je vote pour le saint Pie IX. » Thiers et Guizot en ont fait de même et s'imaginent avoir fait merveille. Vous aurez lu la brochure de Villemain (1)? Tout cela ne vous fait-il pas lever les épaules? Quand de petits hommes qui se sont trouvés dans de grandes positions en descendent, ils paraissent encore plus petits qu'ils ne sont. On m'écrit de Paris que le succès de votre ministère est assuré malgré une opposition très vive. Je crois cependant qu'il y a encore quelque incertitude sur le résultat, et c'est probablement la raison pour laquelle on a retardé l'ouverture de notre session.

Je n'entends pas grand'chose aux questions de tarifs mais, en thèse générale, je tiens pour certain qu'une industrie qui ne peut se soutenir que par la protection d'un droit de plus de 30 pour 100 ne vaut pas la peine qu'on prend pour la conserver. Les clameurs des industriels de ce côté de la Manche et de l'autre me font croire que le traité est au fond assez équitable et qu'il tournera au profit des masses, puisque les intérêts particuliers l'attaquent pour des motifs différents mais tous très personnels. Le meilleur résultat sera assurément de consolider la paix entre les deux pays ou plutôt de rendre une rupture à peu près impossible.

Je reçois des lettres d'Espagne toutes remplies de lyrisme patriotique. On a oublié les bêtises de O'Donnell, sa correspondance avec lord John, les fautes dues à la précipitation

(1) *La France, l'Empereur et la Papauté.*

qu'il a mise à entrer en campagne. La prise de Tétouan a tout raccommodé. Si les Maures ont du bon sens, ils le laisseront sur ses lauriers, d'où la fièvre et le choléra l'obligeront bientôt à faire quelque sottise. Comme l'appétit vient en mangeant, l'esprit belliqueux des Espagnols n'a pas assez d'une guerre contre les Marocains ; il est fortement question de prendre en mains la cause du pape et de lui reconquérir les Romagnes. Bien des gens parlent de cela à Madrid, qui ne savent pas si les Romagnes sont en Amérique ou en Europe. Je suis ici jusqu'à la fin du mois. J'espère que selon votre usage vous viendrez nous faire une petite visite à Pâques. J'ai eu ce matin des nouvelles des Baring qui semblent fort gais et qui ne se préoccupent pas trop des exploits de lord Ashburton ! Nous avons ici le baron de Bunsen (1) avec qui je fais de la théologie et qui me donne des nouvelles de ce monde. Il voit la situation de l'Autriche très en noir. L'empereur François-Joseph est entêté comme une mule et a trouvé le moyen de s'aliéner jusqu'au cœur des Tyroliens, ce prototype de la basse loyauté, comme dit Heine.

Adieu, cher Mr. Ellice. Présentez mes hommages à Mrs. Ellice et croyez-moi votre bien dévoué.

P. Mérimée.

XXXV

Paris, 24 mars 1860.

Cher Mr. Ellice,

Je suis charmé d'apprendre votre prochaine arrivée et celle de Mrs. Jeanie. Mais je n'ai jamais pu lire le nom du cavalier servant que vous lui donnez, mais il sera le bienvenu, comme elle, et nous lui ferons voir nos lions. En retour, vous nous consolerez si nous sommes excommuniés. La princesse Clotilde, qui est fort dévote, est extrêmement inquiète pour son père encore plus menacé que nous des foudres de l'Église. Son mari, qui n'est pas dévot, la tourmente beaucoup à cette occasion, et ne se met jamais à table sans lui annoncer que le pape vient de foudroyer Victor-Emmanuel. Je suis de ceux qui ne sont pas enchantés de l'annexion de la Savoie, bien qu'il soit assurément très agréable de se bai-

(1) Ancien ministre de Prusse à Londres qui avait épousé à Paris miss France Waddington.

gner dans le lac de Genève sans sortir de chez soi. Maintenant vos attaques dans le Parlement ont rendu la chose inévitable. L'annexion est devenue la chose au monde la plus populaire en France ! Je la crois assez bien vue des Savoyards eux-mêmes. On dit que les gens de Nice ne sont pas aussi bien disposés. Les Russes et les Anglais leur ont persuadé que les étrangers qui les font vivre ne viendront plus à Nice si Nice se trouve en France. C'est une question de soleil et jusqu'à ce que le soleil s'en retire, je crois qu'il y viendra des gens rhumatisés et des poitrines délicates. On n'appelle plus Victor-Emmanuel qu'Annexandre Ier. On dit encore que le pape a parmi toutes ses inquiétudes celle qu'on lui prenne *son Ombrie*. L'agitation que les néo-catholiques veulent exciter ici fait un fiasco complet. Les belles dames qui lisent des romans graveleux et qui ne manquent pas un sermon, s'apitoyent extrêmement sur le sort du pape, mais à l'exception de leurs amants et de nos amis les orléanistes, très mal inspirés en cette occasion, personne ne s'en occupe. Aujourd'hui l'on prétend que le pape a demandé l'éloignement des troupes françaises de Rome qu'il y veut remplacer par des Napolitains. Si cela a lieu et la demande du pape ne peut être que difficilement refusée, je crois qu'il en résulterait un immense danger et pour le pape et pour le roi de Naples. Dès que l'armée napolitaine se trouvera avec les Piémontais, ou il y aura querelle et bataille, chose à la vérité peu vraisemblable, les Napolitains étant assez peu belliqueux comme vous savez, ou bien, ce qui est infiniment plus probable, les Napolitains se laisseront séduire, et feront ce que l'armée de Rujo fit en Espagne et ce que d'autres régiments napolitains ont fait en 1848. De quelque manière que cela tourne, cela peut devenir excessivement grave et pour le pape et pour le roi de Naples. Tous les deux pourraient demeurer sur le carreau. Alors que fera l'Autriche? N'essayera-t-elle pas de brûler ses dernières cartouches, de dépenser son dernier écu? On se demande ce que fait une escadre anglaise devant Naples. J'espère que c'est pour empêcher le roi de faire des bêtises. Il y a des gens qui prétendent que le goût et la mode des annexions ont pénétré jusque chez vous et que vous voulez prendre la Sicile. Cela vaut bien mieux que la Savoie. Je vous écrivais ce qui précède pendant une séance du Sénat. Je continue chez moi, troublé par la fin de la séance. On nous disait, au moment où nous terminions, qu'il y avait

une émeute à Rome, et que le peuple avait battu les dragons pontificaux. On ne disait pas ce que les nôtres avaient fait. J'espère qu'ils ne se sont mêlés de rien. Il y a quelques jours, le prince Borghèse avait réuni tous ses domestiques, tous ceux des princes romains, cuisiniers, chasseurs, marmitons, et les avait envoyés au Quirinal crier : « *Viva Pio Nono!* » C'est pour répondre à cette manifestation qu'on en aurait fait une autre hier ou avant-hier, anniversaire de la naissance de Garibaldi. Si le fait n'est pas vrai il le sera bientôt. Je tiens pour impossible que la moitié de l'Italie soit sous un régime constitutionnel très avancé, tandis que l'autre moitié demeure sous un despotisme bien pire que celui du sultan de Constantinople. Hésiteriez-vous si on vous donnait le choix entre être Turc ou Romain? Lors même qu'il vous serait interdit de prendre quatre femmes? Je viens de lire le dix-septième volume de notre ami. C'est assurément un de ses meilleurs. Sans jamais cesser d'être simple et naturel, il s'élève à la poésie et au drame dans ses récits. Je crois de plus qu'il est très vrai. Le personnage de votre ami Talleyrand est excellent. J'ai le troisième volume de la *Correspondance* à vos ordres.

Adieu, cher Mr. Ellice, présentez mes respectueux hommages à Mrs. Jeanie et dites-lui qu'elle a en moi le plus dévoué des ciceroni. Venez vite, et nous irons boire ensemble n'importe quoi à notre cabaret patenté.

Ever yours.

P. Mérimée.

XXXVI

Dimanche soir, 8 avril 1860.

Cher Mr. Ellice,

C'est fort mal fait à vous de vous laisser avoir la goutte juste au moment où nous comptions sur vous. Si vous étiez venu, le régime des juliennes et du bordeaux léger vous aurait guéri bien vite. Panizzi, dont j'ai reçu un mot hier, me donne d'ailleurs de meilleures nouvelles de votre santé, car il m'annonce que vous allez faire un tour au bord de la mer.

Vous nous raillez toujours, nous autres Français, de nos changements d'idées brusques, mais il me semble que vous n'êtes pas vous-mêmes, sages insulaires, à l'abri de tout reproche. Ce malencontreux Bill de Réforme pour lequel on

se passionnait il y a deux ans, voilà que personne n'en veut plus, *e sempre bene* (1). Au fait je ne comprends guère comment on le défendrait contre les aristocrates, d'un côté, et contre les démocrates de l'autre. Autant que j'en puis juger, il diminue l'influence des propriétaires pour augmenter celle des industriels, ce qui est subversif de nos vieilles institutions. D'un autre côté, dès qu'on fait une réduction du cens électoral les démocrates sont fondés en raison à demander pourquoi on ne fait pas la réduction plus considérable. Mais qu'arrivera-t-il de lord John, si son Bill fait fiasco? On nous dit ici que Mr. d'Israëli ne veut pas y faire opposition par générosité d'auteur qui ne veut pas éreinter le critique qui l'a éreinté, quand ce critique publie un ouvrage à son tour. Cela me semble assez chevaleresque et habile. Ce qui ne me paraît ni habile ni profitable pour personne ce sont les sottises qu'on dit des deux côtés du détroit à propos de l'annexion de la Savoie. Il me semble que l'Angleterre et la France sont comme un mari et une femme qui se disputent toujours, mais qui ne peuvent divorcer. Je suppose que dans quelque temps on oubliera les gros mots qui se seront dits, lorsque viendra une question si lourde qu'il faudra des diplomates forts comme des éléphants pour s'en charger. Le sultan Abdul-Mejdid a failli l'autre jour être détrôné par une petite conspiration. Si une autre réussit, ou si les soins de son nombreux harem l'envoient promptement rejoindre les houris de Mahomet, il y aura une diable d'histoire et bien des remaniements de cartes géographiques. Avez-vous lu la brochure d'un Belge nommé Mouillerat? Il dit que ses compatriotes ont une activité intellectuelle si grande que leur territoire trop petit en étouffe l'essor, et que le seul parti à prendre, c'est de donner ce territoire à la France et d'envoyer Léopold avec les grands hommes belges régner à Constantinople. Je recommande cette solution aux hommes d'État de l'Europe.

A l'exception des vieilles dévotes du faubourg Saint-Germain, des carlistes et des orléanistes assez bêtes pour se mettre sur le plus mauvais terrain, la question du pape ne

(1) 2 juin 1860. « J'ai eu hier une entrevue satisfaisante avec lord et lady Palmerston. Ils ont aussi envie que nous de se débarrasser du Bill de Réforme, mais ne savent trop comment faire. Il est évident qu'il ne veut pas renoncer à la collaboration de lord John, mais il serait enchanté de voir démissionner Gladstone. » *(Journal de Malmesbury*, t. II, p. 229.)

préoccupe personne ici. Je crois cependant que le moment serait bien choisi pour faire un schisme. Les ultramontains en disent de si fortes que les bons catholiques (*rare avis in terris*) s'en scandalisent. L'autre jour, un prêtre nommé Hoffmann a dit que le pape était la vivante image de Jésus-Christ, et que le vicaire était la même chose que le curé. C'est du lamaïsme tout pur.. J'ai vu un très grand dévot tout horrifié de cette doctrine.

Avez-vous lu le dix-septième volume de M. Thiers? Je dirais que c'est le plus intéressant de tous si on n'avait pas dit la même chose des précédents. Il prend son succès avec beaucoup de joie et de modestie. Madame m'a paru bien changée. Il m'a dit qu'elle avait été malade tout l'hiver.

Que dites-vous de ce petit pétard qui vient d'éclater en Espagne? J'ai beaucoup connu ce pauvre Ortega qui est ou était un fort joli garçon, très aimable, charmant de toutes manières, mais dévoré d'ambition. Je crains fort qu'il ne soit fusillé à l'heure qu'il est. L'exemple de généraux qui deviennent maréchaux et premiers ministres par suite d'une insurrection est bien dangereux, et O'Donnell est responsable du coup de tête d'Ortega. On disait ce soir que Montemolin et Cabrera avaient été pris.

J'ai vu ce soir lady Baring et lady Euston. Autrefois, on les prenait pour les deux sœurs ; maintenant, il est bien évident que c'est lady Euston qui est la maman (1) ! Vous ai-je dit que j'ai vu à Cannes Mr. Cobden (2) qui m'a beaucoup plu? Je ne sais pas pourquoi, je me l'étais toujours représenté comme un farouche radical, une espèce de démoc-soc. britannique. J'ai été très agréablement surpris de trouver un homme aimable, avec des idées et des expressions originales. J'ai fait, aussi, toujours à Nice, la connaissance du marquis de Conyngham, qui a succédé à lord Londesborough dans la possession d'un vilain château gothique moderne. Que devient la jolie veuve de lord Londesborough?

(1) Naturellement, Mérimée plaisante : c'est le contraire qui était vrai.

(2) « La santé de Cobden avait été si mauvaise depuis son retour à Paris au milieu de novembre (1859) que la fin de son travail (le traité commercial) arriva juste à temps. Son médecin l'engagea à partir au plus vite pour le pays du soleil... Il quitta Paris pour le midi de la France le dernier jour de janvier et y demeura jusqu'à la fin de mars. Il s'établit à Cannes... Parmi ses compagnons étaient Bunsen, Henri Martin, Legouvé, Mérimée, et, à l'occasion, lord Brougham... » (Lord Morley, *Vie de Cobden.*)

Celle-là vous donnera-t-elle du vin de Bordeaux et du plum-cake, quand vous viendrez la consoler, comme lady Ely? Vous êtes l'homme aux veuves. Je vous en connais au moins une demi-douzaine.

Adieu, cher Mr. Ellice, veuillez présenter mes regrets à Mrs. Jeanie et la remercier d'avoir si gracieusement prêté sa blanche main pour m'écrire. Puisque vous ne venez pas, j'irai vous voir vers la fin de mai.

Ever yours.

P. Mérimée.

XXXVII

Paris, jeudi soir, mai 1860 (1).

Cher Mr. Ellice,

J'ai reçu votre bonne lettre et bien qu'elle soit de la main de votre secrétaire d'État, elle me montre que vous êtes en assez *good spirits*. D'ailleurs, voilà une crise ministérielle et c'est votre panacée, comme nous savons. Vous me dites bien qui nous perdrons mais vous ne me dites pas qui nous aurons. Ici, lord John ne sera pas trop regretté. Nous aimerions, je crois, lord Clarendon qui n'a pas les aspérités du présent ministre des Affaires étrangères.

J'ai trouvé Thiers l'autre jour, gras comme un moine, muguetant chez la princesse Julie Bonaparte. Garibaldi triomphe sur toute la ligne. Il paraît que les Napolitains jettent tout en le voyant pour courir plus vite. L'armée de François II est digne de son maître. Je crains fort que ce succès facile ne mette les Italiens en goût de conquête et qu'ils ne s'attaquent aux Autrichiens, dont il pourrait leur cuire, ou à Notre Saint-Père le Pape, ce qui nous mettrait dans une position très fausse et très ridicule. Nous voudrions bien retirer nos gens de Rome, mais Lamoricière a bien de la peine à faire une armée de toute la canaille qu'on lui envoie. L'argent est rare dans la caisse pontificale et il y a tout autour quantité de gens qui savent très bien le détourner

(1) Cette lettre est datée (d'une autre main que celle de Mérimée) de novembre 1860, mais d'après son contenu, qui fait allusion, tant aux difficultés du ministère du cabinet Palmerston, qu'aux exploits de Garibaldi, et à cause de la lettre suivante, celle-ci ne peut qu'être de la fin mai 1860.

de sa destination pour leur bien particulier. Je sais cependant de très bonne source qu'on saisira la première occasion d'évacuer Rome et de laisser le pape à l'amour de ses sujets... Nous vivons dans un temps très amusant. Jamais on n'a tant cité de traités ni tant disserté sur l'équilibre de l'Europe et le droit international ; et en même temps, Montemolin, d'un côté, et Garibaldi de l'autre, avec des succès fort différents, renouvellent les exploits des Normands au neuvième siècle, *E sempre bene.*

A propos de Montemolin, l'Impératrice me racontait dimanche dernier qu'elle l'avait vu, il y a deux ou trois ans, et qu'elle l'avait trouvé un bien piètre personnage. Elle l'exhortait à rester tranquille et à s'abstenir de tentatives qui pourraient coûter la vie à de graves gens ; sur quoi il répondit comme s'il citait parole d'Évangile : « Qu'un sujet était trop heureux quand il pouvait mourir pour son souverain légitime. — Sans doute, lui répondit l'Impératrice, mais il faut aussi qu'un souverain soit toujours prêt à mourir pour son peuple. » Ce revers de la médaille fit faire un soubresaut d'étonnement au prétendant qui ne répondit rien, mais parut goûter fort peu la leçon d'héroïsme.

Nous avons eu ici la semaine passée un autre prince, le grand-duc Nicolas, qui n'est pas fort. Si l'on croit en Angleterre qu'il est venu s'entendre avec l'Empereur pour le partage de la Turquie, on ne connaît guère l'ambassadeur. Que dit-on chez vous de l'Orient? Grande recrudescence de fanatisme à ce qu'il paraît parmi les Turcs qui sont plus brutes que jamais. Quant aux Russes, s'ils demandent un congrès en ce moment, c'est qu'ils ne peuvent faire mieux. Point d'argent et beaucoup de tracas pour la question de l'émancipation des serfs. Comme complication, les propriétaires d'esclaves qui se croient ruinés disent à l'Empereur : « Vous nous ôtez nos privilèges, donnez-nous une constitution. » Tous les Russes que je vois semblent fort inquiets du dénouement. Les serfs voudront-ils travailler? Ne préféreront-ils pas tordre le cou à leurs seigneurs? Comment se fera le partage de la terre entre le seigneur et les paysans émancipés? L'Empereur Alexandre a commencé par publier l'affranchissement, puis il s'est mis à réfléchir sur les moyens d'exécution. Cela peut finir par un gâchis épouvantable, mais cela laissera encore quelques années de vie *au malade.* Le faubourg Saint-Germain est très scandalisé. Le prince de Polignac

épouse la fille de Mirès, le grand marchand de mines et de chemins de fer. La demoiselle est très bête mais très bien dotée comme vous pouvez croire. Nous avons eu trois jours de discussion très animée au Sénat à l'occasion d'une pétition relative au traité de commerce. Nous avons envoyé promener les pétitionnaires par une forte majorité, mais nos industriels nous ont annoncé que nous étions ruinés et que vous alliez, vous autres de la perfide Albion, vous enrichir à nos dépens, et que vous pousseriez la malice jusqu'à ne pas boire de notre vin. Il est difficile d'imaginer toutes les divagations qui se sont faites et dites dans les trois jours de débat.

Vous me demandez mes projets, je n'en ai pas de bien arrêtés si ce n'est d'aller passer quelques jours à Londres aussitôt après la session, c'est-à-dire à la fin du mois de juin. Serez-vous encore à Londres? On me dit que lady Ashburton est florissante et qu'elle s'arrondit tous les jours. Il est impossible de prendre la chose plus philosophiquement qu'on ne fait place Vendôme (1).

Adieu, cher Mr. Ellice, veuïllez me mettre aux pieds de votre aimable secrétaire. Guérissez-vous bien vite.

P. Mérimée.

XXXVIII

Paris, 4 juin 1860.

Cher Mr. Ellice;

Il est donc vrai que cette chienne de goutte vous tient toujours aux genoux? Si vous aviez la mauvaise habitude de vous mettre aux genoux des belles dames, cela serait très gênant, mais vous les avez dressées à vous faire leurs déclarations! et vous recevez majestueusement leurs tendres aveux dans un bon fauteuil. C'est pourquoi je vous plains moins. Cependant, je suis bien fâché de ne pas vous voir ici comme vous me l'aviez fait espérer. Je ne sais si je vous trouverai encore à Londres quand je pourrai y venir. Cela sera quand il plaira au Sénat de finir ses sessions. Je suis, pour mes péchés, vice-secrétaire et comme tel obligé à plus

(1) Chez les Baring.

d'assiduité que mon goût ne m'y porterait naturellement. J'ai dîné avant-hier avec Cobden qui a beaucoup de succès ici. Il a l'air très bon homme et je le crois très fin. Il me semble qu'on commence ici à se résigner au traité de commerce avec moins de peine qu'on n'en prévoyait. La grosse affaire c'est de commencer. Au bout d'un an je ne doute pas que tout le monde soit content, sauf John Bull qui aura de la peine à boire nos vins de Bourgogne.

Que dites-vous de Garibaldi et des Napolitains? Vingt-cinq mille hommes capitulent devant sept à huit mille, sans canons et sans organisation militaire. Je crains que cela ne porte un peu à la tête des Piémontais, et comme l'appétit vient en mangeant, que Garibaldi ne veuille pousser plus loin ses conquêtes. Je crois que s'il détrônait le petit roi de Naples on se contenterait de crier au scandale et qu'on en prendrait son parti. Cela deviendrait plus grave s'il s'attaquait au pape et surtout aux Autrichiens. Nos troupes qui sont à Rome et que nous voudrions bien faire revenir, ont ordre de ne se mêler que de ce qui se passerait dans la ville. La banlieue ne les regarde pas. Mais c'est déjà bien dangereux. Quant à la Vénétie, je ne doute pas que les Autrichiens ne fussent charmés d'être attaqués, afin d'avoir l'occasion de passer leur mauvaise humeur. M. de Cavour est venu, dit-on, voir l'Empereur en catimini pendant les quelques heures qu'il a passées à Lyon. M. de Cavour doit être assez inquiet. Le voilà dépassé par Garibaldi et il aura de la peine à modérer les impatients de ses amis. L'affaire d'Orient se replâtre encore une fois grâce à l'invention d'une visite pastorale du grand-vizir, ce qui me paraît une bonne plaisanterie, mais cela ne finit pas la question. Lord John ne veut pas que les chrétiens soient maltraités par les Turcs et il a bien raison. Le mal c'est que dans ce pays-là il faut bien que quelqu'un soit maltraité par quelqu'un. Si les Turcs ne pillent ni ne violent les chrétiens, les chrétiens pilleront et violeront les Turcs. Thouvenel dit avec raison qu'en Orient il n'y a qu'une accumulation de *caput-mortuum* superposés ; que toutes les races et toutes les religions sont aussi gangrenées les unes que les autres. Qu'y faire? D'après ce qu'on me dit de la Russie, ils ne sont nullement préparés à prendre Constantinople cette année. Ils sont assez empêchés par l'émancipation qui va son train assez péniblement en apparence. Pour compliquer la question, les propriétaires

ont essayé de jeter en avant l'idée d'une constitution comme un dédommagement, disent-ils, à la perte de leurs privilèges.

On marie demain le prince de Polignac à la fille de M. Mirès, ex-Juif, qui a fait une grande fortune dans les chemins de fer. Cela a fait un certain scandale dans le faubourg Saint-Germain malgré le respect que tout le monde a dans ce pays-là pour l'argent. M. de Polignac dit qu'il a du sang pour deux et que son beau-père a du trois pour cent.

Adieu, cher Mr. Ellice, veuillez me mettre aux pieds de votre secrétaire particulier. Je pense aller à Londres au plus tard vers le milieu de juillet. Y serez-vous encore? Je crains bien que vous n'ayez déjà pris votre vol vers votre lac. Tout le monde va bien place Saint-Georges et vous dit mille choses aimables.

P. Mérimée.

XXXIX

Paris, 1er juillet 1860.

Cher Mr. Ellice,

Mille remerciements de votre aimable lettre et de vos offres non moins aimables de voyager par terre et par mer, mais voyez quel est mon triste sort ! La session est prorogée jusqu'au 14 de ce mois, pour le Corps législatif, ce qui nous tiendra une semaine de plus au Luxembourg. Je laisserais là bien volontiers le Sénat, mais j'ai le malheur d'être un des secrétaires, et sur quatre que nous sommes, il y en a un de malade. Cela m'oblige à une exactitude déplorable, d'autant plus que lorsque je siège au bureau pendant une séance ma signature est nécessaire. Cependant je serai à Londres à la fin de ce mois, et j'en passerai les derniers jours avec Panizzi. J'ai encore un jour ou deux à passer à Bath, où je dois faire une visite, après quoi je serai votre homme pour faire des excursions, où il vous plaira. Si vous étiez alors à Glenquoich, j'irais vous y chercher. En résumé, tout le mois d'août je suis à vos ordres. Je tiens très peu à l'archéologie, car j'ai vu vos plus belles cathédrales et je me serai rafraîchi la mémoire des antiquités du British Museum ; ce que je voudrais voir c'est le monde, et je ne le puis voir meilleur qu'en votre compagnie. Ainsi, je suis prêt à aller à l'Ouest, à l'Est, n'importe où, *Tenero duce et auspice tenero*, avec cette seule réserve qu'il ne me mènera pas en Amérique.

Les événements en Italie marchent à toute vapeur. On ne sait encore rien ici des questions, pourquoi? par qui? comment? Mr. Brennir a été assommé. Le ministre napolitain a fait ici tant d'excuses et a montré un si grand désespoir, qu'il y a lieu de croire que l'assommeur était quelque *sanfédiste*. Connaissez-vous quelque chose de plus triste que la fin des Bourbons? Montemolin et le roi de Naples, descendants de Henri IV ! On m'a montré une copie de la lettre de don Juan à la reine Isabelle. En voici le sens : « Ma chère cousine, vous êtes indûment assise sur un trône qui m'appartient. De plus vous avez fait trois enfants *espurios*, c'est-à-dire adultérins, comme il résulte d'autant de protestations que j'ai en poche signées de votre royal époux. C'est pourquoi je vous conseille de me donner la place avant que les scélérats de libéraux, dont vous êtes entourée, ne vous assassinent comme a essayé le curé Merino. »

J'ai une grande envie d'aller voir comment les nouveaux États de Victor-Emmanuel s'assimilent aux anciens. On me dit que les Florentins ne sont pas très contents. Je ne crois pas cependant à une restauration à moins que les républicains ne reprennent le dessus et ne fassent des bêtises. On dit que l'Angleterre et la France ont conseillé au roi de Naples de donner une constitution, mais évidemment le conseil a été donné ou suivi trop tard. Je ne doute pas qu'on ne le mette à la porte avant peu. Si l'on se bornait à cela, il n'y aurait peut-être pas grand mal. Mais dans l'enthousiasme où sont les Italiens, il ne faut pas douter qu'ils ne s'attaquent immédiatement au pape, puis aux Autrichiens. Le pape nous met dans un grand embarras. Notre petit corps ne se mêlera pas de la banlieue de Rome, mais qui sait si on l'y laissera tranquille. Si Garibaldi avait attendu quinze jours, nous aurions évacué les États romains. Maintenant, on ne pourrait le faire sans exciter prodigieusement l'indignation de nos dévots qui sont ici plus nombreux et plus dangereux qu'on ne s'en doute. Ce fut une bien belle invention de Henri VIII que de se faire le pape de son Église. On s'aperçoit tous les jours ici de la difficulté qu'il y a de faire de la politique catholique. Lamoricière a fait une armée d'environ vingt mille hommes qu'on dit assez bonne. Mais l'argent manque. Il est à couteaux tirés avec Antonelli... Je suis de votre avis, il me semble que le baromètre est beaucoup plus à la paix qu'il ne l'était il y a deux mois. La visite

à Bade a fait bon effet en Allemagne (1). Les revues des volontaires à Londres empêchent la garde nationale d'ici de dormir (2). On offre sur toutes les frontières du Nord de former des compagnies de carabiniers pour faire enrager les vôtres. Le gouvernement a le bon sens de refuser ce zèle ridicule. D'ailleurs il ne faut pas laisser les Français jouer avec des armes. Le temps continue à être détestable. J'ai fait du feu ce soir. On a de grandes inquiétudes pour la vigne qui est en fleur dans ce moment. Les doctes disent que s'il y a du vin il ne sera pas bon, malgré les taches du soleil à qui on accordait autrefois la propriété de faire mûrir les raisins d'une façon merveilleuse. Thiers engraisse et est toujours gai et philosophe. Le troisième volume des *Mémoires* de M. Guizot a paru. Ce n'est pas grand'chose, entre nous, ni de l'histoire ni des mémoires ; cela ressemble trop à des articles de journaux (3).

(1) Mérimée le croyait-il vraiment? Voici une lettre inédite de Guizot du 6 juillet qui fait entendre un autre son de cloche : « ...La Conférence de Bade a eu des résultats tout contraires à ceux qu'on en attendait ici. On voulait s'entendre avec la Prusse, et on n'a fait que lui fournir l'occasion de s'entendre avec le reste de l'Allemagne. On allait à Bade pour tenter le prince régent. Les petits souverains allemands, qui s'en méfiaient un peu, y étaient venus pour le surveiller. Le prince régent ne s'est pas laissé tenter ; les princes allemands se sont plu à le grandir en l'entourant ; et l'Allemagne est aujourd'hui moins désunie et plus décidée qu'il y a trois mois. Je crois, pour cette année, à la paix sur le Rhin. En revanche, je crois au progrès italien. Le roi Victor-Emmanuel, M. de Cavour et Mazzini poursuivent et poursuivront leur œuvre, et je doute que l'Empereur N... parvienne à s'affranchir de la responsabilité dans laquelle il s'est engagé envers eux... » (Lettre à Mr. Ellice.)

(2) Du *Journal de Malmesbury*, 23 juin 1860 : « La reine a passé la revue des volontaires à Hyde-Park ; je suis allé à la maison de Disraeli à Grosvenor Gate, pour voir le spectacle qui était fort beau. L'enthousiasme des hommes et des spectateurs était indescriptible. Il y avait 20 000 volontaires, tous jeunes gens pleins d'énergie, entre dix-huit et trente ans. Ils s'acquittèrent des différentes manœuvres avec une précision et une sûreté parfaites, et au dernier alignement, lorsqu'ils firent halte à une courte distance de la reine, et que la musique eut cessé de jouer, de leurs rangs s'élevèrent des vivats qu'on aurait pu entendre à plusieurs milles à la ronde. Les spectateurs se joignirent à eux, et la scène était si émouvante, que la reine s'en montra touchée jusqu'aux larmes, et je remarquai la même émotion chez bon nombre de personnes. Il y avait de quoi rendre un Anglais fier de son pays à la vue d'une pareille démonstration de patriotisme et de loyalisme, et, ainsi que lord Derby le déclara le soir même dans son discours prononcé dans le Merchant Tayllor's hall : « Si la seule possibilité d'une insulte « à l'Angleterre a pu en six mois réunir une force armée de 130 000 volontaires, « il n'est pas douteux que, si le moindre danger était imminent, nous pourrions « compter sur trois fois ce nombre. »

(3) En 1862, lors de la publication du dernier volume de ces *Mémoires de*

Adieu, cher Mr. Ellice, veuillez présenter mes très humbles hommages à Mrs. Jeanie et me croire votre bien dévoué.

P. Mérimée.

XL

Paris, 15 juillet 1860.

Mon cher Mr. Ellice,

Croyez-vous vraiment une guerre de religion possible au dix-neuvième siècle? Il me semble que vos dévots prennent

Guizot, Mme Dosne écrit à Mr. Ellice en ces termes : « Celui (le dernier volume) de M. Guizot fait un certain bruit et ne contente personne. Ses anciens adversaires politiques, plus sages que lui, évitent de le lire pour ne pas ranimer d'amères discussions sur le passé, mais on trouve qu'il est souvent dans ses récits à côté de la vérité, qu'il fait parler ses adversaires et même ses amis à sa façon, qu'il publie des lettres ou des fragments de lettres au mépris de toutes les habitudes diplomatiques, ce qui révolte ses anciens collègues du ministère ; ce volume enfin ne lui fera pas beaucoup d'amis. Vos coteries ont raison de n'être pas contentes de ses jugements bons ou mauvais sur la société anglaise et l'on ne comprend guère à Paris qu'un homme d'État puisse amuser le public en publiant ses observations sur une société qui a été parfaitement hospitalière pour lui, et ceux même qui prennent plaisir à lire ce récit blâment l'auteur de l'avoir écrit. » (4 juin 1862.)

Et voici la justification de Guizot : « Val Richer, 7 septembre 1862. Mon cher Mr. Ellice, il y a longtemps que je veux répondre à votre aimable lettre du 30 juin dernier. Mais, dans cette saison, les visites à recevoir et à faire font grand tort à la correspondance. Je tiens pourtant à vous remercier des détails que vous me donnez sur nos négociations de 1840. Ils ont pour moi beaucoup d'intérêt, car ils confirment ce que je pense et ce que j'ai dit de l'affaire d'Orient et des relations de nos deux pays à cette époque. Je suis sûr que j'en ai parlé avec sincérité et équité, et je suis charmé que vous ayez reçu de mon récit la même impression. Vous avez raison de dire que vous avez l'esprit cosmopolite, ce qui ne vous empêche pas d'être un bon patriote anglais. Il me revient que tout le monde, en Angleterre, n'a pas l'esprit aussi impartial que vous, et que quelques personnes trouvent que j'ai parlé trop librement de la politique et de la société anglaises, choses et personnes. Je ne m'en étonne pas et j'avais un peu pris d'avance mon parti de cette plainte. Quand je me suis décidé à publier, de mon vivant, des *Mémoires* sur mon temps, c'est-à-dire sur mes contemporains, je ne me suis pas dissimulé les difficultés et les inconvéniens d'une telle œuvre ; mais je l'ai jugée, pour mon pays et pour moi-même, d'une utilité supérieure ses inconvéniens et à ses difficultés. Je suis allé au-devant de la vérité historique. J'ai parlé librement aujourd'hui des événemens et des hommes dont tout le monde parlera librement un jour. J'ai trouvé cette façon d'agir plus utile pour l'histoire et plus digne pour moi-même que l'habitude ordinaire de ne parler librement qu'après sa mort. Je n'ai pas cherché à rabaisser mes adversaires. Je n'ai révélé aucun fait inconnu, ni compromis la réputation de personne. J'ai jugé et parlé librement, sans m'embarrasser des petites susceptibi-

fort de travers la présidence honoraire du pape. Il y a grande apparence que ce n'est qu'un hochet destiné à amuser une vieille idole qu'on s'apprête à démolir. En outre à qui pouvait-on donner la présidence de la Confédération italienne? Si ce n'était au pape c'était à l'empereur d'Autriche, comme au plus grand seigneur de cette confédération, qu'elle appartenait. Ce qui me paraît probable, et ce sur quoi j'ai pris par devers moi quelques données positives, c'est que de notre côté, et même peut-être du côté de l'Autriche, on fera de grands efforts pour lui enlever son pouvoir temporel. La chose est assurément très difficile, mais non impossible. Vous comptez la Russie parmi les alliés du pape, et vous oubliez que la Russie est schismatique et que l'empereur Alexandre est le pape de la plupart des Slaves grecs. Une des principales causes de la haine que les Russes portent à l'Autriche, c'est la persécution que l'empereur François-Joseph a commencée à l'instigation des Jésuites contre les Grecs de la Croatie et de la Hongrie. Ici, la nouvelle de la paix a été assez mal accueillie. On aurait voulu accabler l'Autriche. La chose était peut-être possible avec vingt mille hommes tués et une guerre aux bords du Rhin. A ne considérer que l'intérêt français, il me semble que l'Empereur a eu raison

lités d'amour-propre et de salon. Je faisais une action et une œuvre trop sérieuses pour accepter ce genre d'embarras. Si, à côté de tous les noms propres, je n'avais placé que des compliments, personne ne m'aurait trouvé incommode, ni indiscret. Mais je n'aurais ni peint mon temps avec vérité, ni produit sur le public, particulièrement sur le public français, l'impression que j'avais en vue. D'où la certitude qu'aujourd'hui on comprend et on juge beaucoup plus impartialement, en France, les événemens de 1840 et la politique de nos deux gouvernemens à cette époque, qu'on ne le faisait avant ce que j'en ai dit tout haut. J'ai pensé et je pense qu'un tel résultat valait bien le risque et le regret de donner à quelques personnes un peu d'injuste et puérile humeur. Quel dommage, mon cher Mr. Ellice, que je ne sois pas à Glenquoich, ou vous au Val Richer! Nous aimons l'un et l'autre la conversation, et nous aurions amplement de quoi causer. Les trente-quatre années d'ordre et de liberté pacifique dont le monde a joui de 1814 à 1848 sont finies et ne reviendront pas de longtems. Vous ne croyez pas que les affaires de l'Amérique s'arrangent, et je suis de votre avis. N'ayez pas plus confiance dans les affaires de l'Italie; on a soulevé là des questions insolubles. On ne supprimera pas le Pape comme on sécularise un petit prince allemand. La Russie est profondément troublée. L'Allemagne est en proie à la fièvre de l'unité. Venez nous voir l'hiver prochain; vous ne trouverez pas les affaires de l'Europe plus décidées qu'elles ne le sont à présent aujourd'hui. Il y a du chaos pour bien des années!

« Most sincerely yours,

Guizot. »

d'en finir. Les Italiens se sont montrés si peu disposés à se battre pour leur indépendance, qu'en vérité ce n'était pas la peine de faire tuer ces vingt mille hommes pour leurs beaux yeux. Le roi Victor-Emmanuel gagne trois millions de sujets, et lorsqu'on lui renverra les régiments lombards, il se trouvera avoir une armée toute organisée sur un pied respectable. Cependant, tant que la Vénétie restera à l'Autriche, il sera obligé de traiter la France avec égards, surtout si les Autrichiens conservent Peschiera et Mantoue. Quelle sera l'organisation de la Vénétie? Si elle a sa constitution particulière, son armée nationale, ses finances et l'Autriche n'a qu'une suzeraineté nominale? Si elle est administrée comme autrefois, Milan peut être pris en trois jours par une armée sortie de Peschiera, et outre le démenti donné au mot *Sino al Adriatico*, on n'a fait que du provisoire. Mais même dans la pire hypothèse, la paix est bonne pour nous, car elle nous sauve d'une très dangereuse guerre contre l'Allemagne, qui pouvait tourner à une grande révolution. Une question fort obscure, c'est le *quo modo* de la réintégration des princes émigrés. La duchesse de Parme sera bien reçue par ses sujets, mais les Modenais, compatriotes de Panizzi, aiment leur souverain comme Panizzi l'aime. Les Toscans ne veulent pas entendre parler de leur grand-duc qui a vu la bataille de Solférino du camp autrichien. Les Bolonais ne veulent pas du pape. Que fera la police au profit de ces princes? Nous ne la laisserons pas faire à l'Autriche, nous ne la ferons pas nous-mêmes. Mais comment cela finira-t-il? Par-dessus le marché, vous voyez que Naples commence à remuer. Les Suisses se mutinent et l'armée métropolitaine n'est pas sûre. Un grandissime gâchis est probable. Je ne comprends pas la démission de M. de Cavour. Il se déclare plus Italien que Piémontais, et je crains que cela ne fasse beaucoup de mal. En résumé, et quoi qu'il arrive, nous aurons gagné quelque chose en *renommée*, voilà tout. Nous avons montré que nous avions de bons soldats et des canons rayés excellents, si excellents que l'Empereur a effacé de sa main du bulletin de Solférino une phrase qui décrivait leurs effets peu philanthropiques. Nous aurons aussi montré que nous ne sommes pas conquérants, mais que nous pourrions le devenir. Nous avons divisé profondément l'Allemagne, envoyé à tous les diables les traités de 1815 et satisfait, mais pas complètement, la vanité du populaire. Nous restons prêts pour le grand

événement qui agitera bientôt l'Europe, la question d'Orient.

Adieu, cher monsieur Ellice, mille hommages et amitiés à Mrs. Ellice. Je vous attends pour aller déguster du vin de Bordeaux, et vous mener en Espagne (1).

P. Mérimée.

XLI

Londres, 24 août 1860, au soir.

Cher Mr. Ellice,

Je suis arrivé ici ce matin en assez mauvais état de conservation après treize heures de chemin de fer nocturnal. Mais ce n'est rien auprès des misères d'un voyage d'Inverness à Edinburg le *dimanche*. Vous ne m'aviez pas dit que les dévots avaient, en permettant aux wagons de circuler, défendu aux marchands de comestibles de vendre à manger aux voyageurs. J'étais parti d'Inverness à jeun et je n'ai pu manger qu'à Perth avec bien de la peine. En revanche, j'ai entendu un prédicateur en plein vent qui paraissait n'avoir pas vingt ans et qui fulminait contre les habillements indécents des femmes, et surtout leurs trop courts *underclothings*. A Edinburgh, ce fut encore le diable pour se débrouiller. Tout le monde avait perdu son bagage par la permission divine pour avoir rompu le sabbat. J'ai recouvré le mien, parce que c'est vous qui m'aviez donné le conseil et que je ne pouvais pas en être victime. Mais un très aimable garçon qui avait partagé à Perth mes malheurs et mon dîner, a perdu un magnifique panier de grouses qu'il avait tués dans les Highlands et qu'il portait à Edinburgh. A force d'éloquence, d'intrigue et de shillings, je suis enfin arrivé à l'hôtel Douglas où l'on m'a donné votre chambre. Je suis allé le lendemain faire une scène à MMrs. Romanes et Paterson au sujet des jupons de Mrs. Jeanie. Ils ont paru pleins de contrition

(1) En réalité, Mérimée est allé rejoindre à cette époque Mr. Ellice en Angleterre, l'accompagnant ensuite, comme en témoignent, d'une part, les lettres CCXXI et CCXXII à l'Inconnue et, d'autre part, ce fragment d'une lettre de Mme Dosne à Mr. Ellice, du 8 septembre 1860 : « Je suis en faute, cher monsieur, après avoir reçu cette lettre qui me tranquillisait sur votre santé et m'apprenait vos courses en compagnie agréable de M. Mérimée, j'ai pensé qu'il fallait attendre pour vous écrire que vous ayez rejoint vos pénates... »

et m'ont traité, je crois, en ami. J'oubliais de vous dire qu'à Inverness, j'ai arpenté pendant une heure High St. sans pouvoir découvrir le Haughton ou Naughton de Mrs. Jeanie. J'ai trouvé cependant ailleurs des broches et des « quoichs » à ma convenance, puis je suis allé acheter des bas chez le rival de Mc Dougall que vous m'avez indiqué ; il demeure dans Church St. et en face de lui est ce Naughton qui avait de bien plus belles broches que l'autre. Il n'y en a pas cependant de si belles que chez Marshall à Edinburgh où j'ai achevé mes emplettes, emportant toute une charge de *pebbles* (1). Pourquoi les monstres ne copient-ils pas les anciennes fibules ou broches irlandaises ou écossaises qu'on voit au British Museum ou à Kensington? Il me semble qu'il n'y a plus personne à Londres. Je n'ai pas trouvé une figure de connaissance à l'Athæneum (2) d'où je vous écris. Ici et sur toute la route je ne vois que volontaires. Cela me fait espérer que vous vous tiendrez bientôt pour à l'abri de toute invasion. Mais qu'est devenu le bon sens britannique? Je lis une longue lettre d'un homme d'esprit qui veut armer les ouvriers, et qui plus est, en former des compagnies *séparées*, avec des uniformes *distincts*. Et quels uniformes? Simplement des *blouses* parce que, dit-il, les ouvriers ont souvent le dos voûté, et que la blouse empêche ce défaut de paraître tant qu'avec un habit. Figurez-vous un peu ce que feraient ces compagnies de blouses une année de disette ou dans un moment d'excitation politique. Les armes ont longtemps été un grand mystère pour le populaire. Gardez-vous bien de le révéler. A propos de disette, on était content de la récolte à Newcastle et dans les environs, à ce que m'a dit le seul compagnon de voyage que j'aie eu de cette ville à Londres. On récoltait en Angleterre et il m'a semblé que les épis étaient clairsemés, mêlés de beaucoup d'herbes et, en somme, peu rassurants.

Adieu, cher Mr. Ellice, j'espère que votre retour à Glenquoich s'est opéré sans pluie. Veuillez présenter mes hommages à Mrs. Jeanie et la remercier encore de toutes ses bontés pour moi. J'espère qu'elle n'oubliera pas de m'en-

(1) Galets.

(2) L'Athæneum est un des clubs les plus exclusifs de Londres, et fréquenté surtout par les hommes qui se sont rendus célèbres dans quelque domaine de l'esprit. On y voit se coudoyer de grands écrivains, des hommes d'État, des savants, etc.

voyer mon portrait en *casquette* (1). Moins on voit de la figure du modèle et plus c'est beau. Adieu encore ; rappelez-moi au souvenir de tous les Glencoiquois. Mille compliments et bien sincères amitiés. Je pars demain soir pour Paris.

P. Mérimée.

J'ai mis vos lettres à la poste et donné à Mc Dougall celle de Mr. Arch. Spiers.

XLII

Cannes, 19 novembre 1860.

Cher Mr. Ellice,

Je suis arrivé ici ce matin, 18 degrés Réaumur ; pas un nuage au ciel : mer bleue et calme comme le lac de Glenquoich dans ses beaux jours.

Vous m'avez demandé des renseignements sur les moyens d'aller à Nice. Maintenant le chemin de fer va jusqu'à Toulon ; de Toulon partent deux diligences dont la meilleure, les Messageries Impériales, part à 6 heures du soir et arrive à Cannes à 5 heures du matin. On peut aller de Marseille en partant à 3 h. 45, P. M. Une autre diligence est un peu plus longtemps en route. Toutes les deux sont fort courues, et il est bon de prendre sa place d'avance. Le mieux est de la retenir dans les Messageries Impériales, au chemin de fer de Lyon, à Paris. Vous pourriez retenir le coupé pour vous et votre valet de chambre et vous seriez assez confortablement ; seulement si vous partez de Marseille à 3 h. 45, vous ne mangerez pas avant 6 heures et demie à Cannes, sauf la précaution d'emporter des vivres.

Il y a un bateau à vapeur qui fait le service entre Marseille, Cannes et Nice, mais il n'a pas beaucoup de régularité dans ses allures. Il part officiellement de Marseille le mardi et le samedi soir, et arrive en dix ou douze heures à Cannes.

Enfin il y a un moyen plus noble de voyager et plus digne

(1) « Je vais demain avec Panizzi chez Disdéri pour me faire photographier. Je vous enverrai un exemplaire de mon portrait. On a essayé à Glenquoich, mais il y a si peu de jour dans ce pays-là qu'il n'est venu qu'une espèce d'ombre surmontée d'une casquette parfaitement modelée. » (Lettre CCXXIII à une Inconnue.)

du Laird de Glengarry, Glenquoich et autres lieux (1). C'est de prendre une voiture à Toulon et la poste. Si vous préfériez un voiturin on pourrait vous en envoyer de Cannes, mais il faudrait coucher en route. Il y a des hôtels tolérables.

Si vous vous arrêtez à Cannes, je puis vous offrir à manger et même une chambre, mais je ne sais trop où je mettrais votre valet de chambre. Si vous voulez, je vous retiendrai une chambre à l'hôtel et j'irai au-devant de vous. Je vous donnerai du bon thé, de bon mouton et des bécasses et vous ferai voir un beau pays.

De Cannes à Nice, on va en trois heures, et il y a quatre ou cinq voitures tous les jours.

Je vous crois bien fatigué d'une nuit blanche et d'un rhume effroyable, mais le soleil d'ici guérit tous ces petits maux. De quelque façon que vous partiez, soyez assez bon pour m'en donner avis par un mot un jour ou deux à l'avance. Mon adresse est 6, rue du Bivouac Napoléon, Cannes.

Adieu, cher Mr. Ellice, à bientôt, j'espère.

P. Mérimée.

XLIII

Cannes, 12 décembre, soir (1860).

Cher Mr. Ellice,

Served you right (2) d'avoir un ressentiment de goutte, pour avoir bu du vin de Mouton. Si vous étiez venu chez moi boire du vin de pays, rien de pareil ne vous serait arrivé.

On n'a pas de nouvelles de Mrs. Jeanie sur la route (3). Je l'attends de pied ferme demain.

(1) Allusion sans doute à la vaste propriété que venait d'acheter Mr. Ellice. « Mon ami de Glenquoich, Mr. Ellice, va être mon voisin cet hiver. Il vient d'acheter en Écosse, pour cent vingt mille livres sterling, une terre à côté de la sienne, ou plutôt des lacs, des rochers et des bruyères de plusieurs lieues en long et en large. Je ne me représente guère ce que cela peut rapporter, sinon des grouses et des cerfs dans la saison. Il me semble que si j'avais trois millions à mettre en terre, je préférerais les employer au midi qu'au nord. » (Lettre CCXXIX à une Inconnue, du 18 novembre 1860.)

(2) C'est bien fait pour vous.

(3) Paris, 19 décembre 1860. « Cher monsieur, excusez mon retard à vous répondre, à vous dire que vos chers enfants ont été bien cruels avec nous. Ils arrivent d'une façon tout aimable nous dire bonjour, je crois que je vais les

Panizzi est furieux contre vous. Il dit que vous lui devez une lettre et il est aussi impatient de l'avoir que les clefs de Gaëte... Il accuse Goyon et son maître de faire des insurrections dans les Abruzzes ; en un mot il est fort exigeant. Il me donne de bonnes nouvelles de l'Impératrice qui est allée le voir, lui a parlé de *rebus omnibus*, et l'a traité en vieille connaissance.

J'ai reçu une lettre de M. F(ould) qui n'est pas trop content. Il semble que le procédé n'a pas été des plus gracieux pour un vieux serviteur comme lui. Cependant Sa Majesté est allé le voir à son domicile. Est-ce une consolation, est-ce une proposition? L'une et l'autre à ce que je crois, mais je doute qu'il accepte les finances avec des gens aussi disposés à la consommation que quelques-uns de ses collègues.

J'ai lu le dix-huitième volume. Il est intéressant malgré quelques répétitions qu'en une demi-heure je me chargerais de faire disparaître. Le Congrès est charmant. C'est une petite comédie où les personnages que vous avez connus vous paraîtront, je crois, peints de main de maître. M. de Talleyrand, merveilleux dans les petites choses, insouciant pour les grandes, est parfaitement ressemblant. Je ne sais s'il a rendu justice à lord Castlereagh. Au reste, les deux protagonistes sont Talleyrand et l'empereur Alexandre.

Je suis charmé que les circulaires de M. de Persigny vous plaisent. Elles me semblent bonnes et bien pour la situation. Si, ce qui est probable, le Corps législatif qui est médiocrement dévot, s'exprime nettement dans son adresse contre l'intervention, je pense que ce sera un moyen de satisfaire Panizzi et moi en évacuant l'Italie et en ne nous mêlant plus de ses affaires. On dit que les mouvements des Abruzzes ne signifient rien et qu'ils sont ou seront promptement réprimés. Mais ce printemps, si d'ici là la Hongrie n'est pas en feu, les canons rayés auront une belle occasion de parler au bord du Pô. La politique est de les laisser se peigner à moins qu'on ne veuille ôter la Lombardie à Victor-Emmanuel.

Que dites-vous de la prise de Péking et du pillage du palais de l'empereur? Je regrette bien de n'avoir pas été là pour

retenir à dîner, point du tout. Ils partent le soir même pour Avignon et Nice, nous promettant de ne pas nous fausser compagnie au retour... » (Lettre de Mme Dosne à Mr. Ellice.)

prendre quelques souvenirs et casser les meubles. Cependant l'affaire me paraît grave. Nous sommes dans la position de Cortès à Mexico, avec cette différence qu'il y a à Péking une population égale ou supérieure à celle de Londres. Comment dix mille hommes passeront-ils l'hiver avec ce monde-là à garder? Et comment parviendrons-nous à nous rembourser de nos frais? Malgré M. Wilberforce, je tiens que le parti le plus sage serait de vendre aux Américains quelques millions de Chinois préalablement peints en noir, en qualité de nègres. Croyez qu'il ne manquerait pas d'acheteurs.

Sir James Hudson ne va pas à Pétersbourg. Il reste à Turin. Les ambassadeurs près de Victor-Emmanuel seront obligés d'avoir des hôtels partout.

Mme de Hatzfeldt épouse le duc de Valençay, et Mlle Rogier (?) le ministre de l'Instruction publique de Belgique.

Adieu, cher Mr. Ellice, ne buvez pas trop de vin de Rothschild et n'oubliez pas votre aimable promesse de revoir Cannes par le beau temps.

P. M.

Mrs. Ewer et miss Lagden vous envoient leurs compliments de condoléances et ne se laisseront pas battre au whist.

XLIV

Cannes, 19 décembre 1860.

Mon cher Mr. Ellice,

Il me semble que vous êtes sévère pour notre ami de la place Saint-Georges. Son dernier volume, si vous le comparez aux autres, montre un progrès d'impartialité dans les appréciations dont il faut lui tenir compte. Il est impossible de se défaire de tous ses sentiments nationaux et privés, et cela est très heureux, car probablement l'histoire écrite par un être insensible laisserait le lecteur dans l'insensibilité du sommeil et de l'ennui. Vous êtes également sévère pour nos ambitions passées et très passées je crois, et vous ne dites pas votre *mea culpa* pour les vôtres qui, à la vérité, ont mieux réussi. Vous me faites l'effet d'un joueur qui, après avoir gagné, voudrait qu'on ne jouât plus.

Edmond Fould, à qui je donne cette lettre, vous dira les nouvelles de Paris dont il arrive. Il va passer un mois chez

sa sœur qui est une très aimable et jolie femme dont il vous fera faire la connaissance, si vous avez besoin d'un surcroît de belles. J'attends ici Mr. Fould dans les premiers jours du mois prochain. Nous allons avoir encore la princesse Troubetzkoï, la fille de Mlle Taglione qu'on dit charmante. Peut-être cela vous engagera-t-il à réaliser votre promesse de nous faire une visite.

Vous ai-je annoncé le mariage de Mme de Hatzfeldt avec le duc de Valençay, le fils de votre ancienne amie? Il est moins fort que sa mère, mais il a un beau nom, beaucoup d'argent, une principauté indépendante où il peut battre monnaie. Il épouse une bien aimable femme qui me rappelle sa mère par les bons côtés (1).

M. de Lagrené dont vous avez fait la conquête à la Grange (2) sans réciprocité, à ce que je crains, se rappelle à votre souvenir. Il paraît que votre ami Mr. Wood a laissé son cœur là-bas et en a peut-être emporté un autre. Je n'ai pas compris lequel des deux.

Adieu, cher Mr. Ellice, mon ambassadeur part. Veuillez présenter mes hommages à Mrs. Jeanie et à son époux. J'espère qu'un de ces jours il nous arrivera par terre ou par mer. Je tiens à lui montrer mon île Saint-Honorat. Mille souhaits pour l'année qui finit et celle qui va commencer.

Prosper Mérimée.

Mérimée était un correspondant très fidèle et Mr. Ellice n'est mort qu'en 1863 : cela suffirait à faire présumer que cette lettre n'est pas la dernière. Mais il y a mieux : dans plusieurs lettres à Panizzi, Mérimée dit tantôt implicitement, tantôt explicitement, qu'il a écrit à Ellice (ce sont les lettres LX, LXI, LXXVII, CXVI, CXVII, CXVIII, CXIX, CXXI, CXXII, mais, malheureusement, elles ne sont pas encore retrouvées.) E. D.

(1) La duchesse de Valençay, fille du maréchal de Castellane, était la mère de la comtesse Jean de Castellane.

(2) Sans doute chez le comte Duchâtel.

La Fronde [1]

Les attardés.

Attardés... Nous n'avions pas écrit d'abord ce mot-là en titre : d'autres nous avaient paru plus justes, puis moins, puis inexacts. Il eût fallu quelque adjectif entre « imbéciles » et « brutes » : c'était pourtant bien gros. Le mieux eût été peut-être : « Moi, d'abord !... » Cependant, l'égoïsme de nos gens n'avait pas tant de gaillarde simplicité.

Nous voulons en effet parler des grands seigneurs, des derniers féodaux, comme les Orléans, les Condé, les Vendôme, de ceux qui, avec leurs partisans, hobereaux ou intrigants du Louvre, firent surtout la deuxième Fronde, et ont le moins compris et le plus haï Mazarin. Or, le principal vice — entre tant d'autres — de ces obstinés, ce fut d'en être demeurés à des idées et à des espoirs qui, sous François Ier déjà, avaient presque cessé d'avoir cours ; ce fut de n'avoir rien entrevu de ce que réclamait alors la France, entendez la formation d'un grand État, capable de gagner en Europe plus de gloire, de puissance, d'avantages économiques et de bien-être ; ce fut de n'avoir nourri aucun idéal politique, contrairement au Parlement, qui lui, du moins, désirait des réformes sociales, fussent-elles dangereuses et très inopportunes ; ce fut de n'avoir formé d'autres souhaits que ceux-ci : « Je veux plus d'argent, et encore, et toujours, et

(1) Copyright by Bernard Grasset, 1929. Voir *la Revue universelle* du 15 août 1929.

plus de gouvernements de provinces qui rapportent, et plus de domaines fertiles en bonnes rentes, et des bijoux, des serviteurs, des femmes, des fêtes, une table opulente, des chevaux sans nombre. Je veux tout cela et mieux encore, afin d'être heureux et de faire envie, et d'écraser les autres. Et crève le royaume, et vienne l'Espagnol, et débarque l'Anglais, pourvu que ce soit moi qu'on admire, qu'on craigne et qui fasse bombance : oui, moi, le magnifique moi qui sait tout, qui peut tout, qui est capable de tout, et en premier lieu de mener le royaume ! »

Car pas un instant, durant la régence, la noblesse, celle en tous cas qui était encore féodale, ne s'est haussée à des pensées ou plutôt à des envies moins brutalement élémentaires que celles-là. Répétons-le, son crime fut avant tout de constituer une classe attardée, indésirable, complètement inintelligente. Celui qui l'a symbolisée avec le plus d'éclat aura été ce grand capitaine, le prince de Condé, dont le génie culbutait l'ennemi sur les champs de bataille : hors de là, cependant, il ne restait plus du héros qu'un jeune prince d'une archaïque insolence, d'une violence folle, d'une étroitesse d'esprit qui décourageait, sans parler même de quelque méprisante sournoiserie. Quoi, après avoir acclamé sur le front des troupes un « nouvel Alexandre », on se trouvait, à la cour, devant ce politique incapable et ce cynique?... Après tout, l'aigle dans son aire est un vilain oiseau gorgé de viandes pourries : mais dès qu'il plane, le voilà roi du ciel. Nous reviendrons sur l'aigle de Rocroy.

Aussi bien, Condé n'est-il qu'un exemple, le plus frappant peut-être : on en vit cent qui l'égalèrent en incompréhension politique, non moins qu'en rapacité, sans, comme lui, remporter des victoires. Et nous savons qu'il y eut parmi les grands seigneurs de la Fronde un Retz, par exemple, d'une singulière alacrité d'esprit, un La Rochefoucauld, psychologue difficile à dérouter, sans parler d'autres encore, grâce au ciel : preuve qu'il n'existe point de règle absolue, heureusement pour l'univers. Certes on peut citer quelques bons cerveaux dans la noblesse antimazarine, mais la majorité ne témoignait qu'égoïsme, incompétence, avidité.

Qu'on examine le plus intelligent de tous, peut-être, le cardinal de Retz. (Paul de Gondi ne fut nommé cardinal qu'en février 1652, et dès lors se fit appeler Retz, nom qui était dans sa famille et qu'il pouvait porter : nous disons

toutefois Retz, au lieu de Gondi, pour la commodité.)

Cet étrange homme avait vingt-cinq ans lorsque la Fronde commença, et il était laid !... Tout petit, noiraud, myope comme un crabe, le nez en l'air, les jambe torses, incapable de tenir un verre sans le casser, ou même de boutonner seul ses vêtements, tant il avait les mains gourdes. Il n'en attaquait pas moins toutes les femmes, et presque toujours avec succès, l'offensive étant une bonne méthode, ainsi que le prétendent les personnes expérimentées.

On l'avait fait prêtre malgré lui, il ne s'en pouvait consoler : du moins le dit-il en ses *Mémoires*, mais il ment tellement ! En 1648, cependant, devenu le coadjuteur de son oncle, l'archevêque de Paris, il visitait les pauvres, parlait à ses ouailles du Mazarin haïssable et des impôts trop lourds, bref se rendait populaire de son mieux. Dame ! il était habile : petit à petit, il devint l'idole des Parisiens, un « père du peuple » en soutane, mais un « père du peuple » dans la fleur de l'âge et du péché, toujours le cœur en feu pour quelque dame, toujours prêt à prendre l'habit cavalier, à tirer la rapière, et galoper ventre à terre de Notre-Dame à Saint-Cloud ou à Vincennes pour l'amour ou l'intrigue, sinon les deux à la fois. Et comme il savait vous toiser un capitaine de cour ou une femme ambitieuse, ce bout d'homme au teint de Maugrabin ! Il voyageait dans les yeux des autres, retournait les consciences comme des besaces, les vidait, y trouvait des joyaux et de la verroterie, prenait d'ailleurs celle-ci pour ceux-là et réciproquement, et finalement blâmait la plupart de ses contemporains parce qu'il s'irritait de toutes ces chamailleries, n'ayant au fond de son cœur que le goût des grands exploits et des seuls caractères de tragédie.

Il est possible que Mazarin ait beaucoup craint le futur cardinal de Retz : le fait est que le prudent ministre mit un vrai acharnement à user et détruire un si remuant et subtil adversaire. Ils étaient d'Église tous les deux : Retz avait même réellement prononcé des vœux, lui, ce qui étonne quelquefois. Puis les Gondi arrivaient aussi d'Italie : le grand-père avait fait du commerce à Florence avant que de s'installer à Lyon. Par une prodigieuse fortune, on vit sortir de cette famille trois ducs, deux maréchaux, quatre évêques et archevêques, trois cardinaux, quatre généraux des galères. Mais la souche des Gondi était italienne bel et bien, comme les Mazzarini, et l'on sait que si les gens de

même origine ne s'entendent point, ils se haïssent. En tous cas, ils se trompent mutuellement avec difficulté.

En lisant cependant tous les volumes — si amusants — des *Mémoires* de Retz, y a-t-il un seul endroit où l'on trouve quelque vue personnelle et un peu élevée sur les grandes affaires, l'ombre d'un projet, d'un plan continu? En aucune façon : il se contente de dire que Mazarin était un misérable, un « Pantalon » (encore qu'il attribue le mot à Broussel), tandis que lui, Retz, s'y fût beaucoup mieux pris, et c'est tout. Pas soupçon d'idéal politique, sinon celui-ci : « Moi, mon bonheur, ma gloire. » Et il s'agissait là du plus intelligent, probablement, des grands seigneurs rebelles (1).

Il est vrai qu'on élevait tous ces jeunes nobles dans l'unique intention, eût-on dit, d'en faire des sacs à argent et des bêtes à plaisir, rien d'autre. Huit fois sur dix, ils ne savaient rien, ne lisaient jamais un livre qui ne fût un roman, contrairement à la noblesse de robe du Parlement, qui était du moins fort instruite et cultivée. A dix-huit ans, ils entraient de plain-pied dans la vie, ainsi que plus tard les futurs généraux de Napoléon. A vingt ans ils faisaient figure de personnages considérables. Tout cela n'est point favorable à la modestie chrétienne.

Quels sentiments chrétiens pouvaient d'ailleurs germer dans les âmes du plus grand nombre d'entre eux? La religion s'en allait, une grande partie du clergé français était vraiment indigne, avec ses moines mal surveillés, ses abbayes données à des femmes ou à des enfants, avec ses curés des petites églises sans la moindre instruction — car il n'y avait pas de séminaires, M. de Bérulle ne faisant que d'entreprendre ses belles réformes — et qui vivaient dans la crapule paysanne ou la saleté des rues, sachant parfois à peine dire la messe. Comment une âme pieuse se fût-elle remise à cette espèce de canaille ecclésiastique où les esprits distingués et les cœurs vertueux se faisaient chaque jour plus

(1) Un vrai grand seigneur. Il méprisait autant le Parlement que le peuple. Relatant par exemple la séance du 11 janvier 1649, où avaient pris successivement la parole quatre conjurés de première importance, MM. de Longueville, de Bouillon, d'Elbeuf et le maréchal de La Motte, Retz écrit nonchalamment : « Nous avions concerté de ne faire paraître sur le théâtre ces personnages que l'un après l'autre, parce que nous avions considéré que rien n'émeut tant les peuples et même les compagnies, qui tiennent toujours beaucoup du peuple que la variété des spectacles. »

rares, et brillaient par contraste ainsi que des ostensoirs dans la fange?

Bien pis, c'était une élégance que l'impiété. Pas un jeune galant qui ne portât le blasphème comme le nœud sur l'épaule et la plume au chapeau. Le jardin Renard (situé dans le parc des Tuileries et qui était en quelque sorte l'Armenonville de ce temps-là) retentissait de bravades athées. Le libertinage littéraire était encore à la mode, et il n'y avait pas longtemps qu'entendant tonner, le vendredi saint, pendant qu'il mangeait avec des amis une omelette au lard, le très charmant poète Vallée des Barreaux disait en haussant les épaules : « Voilà bien du bruit pour une omelette ! » On se moquait de tout, la vogue allait aux vers burlesques, à l'*Enéide travestie* et autres irrévérences ineptes... Époque de grossièretés. Les précieuses de l'hôtel de Rambouillet, qui avaient étincelé sous Louis XIII, sauvaient du moins la délicatesse et imposaient la tenue ; mais sous la Régence, on s'est vraiment débraillé. Rien de plus antipathique. Quand un Bérulle, un Vincent de Paul, voire un Saint-Cyran, ont restauré peu à peu la religion en France, et fait régner de nouveau, tant bien que mal, le respect qui nous quittait, ce n'est pas seulement la foi qu'ils ont sauvée, mais le goût.

Il existait du reste deux noblesses, alors, deux sociétés qu'il faut se garder de prendre l'une pour l'autre, encore qu'elles se confondent en plus d'une circonstance : elles étaient toutefois assez différentes, par leur façon de vivre, et la seconde valait mieux que la première. La plus civilisée, appelons-la noblesse de ville, n'allait guère au Louvre, et demeurait en ses beaux hôtels du Marais, lorsqu'elle n'était pas aux champs, dans ses châteaux de briques et d'ardoises où menait une allée de hêtres ; elle se divertissait, et fort bien, à se rendre visite, à échanger des nouvelles, à disputer de politique, de commérages, des duels du matin, des beaux esprits à la mode et des idées philosophiques ou théologiques selon le dernier bon ton : la vie mondaine, enfin, celle qui remplit en partie les lettres de Mme de Sévigné. L'hôtel de Rambouillet, encore une fois, avait fait son temps, sinon il eût accueilli la fleur de ces gens-là. Mais ils avaient maints autres salons où se retrouver, celui de Ninon de Lenclos par exemple, lequel était illustre, bien que sous la Fronde cette créature exquise eût à peine vingt ans.

L'étrange Ninon de Lenclos ! Son état social est difficile

à comprendre : à demi « femme du monde », à demi demoiselle de mauvaise vie. Le fait est néanmoins que les dames les mieux nées, et voire les plus honnêtes, se félicitèrent plus tard de la connaître, d'aller chez elle, d'y voir fréquenter leurs fils et leurs frères, au besoin leurs maris. L'esprit avait tout fait, sans doute : Mlle de L'Enclos, comme on la nommait sous Louis XIV, sut gagner avec finesse son siège à l'église et le salut courtois des duchesses. Mais à l'époque d'Anne d'Autriche, elle n'était encore que Ninon, c'est-à-dire une très jolie personne, et fort intelligente, qui ne désespérait point ceux dont elle était aimée. Elle savait si bien recevoir, avec cela, causait si gaiement, si finement, que c'était à qui paraîtrait chez cette gamine : les premiers personnages du temps s'y pressaient, les freluquets se trouvaient à peine hors de pages qu'il rêvaient d'y apprendre le fin du fin des bonnes manières. Ils y pouvaient apprendre aussi à boire sec et à choir dans la pire impiété, car Ninon — qui pour sa part ne buvait que de l'eau — était une femme à la dernière mode, tolérant qu'on fît la débauche chez elle, et se souciant de la foi comme d'un fétu. Elle apportait cependant, et elle voulait qu'on apportât beaucoup de tact et d'esprit dans « l'épicurisme », par là moins choquant pour les âmes indulgentes. Certaines mères ne contaient pas sans un rien de fierté que leurs garçons aimaient Ninon. Mme de Sévigné devait un jour montrer dans une lettre, non sans plaisir, son fils tout éperdu, « dans le bel air par-dessus les yeux, point de Pâques, point de Jubilé, avalant le péché comme de l'eau. »

Or, les élégants à la Ninon, — un Saint-Évremond, par exemple, — les bavards souriants qui portaient d'hôtel en hôtel, entre le Marais et l'île Saint-Louis, leurs grandes épées, leurs petits vers et leurs manteaux brodés, telle était la noblesse de ville, s'il on veut l'appeler ainsi. Elle semble avoir eu certaine culture d'esprit, se donnait des loisirs, et éprouvait peut-être moins de convoitises irrésistibles que l'autre, la noblesse de cour.

Celle-ci, où se trouvaient les princes et les plus grands seigneurs avec tous les intrigants de France, vivait autour du roi, de la reine, du cardinal. Places, prébendes, sinécures, commandements d'armées, gouvernements, villes de sûreté, bonnes occasions de trahir, rentes et gratifications, tout se trouvait à leur portée. A la moindre parcelle qu'on leur en

refusait, ils frémissaient d'indignation, et leur appétit d'honneurs et d'argent redoublait : quoi, la curée se faisait là, sous leurs yeux, et ils n'auraient rien? Plutôt appeler en France toute l'Espagne !... L'avarice se confondait en leurs âmes avec l'orgueil, et ils se souciaient bien d'une politique nationale !

En outre, ils avaient la tête perdue par les romans et les tragédies, comme tout le monde, il est vrai, en ces années-là. Voici déjà quelque temps qu'un écrivain, Honoré d'Urfé, avait composé un immense roman, en plusieurs volumes, intitulé *l'Astrée*. Ce n'était que l'histoire d'une bergère amoureuse : mais sur ce faible canevas, que de controverses précieuses, que de débats sentimentaux, que de discours sinueux et passionnés, et en outre interminables, et dont l'ennui est pour nous autres sans bornes, mais que les contemporains d'Henri IV, de Louis XIII, et même de Louis XIV, en sa jeunesse, lisaient avec émotion, avec délices, qu'ils apprenaient par cœur (1) ; et puis encore, et puis surtout, que d'aventures extraordinaires, invraisemblables, d'un héroïsme frénétique, que de grands coups d'épée, que d'exploits sans pareils !

Or, aucun roman, même de nos jours qu'on les lance comme des pilules ou du savon, n'obtint jamais le succès de *l'Astrée*. On dut en publier des éditions sans nombre ; et l'on ne parlait que de *l'Astrée*, on vivait selon *l'Astrée*, on voulait égaler l'héroïsme infatigable de *l'Astrée*. Les gens de la première partie du dix-septième siècle auront vécu dans une espèce de vapeur d'*Astrée*. Bien entendu, ils y perdaient tout le bon sens possible : imaginez quelqu'un, de nos jours, prenant pour idéal et conseiller spirituel un mélange de *Volupté* de Sainte-Beuve, et des *Trois Mousquetaires* d'Alexandre Dumas.

En outre, il y avait Corneille. Le théâtre n'avait pas beaucoup moins d'importance dans la vie d'alors que dans la nôtre, ou plus exactement dans celle que nous menions

(1) « Dans la société de la famille (Retz et d'Ecquevilly), on se divertissait, entre autres choses, à s'écrire des questions sur l'*Astrée*, et qui ne répondait pas bien payait pour chaque faute une paire de gants de frangipane. On envoyait sur un papier deux ou trois questions à une personne, comme, par exemple, à quelle main était Bonlieu, au sortir du pont de la Bouteresse, et autres choses semblables, soit pour l'histoire, soit pour la géographie : c'était le moyen de savoir bien son *Astrée*. » (Tallemant des Réaux, t. VII, *le Cardinal de Retz*.)

avant la guerre : on n'y allait pas tous les soirs, voilà tout. Mais il y avait encore assez souvent des pièces nouvelles, dont on s'entretenait longuement et avec feu. Celles qui avaient le plus de réputation et attiraient le public élégant, c'étaient les tragédies, notamment celles de l'auteur en vogue, Corneille : héros et héroïnes superbes, presque monstrueux à force de magnanimité, et qui mettaient leur point d'honneur au-dessus de tout... Comment un jeune gentilhomme ou une petite dame un peu sujette à l'exaltation, après avoir assisté à une tragédie bien cornélienne, n'eussent-ils point tenu les gens à espoirs prudents et positifs pour de la racaille bourgeoise, dont une personne bien née ne saurait s'occuper, enfin une sorte de canaille psychologique?

Quand Retz écrit : « Comme Noirmoutiers revint descendre à l'Hôtel de ville (après une escarmouche dans les faubourgs), il entra avec Matha, Laigues et Laboulaye, encore tout cuirassé, dans la chambre de Mme de Longueville (celle-ci habitait alors à l'Hôtel de ville) qui était toute pleine de dames. Ce mélange d'écharpes bleues, de dames, de cuirasses, de violons qui étaient dans la salle, de trompettes qui étaient dans la place, donnait un spectacle qui se voyait plus souvent dans les romans qu'ailleurs. Noirmoutiers, qui était grand amateur de *l'Astrée*, me dit : « Je m'imagine que nous sommes assiégés dans Marcilly. « — Vous avez raison, lui répondis-je : Mme de Longueville « est aussi belle que Galatée, etc... » nous sentons bien qu'il peint à merveille et n'exagère rien. Il n'oublie que les héros surhumains de Corneille, qui bondissaient aussi, en outre, dans la tête de ces galants guerriers. Et si l'on veut que le tableau soit parfait, ajoutons-y que chacun d'eux eût tué son voisin pour lui prendre sa fortune ou son duché : la notion de l'État, chez ces féodaux, c'était ça. Une ruée de vautours et de corbeaux, voilà la Fronde des princes. Politiquement, ils retardaient d'un siècle.

Quels furent les principaux parmi les grands rapaces, parmi ceux qui ne cessèrent d'intriguer pendant les deux Frondes, et se conjurèrent au cours de la seconde? Gaston d'Orléans, d'abord, le frère de Louis XIII, le trop fameux Monsieur. Celui-là, s'il l'eût voulu, eût éclipsé et dominé bien aisément tous les autres. Non par une autorité personnelle, dont il était entièrement dépourvu, ni par des qualités de chef, qui lui manquaient toutes, mais parce qu'il était le

frère du feu roi, l'héritier de la couronne si ses deux neveux venaient à disparaître : et les enfants mouraient comme des mouches en ce temps d'exécrable hygiène.

Le frère du feu roi, l'oncle du roi régnant !... Nous lisons ces mots aujourd'hui sans émotion : mais jadis, n'oublions pas que la seule pensée du roi et de la famille royale atteignait à une grandeur poignante et à peu près sacrée. Ce qui s'appelle de nos jours le patriotisme ne présentait presque aucun sens avant la fin du dix-huitième siècle : on ne connaissait que la fidélité envers le roi. Les meilleurs patriotes n'étaient que les meilleurs sujets du roi. On se faisait tuer au combat pour le roi. A Arques, à Ivry, à Rocroy, les soldats vainqueurs criaient : « Vive le roi ! » Il y avait dans l'idéal représenté par ce mot vénéré la pensée d'un pays plus grand que la province natale, un pays puissant, commode et doux ; il y avait l'ensemble des coutumes et la force des contrats, dont le roi était le garant. Jusqu'aux dernières années de Louis XVI, le roi aura été le drapeau vivant des Français.

Dans ces conditions, un reflet quasi divin, lui aussi, illuminait les personnages du sang royal. Ils semblaient placés à une hauteur vertigineuse au-dessus des simples mortels, et tenaient lieu, en quelque sorte, d'oriflammes, de pavillons et de guidons, si le roi formait le drapeau. Que l'on juge du prestige, du respect, quand il s'agissait du premier prince du sang, du parent le plus proche du roi après sa mère et son petit frère cadet — un bébé — parent si proche qu'il pouvait à tout instant hériter de la couronne !

Et pourtant, ce prestige, Gaston d'Orléans ne le méritait guère, pas plus qu'il n'était digne d'un tel respect. S'il avait suffi, pour faire un prince accompli, de se montrer cultivé, très intelligent, de porter la toilette à ravir, d'avoir une jolie figure (quoique un peu longue, si l'on en croit les portraits), de pirouetter sur les talons au moindre ennui, à la moindre difficulté, avec une grâce délicieusement insolente, de faire le nonchalant, le négligent, l'oublieux mieux que personne, de siffloter sans répit comme si la vie ne valait rien de plus qu'un petit refrain galant, alors certes le duc d'Orléans eût dû servir de modèle à toutes les cours d'Europe. Il témoignait même d'un esprit si prompt et aisé qu'il eût saisi en un instant les plus vastes et fins desseins d'une politique prévoyante. Mais un vice, et le plus antipathique de tous, annihi-

lait ces belles qualités de cour : Monsieur était prodigieusement lâche, en effet, il avait de telles peurs de tout et de tous qu'il n'a cessé, sa vie entière, de se conduire de la façon la plus heurtée, contradictoire, stupide, et de collectionner, pour ainsi dire, les trahisons. Il n'y a peut-être pas d'homme dans l'histoire de France qui ait tant, ni si souvent, ni si éperdument trahi que Gaston d'Orléans. Chaque fois qu'une occasion se présentait d'entrer dans une conspiration et de renier d'abord le roi son frère, puis le petit roi son neveu, vite, Monsieur s'y jetait : ensuite, un beau matin, une peur irrésistible le prenait, et il courait en pleurnichant dénoncer ses meilleurs amis et livrer tous ceux qui avaient eu confiance en lui. Après quoi, il sifflotait, oubliait tout, et parlait du livre nouveau, cependant que le sang des Chalais, des Montmorency, des Cinq-Mars coulait sur l'échafaud.

Ajoutons que Monsieur avait comme la coquetterie de l'abjection : il recherchait la circonstance particulièrement dégoûtante, le geste vil entre tous. Un seul exemple : lorsque, avec le comte de Soissons, il projeta de faire assassiner Richelieu, c'était au moment même que l'Espagnol menaçait Paris, quand le roi et le cardinal avaient couru de leurs personnes au fameux siège de Corbie. Qu'on eût tué là Richelieu, c'était une déroute, et l'ennemi mettait la main sur le Louvre et Notre-Dame... Mais Gaston se souciait bien de cela ! Il devait donner le signal du meurtre à l'issue d'un conseil de guerre : par bonheur, il n'eut pas plus tôt aperçu le cardinal que, vert de peur à son habitude, il tourna le dos tout à coup et s'élança dans un escalier, emportant un des conjurés qui le tirait par son manteau pour l'arrêter. Il grimpa ainsi quatre à quatre, « avec une promptitude qui ne se peut imaginer, » écrit Montrésor en ses *Mémoires*. Retz appelait ces transes « les accès de la colique de Son Altesse Royale ». Quelquefois, pendant la Fronde, ce quadragénaire n'osait même pas se rendre au Parlement : on l'amenait jusqu'à la Sainte Chapelle mais, tout à coup, le voilà qui se sauvait à toutes jambes et rentrait chez lui.

Et de ces délicatesses !... A neuf ans, Louis XIV eut la petite vérole et fut malade à mourir. Son bon oncle éclata de joie, festoya, il allait être Gaston Ier, tout était parfait sous le soleil. Cependant, l'enfant-roi se remit. « Monsieur fit des excuses, » dit Olivier d'Ormesson.

On devine le magnifique champ de manœuvres, si l'on

peut dire, qu'une période comme la Régence pouvait offrir aux espoirs, aux versatilités, aux puérilités, aux sottises et aux terreurs diverses de Monsieur. L'opinion publique, qui ne sait jamais rien, n'en eût pas moins admis parfaitement qu'il devînt le conseil principal, et comme le tuteur de la reine régente, sa belle-sœur. Au lieu qu'on se méfiait de Mazarin, un parvenu, et qui baragouinait en français.

A côté de Monsieur se trouvait sa fille, Mademoiselle, celle que l'on nomma la grande Mademoiselle. Grande, elle l'était, et par sa taille d'abord : un vrai mousquetaire. Si l'on ajoute à cela un nez plus que bourbonien et des dents pourries, on comprendra que les amoureux empressés se soient trouvés relativement rares autour de Marie-Louise d'Orléans, cependant duchesse de Montpensier, de Penthièvre, de Chatellerault et de Saint-Fargeau, princesse de Dombes, de La Roche-sur-Yon, marquise, comtesse et baronne de maints autres lieux, et la plus riche héritière, par sa mère, non seulement de France, mais d'Europe.

Quant à elle, frénétique et comme ogresse du mariage, elle prétendit épouser successivement le cardinal-infant (cardinal sans être prêtre, comme Mazarin), frère du roi d'Espagne et capitaine général en Flandre ; puis le roi d'Espagne lui-même, devenu veuf ; puis un autre veuf, l'empereur d'Autriche-Allemagne Ferdinand III ; puis le petit cousin germain Louis XIV, de onze ans plus jeune qu'elle ; puis le prince de Condé ; puis le frère cadet du roi, un gamin qu'elle eût pu gronder, punir et moucher ; puis Charles II, roi d'Angleterre, et sinon Alphonse VI, roi de Portugal, jeune brute qu'elle refusa non point à cause de son ignominie physique et morale, mais parce qu'il était un trop petit roi, et précaire, du moins un troisième veuf, le duc de Savoie Charles-Emmanuel II, son beau-frère — rien que des princes royaux, on le voit, ou des princes régnants, et qu'ils fussent beaux ou qu'ils fussent laids, vieux ou adolescents, spirituels ou ineptes, pourvu seulement qu'ils régnassent ou pussent un jour régner sur un bout de pays. Une chose avant tout comptait à ses yeux, la gloire, sa gloire ! Elle tenait l'amour pour une infirmité, à peine tolérable chez ces chétives bourgeoises qui rêvent niaisement de conquérir un jour le cœur d'un capitaine de reîtres ou d'un procureur à la parole fleurie. Tandis qu'à elle, ivre de Corneille, il ne fallait que des sentiments démesurés et sublimes, dignes enfin

de la première fille de France et de la plus grande princesse du monde.

En attendant, toutes ces unions projetées manquaient l'une après l'autre, et Mademoiselle finit par tomber, à quarante ans passés, dans les bras et même sous la canne du petit Lauzun, qui n'était ni beau, ni riche, ni prince, mais insolent comme un coq rouge. Rien d'étonnant, d'ailleurs : elle était si naïve, cette grande fille. Ce fut la seule personne de son temps qui, haïssant Mazarin — bien entendu — ait osé juger et écrire en toutes lettres que le cardinal était un sot : il n'avait ni « capacité », ni « jugement », dit-elle, il se montrait « le plus malhabile homme du monde ». On croit rêver.

La Fronde rendit comme folle Mademoiselle d'Orléans. Une fois, à la journée des Barricades, elle vit avec délices le peuple ouvrir les retranchements devant elle et abaisser les chaînes des rues sous ses pas, elle s'entendit acclamer, connut la saoulerie de la popularité la plus bruyante, la plus triviale, bref la plus savoureuse pour une princesse ordinairement hautaine et inaccessible. Jamais elle n'oublia cette lourde griserie. Par suite, elle se déguisa en général, entra — sans peine ! — par la brèche à Orléans, commanda des bandes armées, et de telle façon que Condé, qui savait parler aux femmes, lui déclara fort gravement qu'elle avait ordonné sa marche « aussi bien que Gustave-Adolphe ». Elle se compromit tant qu'elle put, fit tirer contre les troupes royales le canon de la Bastille... Dix-sept ans après, Lauzun le nabot rouait de coups l'Altesse Royale, petite-fille de Henri IV. Tout se paie.

Les Condé, maintenant. Le vieux Condé, le père, était un acharné serre-deniers, crasseux, mal mis, qui avait raflé peu à peu une fortune gigantesque et accumulé les gouvernements, la Bourgogne, le Berry. A peine eut-il connu la gloire acquise par son fils aîné, le duc d'Enghien, qu'il en profita immédiatement pour demander, pour exiger que l'on donnât au jeune héros la Champagne, la Brie, la faculté d'acheter Charleville, l'amirauté de France, et quoi encore?... Enghien appuyait son père de toutes ses forces, cela va de soi : cette famille était vraiment d'une avidité de chiens de meute. En décembre 1646 mourait enfin l'âpre grison, laissant à son fils son titre et ses gouvernements : et le nouveau prince de Condé, écrasé sous les lauriers de Rocroy, de Lens,

de Dunkerque et de bien d'autres champs de bataille, se montra plus affamé encore que son père. S'appeler Louis de Bourbon, avoir tant de fois mis les ennemis en fuite, ne connaître ni foi, ni loi, ni Dieu, ni diable, et se comporter dans la France meurtrie comme un pirate parmi les nègres, c'est peut-être vivre en surhomme, en condottière du Quattrocento, en infernal prince du sang, mais à coup sûr en fou, qui détruit à plaisir ce qu'il a sauvé. Un vaillant chef disperse une patrouille ennemie sur la lisière d'un bois ; après quoi, il entre dans ce bois et y met le feu de sa propre main : voilà Condé, le grand Condé.

Il est difficile de parler de ce chenapan doré, qui fut un si grand capitaine. Si l'on écrit que, sauf en guerre, il se conduisit partout comme un niais, on simplifie trop ; si l'on parle tout net d'un misérable, n'ayant que son contentement pour idéal et divinité, prêt à noyer dans le sang tout ce qui le gêne, on « romantise » à la Michelet ; et si l'on baisse les yeux avec recueillement pour nommer « le grand Condé », le prince génial et foudroyant devant qui s'amoncelaient les drapeaux conquis, on n'a point tort, mais on fait une image d'Épinal, bonne pour illustrer des boîtes de dragées.

Le mieux serait de déclarer tout bonnement que ce fut un merveilleux spécialiste. Doué au berceau de toutes les vertus qu'il faut pour commander plus tard les armées, décision, autorité stupéfiante, camaraderie de chef, présence d'esprit, assez de mémoire pour se rappeler « cent ordres donnés » coup sur coup, assez de sens hobereau, ou veneur, ou braconnier, pour se loger immédiatement en tête la topographie d'une contrée, ses déclivités, la valeur de ses chemins, la résistance des terres, les ressources des marais ou des bois, assez de psychologie militaire pour deviner que telle troupe ne tient plus, quand telle autre au contraire peut rebondir, assez de bonheur pour rire d'une déroute, qu'un retour suivra, Condé avait encore un autre et étincelant mérite, une fois l'épée tirée : il était d'une bravoure extraordinaire. Il s'exposait partout, chargeait comme un page, pataugeait sans une plainte dans la boue des tranchées, éclaboussé par des boulets dont il se souciait comme d'une mouche. Au siège de Dunkerque, il força les ennemis mêmes au respect. A Lens, écrivit Mazarin au maréchal du Plessis-Pralin, « M. le prince a fait des merveilles à son accoutumée, et de la tête et de la main. »

Donc, à l'armée, et chef absolu, occupé d'un unique objet, contraint d'arracher au seul ennemi tous ses gains, Condé impose, domine, éblouit.

Dès qu'il revient à la cour, cependant, et rôde sur le pavé de Paris, on le croirait imbécile ou toqué, tant sa politique fait des zigzags, s'affole et se cogne partout, comme un moineau jeté en cage. Sa politique?... Rayons ce mot, car il n'en a pas. Il veut ceci pour lui, cela encore pour lui, et tout le temps un peu davantage, et c'est tout. Voyez son visage décharné, ses yeux insoutenables, son front bas, son nez recourbé comme un bec : mais il va fondre sur sa proie !

Attendez. Après le pillard, le mauvais garçon : il tarabuste, insulte grossièrement tout le monde, menace de la main le respectable Viole en plein Parlement, traite publiquement de singe son frère Conti, un peu bossu, et dont les Parisiens avaient fait leur généralissime, prend congé du cardinal Mazarin en lui disant avec une insolence inouïe : « Adieu, Mars !... » se pavane dans la ville après une absence sans seulement, lui prince du sang, rendre visite à la régente, rencontre le jeune roi sur le Cours-la-Reine et ne descend même pas de son carrosse pour l'aller saluer, à telle enseigne que le petit souverain, pourpre de honte, l'eût fait arrêter aussitôt, s'il avait eu ses gardes avec lui, et ainsi de suite.

Encore n'est-ce là que goujateries et mauvaise tenue, ce que ses partisans nommaient de la fierté. Pourtant, il l'oublie fort bien, cette fierté, quand son intérêt le veut, ou qu'il n'est pas le plus fort. Croisant dans les rues le coadjuteur — alors son ennemi — à la tête d'une procession, notre avantageux Condé s'agenouille à grande hâte, en bon hypocrite : sur quoi, le coadjuteur le bénit, puis lui fait un profond salut. Et ils se fussent entre-tués au coin de la rue voisine. Plus tard, voulant se rendre populaire comme Beaufort, il se précipite « comme un forcené » vers la châsse de sainte Geneviève, promenée solennellement dans Paris, et présente son chapelet « en faisant toutes les grimaces que les bonnes femmes ont accoutumé de faire » (Motteville). Les gens du peuple s'écriaient : « Ah ! le bon prince, et qu'il est dévot !... » Néanmoins il délirait en impiétés avec ses amis de débauche — et de la plus sale débauche, sur laquelle mieux vaut passer.

Une vilaine âme. Chavigny, son souffre-douleurs, agonise. Condé va le voir. On croit le prince ému. Mais une fois

sorti, il se moque du mourant : « Il était laid en diable, » dit-il en bouffonnant.

Moins beau encore que cela : Condé fait le démagogue, s'il y trouve son compte, et voici déjà percer un Philippe-Égalité en 1651. Il y a dans les papiers de Mazarin, aux Affaires étrangères, la copie d'un projet de constitution républicaine pour la ville de Bordeaux, rédigé sous les auspices et avec la garantie des princes de Condé et de Conti. Ce projet s'appelle *l'Accord du peuple*. On y lit : « Nous, les princes de Condé et de Conti... hasarderons franchement nos biens et nos vies jusqu'à ce que nous ayons obtenu le vrai intérêt d'un peuple libre, imitant les exemples des républiques les plus justes et les mieux gouvernées. » Et plus loin : « La suprême autorité de France et des territoires qui y sont incorporés, par laquelle voulons être gouvernés, sera et résidera dorénavant dans un représentatif du peuple. » C'est-à-dire un Parlement : et pas de roi.

Une indication étrange est inscrite sur ce document, à savoir : *Traduit de l'anglais*. Les Anglais de Cromwell y étaient-ils donc pour quelque chose? Propagande républicaine? Sinon peut-être un moyen détourné de séparer Bordeaux du reste de la France : c'est un beau port, qui a toujours plu à l'Angleterre. Aussi bien l'anarchie et la terreur révolutionnaires, installées à Bordeaux sous le gouvernement pré-jacobin de « l'Ormée », forment-elles un des épisodes les plus extraordinaires en cette fiévreuse histoire de la Fronde.

Mais on voit où Condé eût mené son pays. Si encore il se fût converti par foucade ou rancune à la démocratie bordelaise ! Mais non. Il écrivait à Lenet, son confident : « Je persiste toujours à nous joindre tous à ceux de l'Ormée, puisque ce parti se trouve de beaucoup plus fort que l'autre. » Voilà. Tout simplement. Du reste, notre prince du sang a toutes les élégances, comme on va voir : « Je serai bien aise, écrit-il encore à Lenet, que les violences qu'on doit faire envers le corps du Parlement (à Bordeaux) et les particuliers qui le composent, puissent être attribuées au prince de Conti ou à Mme de Longueville, et qu'il n'y paraisse aucun ordre de moi. » On n'est pas plus galant.

Le 4 juillet 1652, Condé couronna ses exploits politiques en faisant attaquer par des coquins armés et incendier l'Hôtel de ville de Paris, trop royaliste à son gré. Ici, c'est

une scène insurrectionnelle, comme au temps de Danton ou pendant la Commune de 71. Beaufort, autre prince de lignée royale, était du complot. « C'est lui, c'est lui qui a tout fait, » répétait ensuite avec sa belle franchise Condé décontenancé, car l'affaire tourna mal, et dès lors la Fronde fut bien perdue. Il avait pourtant pris un vrai plaisir en cette journée brutale et féroce. Il en plaisantait avec grâce. Comme Monsieur épouvanté — naturellement ! — le suppliait de courir à l'Hôtel de ville afin d'y rétablir l'ordre : « Monsieur, répondit Condé, il n'y a pas d'endroit où je n'aille pour votre service ; mais je ne suis pas homme de sédition, je n'y entends rien, et je suis fort poltron. Envoyez-y M. de Beaufort, il est connu et aimé du peuple, il réussira mieux que moi. » Et de ricaner.

On sait qu'enfin, de mal en pis, le vainqueur de Rocroy n'hésita point, une fois la Fronde domptée, à entrer dans les armées du roi d'Espagne pour combattre contre le roi de France, et qu'il vint fouler en ennemi notre sol à la tête de soldats étrangers. Lui, Condé, lui qui déclarait à Retz avec tant de morgue, quatre ans auparavant : « Je m'appelle Louis de Bourbon, et je ne veux pas ébranler la couronne ! »

Au fond, il agissait comme les autres, à peine s'il allait un peu plus fort : les princes ont tous trahi, depuis le vertueux Turenne jusqu'à La Rochefoucauld, si vainement clairvoyant. Ne parlons pas de Mme de Longueville, qu'ils aimèrent tous deux : elle était déchaînée. En avril 1650, l'Espagnol Fuensaldagne, porte-parole de son roi, signe avec Turenne et Mme de Longueville, puis avec les ducs de Bouillon et de La Rochefoucauld qui approuvèrent, un traité par lequel chacun s'engage formellement à ne point se remettre avec la cour, à moins que celle-ci ne consente « une paix juste, égale et raisonnable à l'Espagne ». Nous savons ce que signifient ces mots, « une paix juste, égale et raisonnable ». On entend par là que l'ennemi gardera des avantages sans nombre, et qu'autant que possible, on lui épargnera toute peine, même légère. Nous avons entendu de ces expressions-là pendant la guerre de 1914-18 : on les murmurait en allemand, à Vienne, ou bien on les prononçait noblement en latin, et ils venaient du Vatican. Rien ne change beaucoup. Retz n'écrit-il point à propos de ce traité avec une malice qu'il croit bien jolie : « C'était mettre en nos

affaires un grain de catholicon d'Espagne?... » Tandis que Mademoiselle mande à l'archiduc espagnol : « Vos troupes sont plus capables de causer de la joie que de donner de la crainte. Toute la cour juge en bonne part votre arrivée en France, et vos entreprises ne passeront jamais pour suspectes ; faites tout ce qu'il vous plaira. Les victoires que vous remporterez en France sont des victoires de bienveillance et d'affection. »

« Faites tout ce qu'il vous plaira !... » C'est-à-dire : ruinez les contrées sur votre route, affamez le paysan, saccagez les récoltes ... Mademoiselle était la première des filles de France : mais un peu bête. Et puis, elle faisait partie de la bande des princes. Il eût fallu pouvoir faire une rafle, et jeter le tout en prison.

Retz — alors Paul de Gondi — et le prince de Conti firent admettre en plein Parlement, en février 1649, un envoyé du général espagnol Fuensaldagne. Quelques parlementaires frémirent à ce coup : « Quoi ! s'écria le président de Mesmes, ferez-vous siéger ici, sur nos fleurs de lis, le représentant du plus cruel ennemi des fleurs de lis? » Ce représentant siégea pourtant, et s'il échoua dans son ambassade, ce ne fut point par la faute du coadjuteur, ni par celle de Conti, né Bourbon.

Le grand Condé s'est conduit comme un condottière bon à vendre, et dont on eût dû mettre à prix la tête étroite, quand il a pris contre son roi le commandement des troupes espagnoles. Mais c'est qu'il avait beau tenir le premier rang de la noblesse de cour, il n'était ni plus éclairé, ni plus délicat que tous ces féodaux crasseux sous leurs dentelles. (Quant à lui, notamment, il se montrait aussi pouacre et sale que son père.) Les courtisans, alors, satisfaisaient à tous leurs besoins sur les balcons ou dans les escaliers des palais royaux : c'est un signe des temps. Lettré tant qu'on voudra, Condé avait néanmoins l'âme ancienne et furieuse d'un connétable de Bourbon, d'un Ganelon. Mazarin semble un patricien à côté de ces insociables ducs et pairs, de ces Barbares.

Turenne, l'admirable chef de guerre, patient, soigneux, tenace, travaillant lentement et durement à ses victoires comme un sculpteur à ses statues de marbre, l'honnête Turenne a trahi comme les autres dans la première Fronde. Il voulait, ce seigneur aux gros sourcils têtus, que la principauté de Sedan rentrât dans sa famille, fût rendue à son

frère le duc de Bouillon. Entêtement d'orgueil, opiniâtreté de grand hobereau, dont il avait la mine rougeaude et les épaules trapues. Il n'en fallut pas davantage pour qu'il fît la guerre à son roi, et se compromît avec l'ennemi !

Ce superbe niais de Beaufort, avec sa belle tête, sa prétention et sa démagogie (il affectait de parler canaille, s'acoquinait dans les rues et souriait aux commères), ce maître sot que Mme de Montbazon, sa bien-aimée, appelait « un innocent », n'a point manqué non plus de se lier à l'ennemi tant qu'il put.

Pour Conti, pour Elbeuf et tant d'autres : guerre au roi, appel à l'Espagne. Un seul, peut-être, ne voulut point pactiser avec l'étranger, ce fut le duc de Longueville. Mais il enrageait de n'être pas au rang de prince du sang : c'en fut assez pour entrer en rébellion sans merci. Et périsse l'État, qu'importe !

La noblesse de cour ne s'est point illustrée pendant la Fronde : elle retournait au moyen âge, elle datait.

MARCEL BOULENGER.

(A suivre.)

Jules Michelet et la Mer

Il y a vingt-cinq ans, après la guerre russo-japonaise, la France décida de construire une flotte de croiseurs cuirassés. La conception hybride de ces navires était discutable ; inattendus, les noms dont ils furent baptisés : *Léon-Gambetta*, *Jules-Ferry*, *Victor-Hugo*, *Jules-Michelet*, *Ernest-Renan*, *Edgar-Quinet*, *Waldeck-Rousseau*. Ces vocables nouveaux et polysyllabiques déroutaient les matelots qui, tout de suite, abrégèrent irrévérencieusement les noms de leurs très vénérables patrons : l'infortuné *Léon-Gambetta*, torpillé dans l'Adriatique, en 1915, par un sous-marin ennemi, était appelé le *Léon*. Le *Jules-Michelet* est dénommé couramment le *Jules*, ce qui prêtait à confusion avec le *Jules-Ferry*. Waldeck-Rousseau, du moins, était pourvu d'un prénom original, et, lorsqu'on parle du *Waldeck*, nul n'ignore, dans la marine française, qu'il s'agit du croiseur qui, dans quelques mois, à la place aujourd'hui occupée par le *Jules-Michelet*, agrémentera le paysage du Bund de sa silhouette à six cheminées.

Ces croiseurs, frères ou cousins du *Jules-Michelet*, ont porté le pavillon français dans toutes les mers du globe, et partout leurs noms ont éveillé, éveillent encore, de légitimes curiosités. Récemment, un officier étranger nous demandait, au carré du *Jules-Michelet* : « Votre bateau appartient bien à une série de croiseurs portant des noms de grands

romanciers ; vous avez aussi... voyons... l'*Alexandre-Dumas?* Ce n'était pas si mal, au fond, pour un marin d'outre-Atlantique cette classification sommaire de nos écrivains du dix-neuvième siècle mais le pauvre Michelet, qui se croyait, de bonne foi, historien et philosophe, eût rougi de honte d'être placé sous la même étiquette que le fantaisiste auteur des *Trois Mousquetaires*.

Si Michelet ne fut ni un grand chef d'escadre, comme Duquesne ou Courbet, ni un audacieux corsaire comme Jean Bart, ni un intrépide navigateur, comme Bougainville, s'il fut professeur d'histoire et de philosophie, cependant, son souvenir n'est pas dépaysé à bord du navire qui porte son nom, car il est le seul écrivain qui osa inscrire, en tête d'un de ses ouvrages, ce titre écrasant : *la Mer*.

Quelles causes déterminèrent, vers la soixantaine, cet historien à se muer, momentanément, en océanographe?

D'abord, des causes subjectives et sentimentales : Michelet fut un romantique impénitent. Pour expliquer son œuvre, il faut, à chaque instant, franchir le mur de sa vie privée, comme il nous y invite, d'ailleurs. La première partie de son œuvre correspond à son premier mariage. Il avait épousé, en 1824, une femme de sept ans plus âgée que lui, d'esprit et de culture médiocres. Il fut un bon mari et un père excellent. Il aima sa femme, ce dont il s'aperçut, surtout, en devenant veuf, en 1839, mais il la négligea pour ses gigantesques travaux : « *Ma seconde femme, l'histoire*, écrit Michelet en 1841, *est survenue peu avant* 1830. *La première, la pauvre Pauline, je l'ai bien négligée.* » Cette période de labeur exclusif nous valut les huit premiers volumes de l'*Histoire de France*, des origines à la mort de Louis XI.

En 1839, changement brusque. Michelet a déjà conquis la célébrité : il professe au Collège de France. Il est écouté, admiré. Il entre, alors, en lutte contre l'Église catholique, et même contre le christianisme tout entier. Il lance l'anathème aux jésuites et aux prêtres. En 1843, il laisse de côté sa grande *Histoire de France*, pour entreprendre l'*Histoire de la Révolution*. En 1848, ses cours sont suspendus ; repris sous la deuxième République, ils sont suspendus de nouveau en 1849, puis définitivement supprimés, en 1852, par le gouvernement de Napoléon III. Pendant cette période trouble, Michelet subit des inspirations et des influences

diverses, en même temps que les vicissitudes de la chose publique se répercutèrent violemment en son âme sensible.

Sur ces entrefaites, en 1849, il se remarie. Il a cinquante-deux ans. Sa seconde femme en a vingt-deux. Elle est fine, intelligente, intrigante et peu sensible. Elle exercera une action décisive sur l'œuvre de son mari. Il l'aime, d'un amour passionné et protecteur. Il veut l'associer à sa pensée, à ses rêves. Retiré de la vie publique, il reprend l'*Histoire de France*, où il l'avait laissée. Sa femme est désormais son inspiratrice, sa secrétaire, sa collaboratrice. Elle aime la nature et l'histoire naturelle, ils en parleront ensemble, et ils écrivent *l'Oiseau*, *l'Insecte*, *la Mer*, *la Montagne*. Ensemble, ils découvriront l'univers. Touchant spectacle, que celui de ce couple, disparate quant à l'âge, s'avisant que la société est mal faite, et qu'il faut y remédier. Ils n'ont pas d'enfant — un fils leur naquit, mais mourut aussitôt — mais ils réforment la pédagogie. Ils prennent en pitié les ménages, leurs contemporains, qui sont mal assortis et peu unis : il faudra réformer le mariage. Tout ce foisonnement de préoccupations — généreuses, certes, — apparaît dans chacun des livres issus de leur collaboration : *Nos Fils*, *l'Oiseau*, *l'Amour*, *la Femme*, enfin, dans *la Mer*. Nous y reviendrons.

Bref, c'est sous l'influence de sa seconde femme que Michelet s'adonne à l'histoire naturelle et à la physique du globe. Il le déclare dans la préface de *l'Oiseau* :

« *A mon public, ami, fidèle, qui m'écouta si longtemps, et qui ne m'a point délaissé, je dois la confidence des circonstances intimes qui, sans m'écarter de l'histoire, m'ont conduit à l'histoire naturelle.* »

« *Ce que je publie aujourd'hui est sorti entièrement de la famille et du foyer.* »

Faut-il ajouter que Michelet, vieillissant, est atteint de la mégalomanie romantique? Aucun sujet ne lui semble trop étendu, ni trop profond : *la Mer*, *la Montagne*, *l'Amour*, *la Femme*, *la Bible de l'humanité*.

Et la compétence? Mais cette question n'effleure même pas un esprit romantique. En ce siècle, les poètes n'aspiraient-ils pas à devenir chefs d'État? Michelet sera moins ambitieux : il se contentera de parler de la physique du globe. Lorsque l'expérience manquera, on fera appel à l'intuition. En histoire, quand il est embarrassé, « *il a un guide infaillible pour se diriger et voir clair : l'esprit de la Révolu-*

tion. » (Je cite Camille Pelletan). En histoire naturelle, il aura un guide analogue, et non moins « infaillible » : la foi en la bonté de la nature.

En 1861, lorsque parut le livre de *la Mer*, George Sand écrivit à Michelet : « *Quel beau livre, monsieur! C'est un des plus beaux que vous ayez faits, assurément, et qu'on ait fait de notre temps!... Il vous reste deux beaux livres à faire, et que vous êtes, je le parierais, en train de préparer : la minéralogie, la vie physique et chimique du globe, source des plus beaux aperçus, monde mystérieux et admirable où l'électricité fait la fonction de révélateur par excellence, et la botanique où l'électricité joue le même rôle,* etc... » Et Michelet, imperturbable, classe la lettre, en l'annotant : « *Mme Sand me conseille minéralogie, botanique... Electricité pour bouquet.* » Vous le voyez, aucune difficulté n'effraye un vrai romantique.

Est-ce à dire que Michelet s'octroie, gratuitement, toute compétence? L'insinuer serait injuste et faux : Michelet travaille avec conscience et acharnement ; il lit tout, interroge chacun, puise à toutes les sources, ou, du moins, aux meilleures : Maury, Pouchet, Humboldt, Lacépède, Milne-Edwards, Darwin. Il absorbe insatiablement les données scientifiques, les pétrit, les malaxe. Mais le livre est marqué de son génie et de sa fantaisie.

Le livre premier de *la Mer* s'intitule : *Un regard sur les mers.*

Michelet commence par s'étendre complaisamment sur l'infini de la mer, et la terreur qu'elle inspire. L'infini de la mer, nul refrain n'est plus fastidieux pour un marin : si la mer était infinie, la navigation y serait monotone. En tout cas, l'opinion de Michelet est fondée sur des arguments par trop subjectifs : en 1831, il a vu sa fille, Adèle, alors âgée de sept ans, lancer des cailloux dans la mer, et il note, dans son journal :

« *Adèle jette des pierres à la mer; puis reste assise et pensive. Premier regard de l'enfant sur l'infini, qu'il ne sent pas encore, et qui doit, tôt ou tard, nous engloutir. Il ne connaît pas le monstre qui se dévore pour renaître. Faut-il que toi aussi?...* »

Et, le lendemain, il écrit encore : « *Je suis très ému d'avoir vu mon petit enfant pensif, en face de la mer.* »

Il reprend ce thème dans *la Mer :*

« *J'observais ce duel au Havre, en juillet* 1831. *Une enfant que j'amenais là en présence de la mer, sentit son jeune courage et s'indigna de ces défis. Elle rendait guerre pour guerre. Lutte inégale, à faire sourire, entre la main délicate de la fragile créature, et l'épouvantable force qui en tenait si peu de compte.* »

La page est belle, mais, non loin de là, il se montrera positif, scientifique, et fera preuve de cette étrange faculté que lui attribue sévèrement un de ses critiques : « *Donner au vrai un air de faux.* » Il accrédite la légende. Effrayé devant l'immensité de la mer, il se demande avec angoisse : « *Quelle est son étendue réelle? Plus grande que celle de la terre, voilà ce qu'on sait le mieux.* » Pourtant, à cette époque, on savait déjà que la mer recouvre environ 366 millions de kilomètres carrés, soit près des trois quarts de la surface du globe. Et ailleurs : « *La profondeur de la mer est bien plus inconnue que son étendue,* » ou encore cette parenthèse, pleine de mystère : « *...Le fond (si l'abîme a un fond).* » Ici, Michelet trouve un malin plaisir à prolonger une légende, dont il était temps de faire bon marché : beaucoup de marins croyaient en effet, que la mer n'avait pas de fond. Pourquoi? parce que les premiers sondages de grandes profondeurs avaient été effectués avec de simples lignes de chanvre. On amarrait à leur extrémité un poids considérable, et on laissait filer une longueur indéfinie de ligne. Le poids n'atteignait pas le fond : il descendait très lentement, freiné par le frottement de l'eau sur la grande surface du fil de chanvre. Lorsqu'on employa des fils d'acier, on trouva le fond partout. Les plus grandes profondeurs actuellement connues ont été découvertes à l'est des îles Philippines, elles atteignent 9 800 mètres. Récemment, le croiseur allemand *Emden*, dans un voyage autour du monde, découvrit, à l'est de l'île de Luçon, un fond de 10 000 mètres, qui « battrait donc tous les records ». Les profondeurs de 46 000 pieds, imprudemment citées par Michelet pour expliquer une théorie qui le séduit, sont fausses.

La mer doit encore, d'après Michelet, inspirer la terreur. Si l'on veut, mais, pour faire paraître l'élément marin terrible, il le gratifie d'épithètes inexactes : la vague est *électrique*. Je ne comprends pas. Je ne comprends pas, non plus, cette définition romantique :

« *L'eau de mer ne nous rassure aucunement par la transpa-*

rence. Ce n'est point l'engageante nymphe des sources, des limpides fontaines. Celle-ci est opaque et lourde... » Lourde? un litre d'eau de mer pèse 26 grammes de plus qu'un litre d'eau douce;... voilà bien de quoi les poètes font de la poésie! Quant à être opaque, elle l'est en effet à l'embouchure du Yang-Tsé; mais, en Méditerranée, on aperçoit encore une assiette blanche immergée à la profondeur de 40 mètres, et, dans la mer des Sargasses, à 66 mètres.

La mer est si terrible qu'elle rend fou, paraît-il. « *La mer fait beaucoup de fous,* » affirme Michelet. Ce n'est pas très gentil pour les marins. On dit bien, dans les carrés de la marine, que tous les marins perdent la raison en devenant officiers supérieurs, mais ce fait n'a pas encore été prouvé scientifiquement. D'ailleurs, il ne faut pas attacher d'importance au mot de fou, employé par Michelet; cette épithète ou des adjectifs analogues l'obsèdent dans toute son histoire. Oyez plutôt :

« *Le cardinal de Bérulle, fondateur de l'Oratoire, est un sot; Anne d'Autriche est une sotte; Biron un sot et un imbécile; les ligueurs furent des idiots; Charles IX est fou; Henri III, fou; Philippe II, fou; Joyeuse, fou; fou le P. Garasse; Campanella, un fou de génie; le duc de Lorraine, un fou brillant; Gaston et Montmorency, deux pitoyables fous...* » (V. Fournel, *Correspondant*, mars 1860.)

Pour en revenir à la mer, signalons cet étrange dithyrambe, cité par Michelet dans les notes de la première édition :

« *Le gros animal la Terre, qui a pour cœur un aimant, a à sa surface un être douteux, électrique* (encore !) *et phosphorescent, plus sensible que lui-même, infiniment plus fécond.*

« *Cet être, qu'on nomme la Mer, est-ce un parasite du grand animal? Non. Elle n'a pas une personnalité distincte et hostile. Elle féconde, vivifie la Terre de ses vapeurs. Elle semble être la Terre même en ce qu'elle a de plus productif, autrement dit son organe principal de fécondité.* »

Michelet fait des réserves : « *Voilà des rêves allemands,* » dit-il. Mais il avoue être séduit, et ces rêves reparaîtront à plusieurs pages de son livre.

Bien plus, il prête ces rêves à des hommes positifs, comme Maury, dont l'œuvre était beaucoup plus utilitaire que spéculative :

« *Un Français, M. Lartigue, nous dit Michelet, a ingénieu-*

sement relevé plusieurs des lacunes et des inexactitudes que présente la géographie de Maury. Mais l'auteur américain, le prévenant en cela, ne cache nullement ce qu'il pense de l'incomplet de sa science. Sur quelques points, il déclare ne donner que des hypothèses. Parfois, il est manifestement incertain, rêveur, inquiet. Son livre, honnête et loyal, laisse surprendre aisément le combat intérieur que s'y livrent deux esprits : le littéralisme biblique, *qui fait de la mer une chose créée de Dieu en une fois, une machine tournant sous sa main, — et le sentiment moderne, la* sympathie de la nature, *pour qui la mer est animée, est une force de vie et presque une personne, où l'âme aimante du monde continue de créer toujours.* »

Il serait dangereux, véritablement, de rédiger des instructions nautiques en se laissant guider par l'âme aimante du monde.

Laissons ces généralités, et ouvrons le livre premier au chapitre IV, où il est question, d'abord, de la forme des continents. Ici, l'intuition de Michelet fut de bonne qualité. Voici le fruit de ses méditations :

« *Les formes de la grande montagne émergée des eaux qu'on appelle proprement la terre offrent plusieurs dispositions assez symétriques sans pouvoir être ramenées encore à ce qui semblerait un système total. Ces parties sèches et élevées apparaissent plus ou moins selon ce que l'eau en découvre. C'est la mer, comme limite, qui trace en réalité la forme des continents.* »

Le *système total* que Michelet a pressenti est aujourd'hui conçu ; et il est tellement séduisant que je veux vous l'esquisser. Le grand géographe français Albert de Lapparent avait remarqué que « *toute saillie qui émerge au-dessus de la surface des mers a dix-neuf chances sur vingt d'avoir un creux pour point diamétralement opposé* ». Le savant anglais Lowthian Green a systématisé cette remarque, et s'est avisé que la terre avait la forme d'un tétraèdre. Paradoxe? Point du tout : la terre, en se refroidissant, s'est contractée, et son écorce s'est ridée. Mais pas au hasard : imaginez un globe que l'on déprime intérieurement, par exemple, un ballon de football que l'on dégonfle. Il s'aplatit selon quatre faces, tend à prendre la forme d'un tétraèdre. La terre, en vieillissant, au lieu de rester ronde, comme une fiasque de chianti, tend à ressembler à ces bouteilles de whisky aplaties sur les côtés, et sur le culot. Les surfaces aplaties sont remplies

d'eau, et forment les quatre océans : l'océan glacial Arctique, l'océan Pacifique, l'océan Indien et l'océan Atlantique. Les parties en saillies émergent et constituent les quatre grands massifs continentaux : 1° Europe-Afrique ; 2° Thibet-Australie ; 3° Amériques ; 4° Continent austral.

La face la plus déprimée de la terre, celle qui est couverte par l'océan Pacifique, ne s'est pas effondrée sans catastrophes : tout le long des côtes, l'écorce terrestre s'est brisée, déchirée : voici l'origine des quelque trois cents volcans en activité qui ceignent le Pacifique d'un « cercle de feu ».

Ceci est exprimé par Michelet avec exactitude, presque avec précision.

Mais, aussitôt, il s'égare :

« *De ces volcans enflammés ou éteints, de l'Inde et des Antilles, de la mer de Cuba, de la mer de Java, partent deux énormes fleuves d'eau chaude, qui s'en vont réchauffer le nord, et qu'on pourrait appeler les deux aortes du globe. Ils sont munis, ou de côté ou en dessous, de leurs contre-courants qui, venant du nord, amènent l'eau froide, compensent l'effusion d'eau chaude et font équilibre. Aux deux courants chauds, très salés, les courants froids administrent une masse d'eau plus douce, qui retourne à l'équateur, au grand foyer électrique qui doit la chauffer, la saler.* »

Les courants marins, à cette époque, sont déjà assez bien connus. Maury a décrit, admirablement, le Gulf-Stream ; Christophe Colomb l'avait pressenti ; Franklin l'avait utilisé, dans son voyage d'Amérique en France, au temps de la guerre d'Indépendance. Ici encore, Michelet se plaît à donner au vrai un air de faux : dirait-on pas, à l'entendre, que les grands courants marins prennent naissance à la chaleur des volcans ! Je n'ose pas supposer qu'il ait pu le penser.

Suit la description des deux courants alors les mieux connus : le Kuro Siwo, ou fleuve noir, du Japon, et le Gulf-Stream. C'est une interprétation de Maury. Les vérités les plus claires énoncées par le célèbre océanographe prennent dans le texte romantique un aspect mystérieux, douteux :

« *On voit très bien sourdre le nôtre (le Gulf-Stream) entre Cuba et la Floride; il sort brûlant de sa chaudière, le golfe du Mexique. Il court, chaud, salé, très distinct entre ses deux murs verts. L'océan a beau faire; il le serre, il le comprime, mais il ne peut le pénétrer.* » Il y a là des faits intéressants, exacts,

d'ailleurs ; mais, aussitôt, l'imagination du lecteur est mise en déroute :

« *Je ne sais quelle densité intrinsèque (?), quelle attraction moléculaire, tient ces eaux bleues liées ensemble, si bien que, plutôt que d'admettre l'eau verte, elles s'accumulent, forment un dos, une voûte, qui a sa pente à droite et à gauche; tout objet qu'on y jette en dérive et en glisse, étant plus haut que l'océan.* »

On est mis en défiance devant ce fait, cependant exact et fort compréhensible (sans faire appel à la *densité intrinsèque*) : les eaux du Gulf-Stream étant plus légères que les eaux environnantes, leur niveau est un peu plus élevé que celui de l'océan. Voulez-vous une comparaison, imparfaite, comme toute comparaison : une goutte d'huile fait légèrement saillie au-dessus du niveau de l'eau à la surface de laquelle elle flotte.

Un peu plus loin, nous assistons à l'arrivée théâtrale du Gulf-Stream dans les régions nordiques : un bras du courant bienfaisant devient sous-marin, et s'en va *consoler le pôle*. Un autre bras apporte « *aux côtes d'Islande des bois américains, sans lesquels cette pauvre île, neigeuse sous son volcan, mourrait* ». On dispose heureusement, en Islande, d'autre bois de chauffage que d'un rare et hasardeux tronc d'arbre, venu en flottant du Mississipi.

La carrière du Kuro Siwo est tracée avec moins de fantaisie, mais plus d'inexactitude. Sa source est placée dans la mer de Java et son aboutissement en Polynésie, après une vague promenade autour du Pacifique.

Essayons de remettre les choses au point, d'après les données modernes de l'océanographie. L'origine de la circulation océanique doit être cherchée dans les courants équatoriaux, coulant d'est en ouest, de chaque côté de l'équateur, sous la poussée de l'alizé. Ce sont, pour user de la comparaison de Maury, empruntée à la circulation sanguine, les veines pulmonaires de l'océan. L'eau, réchauffée, arrive au *cœur* où elle recevra encore de la chaleur, et de l'énergie motrice. Quel est ce cœur? Pour le Kuro Siwo, une région assez mal déterminée à l'est des Philippines, et non la mer de Java. Pour le Gulf-Stream, c'est le golfe du Mexique, d'où sort, par le canal de Floride, en une heure, 90 milliards de tonnes d'eau chaude, à 30 degrés. L'énergie motrice, nécessaire pour mettre en mouvement cette formidable

masse d'eau? Elle vient du soleil, bien entendu, mais par quels intermédiaires, par quels agents? Différences de densité, de pression osmotique, vents dominants... toutes ces causes complexes interviennent. On en imagine de nouvelles, à l'occasion. Là encore, Michelet entre impétueusement dans la discussion : il hasarde une hypothèse, se demandant si les êtres en suspension dans la mer, le *plankton* dont nous parlerons tout à l'heure, ne seraient pas les « *moteurs essentiels* » de l'océan, « *qui ont créé ses grands courants, mis la machine en mouvement.* » Hypothèse sans valeur.

Ailleurs, il donne son opinion :

« *Dans le livre de Maury, le coup de génie, selon moi, est d'avoir dit :* « *L'agent le plus apparent de la circulation mari-* « *time, la chaleur, n'y suffirait pas. Il en est un autre, non* « *moins important, et plus encore* (sic), *c'est le sel.* »

Michelet commente gravement :

« *Le sel est si abondant dans la mer, déclare-t-il, que si on le réunissait sur l'Amérique, il la couvrirait d'une montagne de* 4 500 *pieds d'épaisseur.* »

Tout à l'heure, Michelet ignorait la profondeur, l'étendue, et, *a fortiori*, le volume de la mer. Et maintenant, il évalue le volume de sel dissous. Il se trompe d'ailleurs : le volume de sel contenu dans la mer est de 22 millions de kilomètres cubes. La surface de l'Amérique étant de 43 millions de kilomètres carrés, tout le sel de la mer la recouvrirait d'une couche de 500 mètres de hauteur, et non 4 500 pieds (1 500 mètres).

Vient ensuite, sur le rôle du sel dans la circulation océanique, une explication dénuée de sens :

« *La salure de la mer, sans varier beaucoup, augmente ou diminue pourtant selon les localités, les courants, le voisinage de l'équateur ou des pôles. Dessalée ou ressalée, la mer est, par cela même, lourde ou légère, plus ou moins mobile. Ce mélange continuel, avec ses variations, fait courir l'eau plus ou moins vite, c'est-à-dire* produit des courants, — *et des courants* horizontaux *au sein de la mer, — et des courants* verticaux *de la mer des eaux à celle de l'air.* »

« Et voilà pourquoi votre fille est muette. »

On ne sait pas très bien, encore aujourd'hui, ce que devient, en s'éloignant vers le nord-est, l'énorme masse d'eau charriée par le Gulf-Stream ou par le Kuro Siwo. Sa vitesse devient si faible que la navigation la plus précise

ne saurait la déceler. Il est, en tout cas, téméraire d'avancer qu'elle va « *consoler le pôle* ». Mais elle va, certainement, *consoler* la côte qui se présente à elle, face à l'ouest. C'est grâce au Kuro Siwo qu'actuellement, à San-Francisco, les ibiscus fleurissent, alors que plus au sud, à Changhaï, on a froid.

Le problème des marées n'est pas laissé de côté par Michelet. L'océanographe romantique l'aborde bravement en lançant, sur un ton de triomphe, une erreur d'importance : l'attraction de la lune et du soleil ne suffisant pas pour soulever les eaux de la mer — ce qui est d'ailleurs exact — il leur ajoute l'attraction des planètes, qui, en réalité, est insignifiante. Mais cela lui permet d'énoncer que les différents mondes du système solaire ne sont pas égoïstes, et « *gonflent leur sein, soupirent les uns vers les autres* ».

Et ces soupirs sont rythmés « *selon la loi des cordes vibrantes* ». Michelet tombe en extase : « *Mot grave et de grande portée qui nous mène à comprendre que les rapports des astres entre eux sont les rapports mathématiques de la musique céleste, comme l'avait dit l'antiquité.* » Cette confusion prête à rire. On pense à l'aventure de Michelet, arrivant au Collège de France pour faire son cours, un beau matin de 1848 ; il trouve les étudiants chantant à plein gosier. « *Messieurs, j'interromps vos chants patriotiques.* » C'était un air de *Mimi Pinson*. La loi des cordes vibrantes n'a pas plus de rapport avec la musique céleste que Mimi Pinson avec le patriotisme.

L'hydrographe auprès duquel Michelet s'est informé (Chazallon) a simplement exprimé l'idée — lumineuse — que la marée dans un port était amplifiée par un phénomène de synchronisme : de l'eau dans une cuvette déborde et se répand si l'on fait osciller la cuvette, même très faiblement, mais à la période (à la cadence) avec laquelle l'eau, d'elle-même, oscillerait. La cuvette, c'est un golfe, une baie ; l'oscillation forcée, mais très faible, c'est l'action du soleil et de la lune, ayant la cadence de douze heures environ. Il est nécessaire de faire intervenir ce phénomène de synchronisme, car, d'après le calcul, la marée ne devrait pas dépasser quelques décimètres. Or, sur les côtes de Corée, la mer marne de dix mètres, dans la baie du Mont-Saint-Michel, de quatorze mètres, dans la baie de Fundy, de seize mètres.

Les notions météorologiques de Michelet sont vagues. Ce qu'il semble connaître, comme la nature tourbillonnaire des cyclones, il le fausse. Il énonce la loi des tempêtes, si simple, sous une forme incompréhensible. Il mélange trombes et typhons, et, là comme partout, essaye d'effrayer notre imagination :

« *On se souvient alors avec horreur qu'au moment du passage* (*la trombe*) *aspirant l'eau, aspirait aussi le navire, voulait le boire, le tenait suspendu dans l'air et hors de l'eau, puis elle le lâchait, le faisait plonger dans l'abîme.* »

Il est exact qu'au centre d'une trombe, ou d'un cyclone, on observe un courant d'air ascendant, une succion, mais bien incapable de soulever un navire.

Au sujet des tempêtes, Michelet se montre tout à fait aimable pour les marins. En 1837, une vive discussion avait mis aux prises Dumont d'Urville et Arago. Le navigateur affirmait avoir rencontré dans les mers australes des montagnes d'eau de trente mètres de hauteur, et le mathématicien démontrait, chiffres en main, que la hauteur des vagues ne pouvait dépasser quinze mètres. Michelet prend parti :

« *Nous devons aux navigateurs*, dit-il, *nous autres hommes de terre, ce respect de tenir grand compte des faits qu'ils attestent, de ce qu'ils ont vu et souffert.*

« *Je trouve de très mauvais goût la légèreté sceptique que des savants de cabinet ont montrée, relativement à ce que les marins nous disent, par exemple, de la hauteur des vagues. Ils plaisantent les navigateurs qui la portent à cent pieds.* »

Et il apporte son témoignage :

« *Dans un jour, non de tempête, mais d'émotion, où l'océan préludait par des gaietés sauvages, j'étais tranquillement assis sur un beau promontoire d'environ quatre-vingts pieds. Je m'amusais à le voir, sur une ligne d'un quart de lieue, faire l'assaut de mon rocher, arrondir la verte crinière de sa longue vague, la pousser comme à la course. Elle frappait vaillamment, faisait trembler le promontoire; j'avais le tonnerre sous mes pieds. Mais cette régularité se démentit tout à coup. Je ne sais quelle vague d'ouest vint par le travers frapper outrageusement ma grande vague régulière qui me venait du midi. Dans le conflit, tout à coup, le soleil me fut caché; sur mon promontoire, si haut, ce fut, non une vapeur irisée d'écume légère, mais bien une grosse lame noire, qui bondit, tomba lourdement, m'enveloppa, me baigna; j'en restai fortement*

mouillé. J'aurais voulu avoir là MM. les académiciens et MM. les ingénieurs qui mesurent si précisément les combats de l'océan. »

Hélas ! ici encore, Michelet prend parti à tort : les anciens marins exagéraient beaucoup la hauteur des vagues, et les académiciens avaient raison.

Michelet connaît encore, en météorologie, la circulation atmosphérique, et la chante lyriquement :

« *Solidarité merveilleuse. L'Amérique du Sud, dans ses grandes forêts, de leur respiration, condensée en nuages, abreuve fraternellement les fleurs et les fruits de l'Europe.* »

Si l'on veut, mais pourquoi ne pas ajouter, alors, pour être juste, que l'Europe, égoïste, ne restitue à la bienfaisante circulation qu'un air desséché qui va désoler le Sahara?

Un chapitre, toutefois, suffirait à nous faire remercier l'auteur d'avoir écrit le livre : la description de la tempête d'octobre 1859.

Le livre II est plus important, et aussi beaucoup plus attrayant. Il porte un titre glorieux : *la Genèse de la mer.*

La vie dans les océans est bien plus intense, plus grouillante, plus harmonieuse aussi, que sur la terre. Un éminent biologiste, le professeur Joubin, observe que si, dans un dictionnaire d'histoire naturelle, on supprime les espèces marines, les quatre cinquièmes du livre disparaissent. Il ajoute que les espèces terrestres sont des anomalies, et qu'il faut leur chercher, à toutes, une origine marine. Un savant naturaliste, Quinton, a imaginé une élégante théorie sur l'origine des espèces actuellement terrestres : selon lui, le corps humain ne serait autre chose qu'un aquarium ambulant, dans lequel nagent nos cellules, primitivement constituées pour vivre dans l'eau de mer à 0,7 pour 100 de salinité — 0,7 pour 100 étant la teneur en sels du sang et de la lymphe. Il en conclut que nos ancêtres aquatiques (d'ailleurs inconnus) ont cessé de barboter dans l'eau à une époque où la mer était cinq fois moins salée qu'aujourd'hui. Ceci n'est qu'une hypothèse, mais elle eût fortement ému Michelet.

Laissons les théories scientifiques, et lisons *la Genèse de la mer.* Ce livre est captivant. Les descriptions y recèlent bien des erreurs, mais très excusables, car elles portent sur des points de détail. On peut supprimer les allégа-

tions inexactes sans que l'édifice s'écroule ridiculement.

Tout ce peuple de la mer, Michelet nous le présente, le fait parler. Et l'on pense au langage des bêtes du bon La Fontaine. La Fontaine avait tort de peindre la fourmi avare et égoïste — alors qu'en réalité, elle est très hospitalière. Michelet a tort de nous montrer les coraux occupés à dessaler l'océan. Qu'importe : n'est-il pas charmant, ce discours des polypes, constructeurs de récifs?

« *Donnez-nous le temps. Ces bords, adoucis peu à peu, deviendront hospitaliers. Laissez-nous faire. Les bancs liés aux bancs voisins n'auront plus ces remous terribles. Nous vous faisons un monde de rechange, pour le cas où périrait le vôtre. Vous nous bénirez peut-être, s'il vous vient un cataclysme, si, comme l'a dit quelqu'un, la mer verse d'un pôle à l'autre tous les dix mille ans. Vous vous tiendrez fort heureux de trouver là nos îles australes où nous aurons fait un refuge.*

« *Avouons-le, disent-ils encore, quand même malheureusement quelques vaisseaux y périraient, ce que nous faisons ici est utile, est bon et grand. Notre monde improvisé pourrait avoir quelque orgueil. Sans parler de la beauté de ses triomphales couleurs qui effacent celles de la terre, sans parler des gracieux cercles, des courbes où nous nous complaisons, tant de problèmes obscurs qui vous arrêtent semblent chez nous avoir trouvé solution. La distribution du travail, une charmante variété dans une grande régularité, un ordre géométrique, qui, cependant, a les grâces d'une liberté naissante, où trouver cela chez vous autres hommes?*

« *Notre travail incessant pour alléger l'eau de ses sels y crée les courants magnifiques qui en font la vie, la salubrité. Nous sommes les esprits de la mer; nous lui donnons le mouvement.*

« *Elle n'est pas ingrate, il est vrai. Elle vient à point nommé nous nourrir. Et, non moins exacte, la chaude lumière nous caresse, nous pare de ses riches couleurs. Nous sommes les bien-aimés de Dieu, ses ouvriers favoris. Il nous charge d'ébaucher ses mondes. Tous les puînés de ce globe qui viennent ont besoin de nous. Notre ami le cocotier, ce géant qui, sur notre île, inaugure la vie terrestre, n'y parvient qu'en nous demandant nos poussières pour y puiser. La vie végétale, au fond, est un legs, un don, une aumône de nos libéralités. Riche de nous, elle nourrira la création supérieure.*

« *Mais pourquoi d'autres animaux? Nous sommes un monde complet, harmonique, et qui suffit. Le cercle de la création pour-*

rait se fermer ici. Dieu par nous couronna son île; sur son ancien volcan, il a fait un volcan de vie, — bien mieux, l'épanouissement de ce paradis vivant. Il a ce qu'il a voulu, et maintenant va se reposer. »

Les théories effleurées dans ce passage sont abandonnées aujourd'hui : les continents qui chavirent tous les dix mille ans, l'origine des courants marins cherchée dans le travail animal, l'installation des coraux sur les cratères de volcans éteints. Tout cela est périmé.

Écoutez encore les propos de l'oursin à la nature :

« *Je suis né sans ambition. Je ne demande pas les dons brillants de messieurs les mollusques. Je ne ferai nacre ni perle. Je ne veux pas de couleur brillante, un luxe qui me désignerait. Je désire encore bien moins la grâce de vos étourdies, les méduses, le charme ondoyant de leurs cheveux enflammés qui attirent, les font attaquer et leur servent à faire naufrage. O mère! je ne veux qu'une chose,* être... *être un, et sans appendices extérieurs et compromettants, — être ramassé, fort en moi, arrondi, car c'est la forme qui donnera le moins de prise, l'être enfin centralisé.*

« *J'ai bien peu l'instinct des voyages. De la mer haute à la mer basse, rouler quelquefois, c'est assez. Collé tristement sur mon roc, je résoudrai là le problème que votre futur favori, l'homme, doit chercher en vain, le problème de la sûreté :* exclure strictement l'ennemi, tout en admettant l'ami, *surtout l'eau, l'air et la lumière. Il m'en coûtera, je le sais, du travail, un constant effort. Couvert d'épines mobiles, je me ferai éviter. Hérissé, seul comme un ours, on m'appellera* l'oursin. »

En s'élevant dans l'échelle des êtres organisés, Michelet, dans son examen consciencieux, esquisse le portrait du poulpe, puis du requin. Il réprouve les instincts féroces de celui-là, mais ne cèle point sa sympathie pour celui-ci (qui est bon père de famille, pousse la tendresse jusqu'à ne pas dévorer ses petits). Certains pacifistes, par un concept analogue, condamnent le sous-marin, mais admettent le cuirassé, ou vice versa. Inutile d'analyser les prédilections des romantiques.

Louons encore la description et l'interprétation des formes supérieures du règne animal. Ici, comme tout à l'heure pour la forme des continents, l'intuition n'a pas égaré Michelet. Mauvais analyste, il est bon géomètre. Très suggestives sont ses études de la forme du poulpe, des crustacés, des poissons, puis des mammifères.

Il marque une affection particulière à l'égard de ceux-ci. Il est tout ému à la pensée que la baleine n'a point de dents, et avale sa proie sans la croquer. Il revient, dans d'autres livres, sur ce sujet (dans *l'Oiseau*) :

« *L'homme géant du vieil océan, la baleine, cet être aussi doux que l'homme nain est barbare, a sur lui cet avantage d'accomplir, sur des espèces d'effrayante fécondité, le travail de destruction que commande la nature, sans leur infliger la douleur. Elle n'a ni dents ni scie, nul de ces instruments de supplice dont les destructeurs du monde sont si abondamment pourvus.* »

Inattendue est la naissance de cette idée : la bonté de la baleine. C'était en 1842, au chevet de Mme Dumesnil mourante. Michelet, accablé par l'agonie de son amie, ouvre un dictionnaire :

« *Au milieu de cette mort (lente et sans horreur), je m'obstinais à chercher de nouvelles causes de vivre. Je fouillais la source de toute vie, la nature. Je lus (dans une Encyclopédie) les articles* animal, cétacé. *Le dernier me toucha fort. Il y a un poème à faire sur ces pauvres créatures, généralement douces et intelligentes (à en juger par leur cerveau et leurs habitudes de famille), mais condamnées par la contradiction de leur organisation.* »

Il écrivait cela sur son journal le 30 mai, et, le 31 mai, Mme Dumesnil expirait.

Pour Michelet, l'ordre des cétacés est le chef-d'œuvre de la création marine. La bonne nature, toujours en progrès, a conçu ce monstre inoffensif : la baleine. Finie l'ère des mollusques hideux : le poulpe disparaîtra. Révolus, les temps des crustacés batailleurs, guerriers moyenâgeux de la zoologie : les crabes féroces, chassés de la mer, vont déjà se réfugier dans les arbres.

On se demande pourquoi, dans cet accès de grande bonté, la nature créa le cachalot, monstre horrible et redoutable, et l'orque, le *killer whale*, dont Kipling fait justement peur au petit phoque blanc. Ces méchants cétacés sont pourtant cousins germains de la douce baleine...

La baleine est bonne, mais elle est trop grosse. On réduit ses dimensions : voici le dugong. Puis, toujours en quête de progrès, la nature autorise son mammifère préféré à aller se promener sur terre. Et voilà le phoque, le morse, le lamantin. Michelet évoque les sirènes.

Nous sommes en plein rêve, en pleine paix. Tout ce monde est bon, doux, patriarcal.

L'homme, gâché par la société, vient troubler tout cela...

Revenons à la réalité. La destruction est partout, et Michelet le montre fort bien. Le requin, « *mangeur patenté de la nature*, » dévore l'esturgeon, qui mange la morue, qui croque le hareng. Il faut cela pour éviter la surpopulation.

Car il n'existe pas, dans le monde des océans, de « birth control ». Le malthusianisme y est inconnu, les ressources alimentaires étant illimitées : la pâture est assurée par la « mer de lait ». Michelet, par ce terme impropre (la *mer de lait* désigne, en réalité, un phénomène de phosphorescence dû à des animalcules nommés *pyrocistis*) exprime l'idée que la mer est une grande nourrice, grâce à toute la matière organique, vivante ou inanimée, qui y flotte. La multitude de petits êtres vivants qui dérive ainsi au gré des courants, a reçu le nom de *plankton*. Il conditionne la vie dans les océans, et Michelet n'exagère nullement son importance. Seulement, il embrouille tout : il prend un individu du plankton, un atome, comme il dit, le place sous son microscope, et entonne un hymne lyrique :

« *Ah! rotifère! rotifère! Il ne faut mépriser personne.*

« *Je sens bien tes avantages et ta supériorité. Mais qui sait si cette vie captive (celle de l'éponge) dont tu ris n'est pas un progrès? Ta liberté étourdie d'agitation vertigineuse serait-elle le terme des choses? Pour prendre son point de départ vers des destinées plus hautes, la nature aime mieux subir un immobile enchantement. Elle entre au sépulcre obscur de ce triste communisme où chaque élément compte peu. Elle apprend à dominer l'inquiétude individuelle, à concentrer la substance au profit des vies supérieures.* »

Dans l' « atome » — qu'il soit supérieurement organisé comme le rotifère, ou réduit à une cellule comme le foraminifère, peu importe, — dans l'atome, dis-je, Michelet croit découvrir le premier stade de la vie, engendrée spontanément du *mucus marin*. Michelet croit à la théorie de la *génération spontanée*. Il croit que, de la matière inerte peut sortir un être vivant. Quelle serait cette matière inerte mais féconde? ce serait la substance qui rend l'eau visqueuse, qui mousse en donnant l'écume. On a montré, depuis, que ce mucus est sécrété par le plankton.

Beaucoup de savants, depuis Lamarck, cherchaient à

démontrer l'existence de la génération spontanée. Pour Michelet, c'était un article de foi, un dogme de sa religion. La nature aimante devait enfermer en elle le germe de toute vie.

On lit, dans les notes de la première édition : « *La génération spontanée vaincra à la longue.* » Le livre de *la Mer* parut en 1861. En 1862, l'hypothèse de la génération spontanée fut pulvérisée par les expériences célèbres de Pasteur Celui-ci pourra déclarer, sans crainte d'être démenti :

« *L'hypothèse de la génération spontanée ne se relèvera jamais du coup mortel que cette simple expérience lui porte.* »

Michelet historien et sociologue est-il plus heureux prophète que Michelet naturaliste? C'est ce que nous allons essayer de déterminer en parcourant les livres III : *Conquêtes de la mer*, et IV : *la Renaissance par la mer.*

Les idées sociales de Michelet : elles reposent sur le mariage et la famille. Prenez exemple dans la nature : « *Ce que les animaux avaient de meilleur*, nous dit-il, *et ce que l'homme a presque détruit à force de persécutions, c'était le mariage.* » Mariez-vous, imitez la baleine, le phoque, le lamantin, chez qui « *les parents n'ont pas le courage de renvoyer l'enfant. La mère le garde très longtemps. Enceinte de nouveau, allaitant un second enfant, on la voit mener avec elle l'aîné, un jeune mâle, que le père ne maltraite pas, qu'il aime aussi, et qu'il laisse à la mère* ».

Le livre de *la Renaissance par la mer* nous semble bien démodé, à cause de détails comme ceux-ci :

« *Peut-on, sans avoir longtemps respiré l'air de la côte, commencer les bains de mer?* »

Ou encore :

« *L'extrême rapidité des voyages en chemin de fer est une chose antimédicale.* »

Ailleurs, Michelet nous déclare que les bains de mer sont une terrible épreuve pour une femme sensible.

Il n'en est pas moins vrai que le même livre IV contient, encore au sujet des bains de mer, une vision très claire, et point démodée, des mœurs sportives anglaises : la race, nous dit Michelet, dut sa rénovation « *au changement de ses habitudes. Elle adopta une autre alimentation, une autre éducation, une autre médecine; chacun voulut être fort pour agir, commercer, gagner* ». Vision excellente, peut-on dire après

expérience faite, véritable prévision de l'activité britannique moderne.

Ce que Michelet intitule *Conquête de la mer* est une histoire, quelque peu romancée, des grandes découvertes et de la navigation.

Deux mobiles, selon lui, ont entraîné l'homme blanc hors d'Europe, sur tous les océans : la chasse à la baleine et la soif de l'or. Mobiles impurs, certes !

La baleine entraîna à sa poursuite les marins basques et normands. Ainsi furent découverts le Groënland, Terre-Neuve, l'Amérique, bien avant que les Antilles ne fussent explorées par Christophe Colomb. Celui-ci, d'ailleurs, pour traverser l'Atlantique, va préalablement chercher des renseignements en Islande, sachant que les hommes du Nord l'ont précédé. Puis il s'assure le concours de pilotes normands, les Pinzon.

Les historiens sont les prophètes du passé. Applaudissons Michelet d'avoir fait remonter les grandes navigations à la chasse à la baleine. Remercions-le surtout d'avoir rendu justice aux marins basques et normands, trop éclipsés par les navigateurs portugais et méditerranéens. Le débat, d'ailleurs, est toujours ouvert sur ce point.

*
* *

Michelet historien attribue-t-il à la mer le grand rôle qu'elle joue effectivement dans la vie et les luttes des hommes? Il ne semble pas.

Dans son histoire de France, Colbert occupe moins de place que Louvois. La bataille d'Agosta, glas de la puissance navale hollandaise, est bâclée en vingt lignes, avec le portrait de Duquesne et l'oraison funèbre de Ruyter. La bataille de Bévéziers est absolument méconnue. En voici le récit, dans le tome XVI de l'*Histoire de France :*

« *Tourville, au moment même* (10 *juillet* 1690), *gagnait une bataille en vue de l'Angleterre. Par faiblesse, par hésitation, prudence politique, l'amiral anglais, Torrington, se fit scrupule de combattre l'allié du roi Jacques; cependant, ayant ordre exprès de livrer bataille, il prit un moyen terme, tint ses Anglais presque immobiles, et laissa écraser ce qu'il avait de vaisseaux hollandais.*

« *La grande question était de savoir si Tourville poursuivrait Torrington réfugié dans la Tamise. On se rappelle l'audace de Ruyter qui remonta ce fleuve. Torrington ôta les balises, et Tourville hésita à se lancer dans l'inconnu. Il avait eu un grand succès, douze vaisseaux détruits en bataille et treize encore après. Il s'en tint à une descente dans le midi de l'Angleterre, brûla une petite ville, crut que c'était assez, rentra couvert de gloire.* »

Il est probable que Michelet, en cette circonstance, maquille volontairement la vérité. Peut-on deviner, d'après ce récit partial, qu' « *il n'y eut pas de journée plus triste dans les annales de Londres* »?

La bataille de la Hougue est contée assez en détails, mais les conclusions font défaut.

La guerre d'Amérique n'est pas vue du point de vue maritime qui convient : la campagne de Suffren dans l'océan Indien est traitée en huit lignes. L'historien ne s'intéresse pas à la lutte pour l'empire de la mer.

Les hommes sont aimables surtout lorsqu'ils se trompent, dit-on. J'ai laissé entrevoir quelques-unes des erreurs du célèbre historien.

Mais lorsque le *Jules-Michelet*, mon bateau, après vingt et un ans de navigation, comme un vieux militaire qui a fini de servir, prendra une retraite sans gloire ; lorsqu'il agonisera sous le marteau du démolisseur ; lorsque tout ce qui fut, pendant deux années la trame de mon existence, sera détruit ou dispersé ; alors, ce n'est pas en contemplant mes photographies de plankton que je me consolerai du passé évanoui. C'est en regardant la mer, et en écoutant Michelet m'en parler :

« *Quel que soit son très juste espoir de vivre en son âme immortelle, l'homme n'en est pas moins attristé de ses morts fréquentes, des crises qui rompent à chaque instant la vie. La mer a l'air d'en triompher. Chaque fois que nous approchons d'elle, il semble qu'elle dise, du fond de son immutabilité : « Demain tu passes, et moi jamais. Tes os seront dans la terre, dissous même à force de siècles, que je continuerai encore, majestueuse, indifférente, la grande vie équilibrée qui m'harmonise, heure par heure, à la vie des mondes lointains* »

J. Habert.

D'un seul Amour

(FRAGMENTS)

Rose des nuits d'avril...

ROSE des nuits d'avril où saigne le printemps,
T'appellerai-je encor du nom de fiancée,
Et sauras-tu m'offrir enfin ce que j'attends
D'une âme par l'amour plus qu'une autre blessée?

Je t'aime. Il faudra bien que tu m'aimes aussi,
Et que tout tremble et meure et puis que tout renaisse
Comme après la tempête un grand ciel éclairci,
Rose des nuits d'avril où revit ma jeunesse.

Où dormez-vous, soupirs...

Où dormez-vous, soupirs comme en songe exhalés,
Et vous, légers frissons de mes premières peines,
Et vous encore, oiseaux d'espérance envolés
Vers des sources d'azur secrètes et lointaines,

Où dormez-vous sinon parmi cette clarté
D'agate, de cristal, d'aube vierge et de flamme
Que prodigue l'amour avant la volupté
Dont le trouble désir agite en vain mon âme?

Comme un rêve obsédant...

Comme un rêve obsédant, là-bas, sous le ciel rose,
Le Château des Brouillards s'allume dans la nuit,
Et ce long corridor mène à la chambre close
Où m'appelle la voix d'une ombre qui me fuit.

Vais-je encore n'aimer qu'une incertaine image
Et que la solitude amère des regrets,
Ou, sur ta chère épaule appuyant mon visage,
Vais-je en toi découvrir de moins pâles attraits?

Puisque de ton sommeil...

Puisque de ton sommeil cette aurore est l'amie
Ne te réveille pas, rêve encore un moment.
Dans tes songes si purs de Diane endormie
Va se glisser peut-être un suave tourment.

Tu vogues et tu dois avancer vers une île
Où toute palme invite à de secrets plaisirs.
Mais non! Loin de l'amour tu reposes tranquille
Comme une vierge aux yeux fermés sur ses désirs.

Je garderai toujours...

Je garderai toujours en moi le souvenir
D'un rouge crépuscule au Plateau des Antiques
Et d'un matin paré de guirlandes mystiques
Où le printemps déjà commençait à verdir,

Et je n'oublierai pas non plus, ô fugitive,
Ta forme souple aux quais de l'Ile Saint-Louis
Ni dans tes sombres yeux par quel astre éblouis
Le mirage adoré d'une secrète rive.

La guerre a ses plaisirs...

La guerre a ses plaisirs, le calme a ses dangers,
La sagesse parfois penche vers la folie,
Les plus tendres serments sont les plus mensongers
Et le plus cher lien moins que les autres lie.

Ton aurore pourtant n'annonce pas le soir,
Et quand, prête à m'offrir le meilleur de toi-même,
Tu réveilles au fond de mon âme l'espoir,
Tu m'aimes, je le sais, presque autant que je t'aime.

Le soleil a quitté...

Le soleil a quitté les jardins et les plages
Où mouraient en naissant de frivoles amours.
C'est de nouveau la pluie aux rousseurs des feuillages
Et de nouveau le vent triste sur les faubourgs.

Mais qu'importe le vent et la pluie et l'automne
Et tant de souvenirs dans un rêve liés!
Il suffit que ton âme à demi s'abandonne
Pour que tous mes soucis vite soient oubliés.

Est-ce toi qui souris...

Est-ce toi qui souris? N'est-ce pas toi qui pleures?
Un songe te ramène encore à mon côté
Si brûlante... et l'amour fait de nouveau les heures
Trop rapides au soir d'un avril enchanté.

Parlons tout bas. Je t'aime. Une étoile nous guide
Ensemble vers la nuit secrète des sous-bois.
Ton âme comme l'onde est fuyante et limpide
Et seul ton cher silence est plus doux que ta voix.

PHILIPPE CHABANEIX.

Liberté, Liberté chérie...[1]

28e *d'avril* 1792.

La guerre est déclarée. Alexandre et César vont partir sur le Rhin. Ils boivent, chantent et rient à pleine gorge.

J'ai la suette. Je me suis mis au lit.

29e *du même.*

Annibal et César nous ont fait leurs adieux. Ma tendre épouse et Babet sanglotaient. Ma tendre épouse disait : « Je vous bénis, mes enfants. J'ai le cœur brisé ! » Babet disait : « Les pauvres mignons, ils n'auront plus leur petit chocolat ! »

Annibal et César pouffaient de rire. Manqueraient-ils de cœur?

4e *de may* 1792.

En proie à une inquiétude violente, j'ai été rendre visite au citoyen Santerre, pour lui demander si je risque moi aussi de partir pour le Rhin. Annibal et César y trouveront, disent-ils, de fort grands plaisirs que je ne trouverais nullement.

A peine fus-je entré dans l'antichambre de la brasserie Santerre et Coutard, que je ressentis une pénible impression. Voici pourquoi.

(1) Copyright 1929 by librairie Gallimard. — Voir *la Revue universelle* du 15 août 1929.

Mes deux gendres Castor et Pollux se précipitèrent sur moi pour m'embrasser, en m'appelant leur beau-papa chéri, à l'instar de leurs mignonnes femmes. Mes gendres, plus que jamais, fleuraient le jasmin et la senteur de roses. Leurs habits étaient ravissants, avec des couleurs qui les faisaient semblables à des bouquets. Et je pensais, à part moi, que mes fils sous les soleils et les pluies risquaient la mort à toute minute, loin de leurs tendres parents.

Je me dégageai des étreintes et baisers de Castor et de Pollux. Je leur dis : « Mes chers fils, vous n'êtes donc pas partis sur le Rhin avec toute la jeunesse?

— Nenny, firent-ils. Nous fûmes réclamés par le citoyen Santerre et par notre père, lesquels ont beaucoup de travaux à accomplir au dehors de la brasserie. Nous fournissons la boisson de l'armée, et il faut veiller avec patriotisme à ce que la troupe ne soit jamais assoiffée, une troupe assoiffée ne valant rien dans les batailles. De plus, le citoyen Santerre et notre père ont monté une belle fabrique de vêtements militaires dont nous nous occupons fort. Il faut veiller avec patriotisme à ce qu'une troupe soit bien vêtue. Nous nous rendons utiles à la Patrie, et lui donnons notre plus parfait dévouement.

Ils sont les maris de mes chères filles ; les pères de mes petits-enfants. (J'ai omis de dire que chacune de mes filles a déjà deux enfants, véritables chérubins, adorables et incomparables, que j'aimerais mignonner, faire sauter sur mes genoux, promener, traîner en voiturette, etc., etc., si je n'étais pris nuit et jour par ces chiennes d'obligations militaires.)

Perplexité cruelle ! Je suis mécontent que mes gendres ne courent pas les mêmes risques que mes propres fils, parce qu'ils sont nés Coutard, de la maison Santerre et Coutard. D'autre part, je suis satisfait que mes filles ne courent pas le risque de devenir veuves.

La voix du citoyen Santerre me tira de ma rêverie. « Comment va ce cher trésorier? Ce père de deux héros dignes de l'antiquité? Entrez en mon bureau, cher trésorier. »

Je ne sais si la cause en est l'importance de son grade, mais le citoyen Santerre m'intimide fort, et je baisse les yeux quand il parle. Une fois entré dans le bureau, le voilà qui me serre contre son cœur, et me baise les joues avec une extrême violence. Ses lèvres, assez mal rasées, me piquent. Il répète : « Vous êtes le père de deux héros ! » Il ajoute : « J'ai pour vous tant d'estime que je n'ai pas désigné vos fils pour un travail sédentaire. Cela est bon pour vos gendres, qui sont des boîtes de sucreries, des chiffons de dentelle. Vos fils sont des hommes dignes de mourir pour la liberté ! » Les

raisonnements du citoyen Santerre m'ont toujours atterré, mais jamais comme à cette minute.

Je rassemblai tous mes courages pour lui dire : « Citoyen commandant, il me faut prendre mes dispositions testamentaires. Dites-moi quand nous partirons pour le Rhin. »

Le citoyen Santerre s'arrêta de respirer et me regarda avec curiosité. Enfin, il me dit : « Citoyen Moyen, je ne vous comprends pas. Pourquoi voulez-vous, diable ! que nous partions pour la guerre?

— Je croyais que...

— Vous croyez des bêtises, citoyen capitaine ! Vous êtes trésorier ! Avez-vous vu jamais des trésoriers à la guerre? Et moi? Que deviendrait la bière, la belle bière française, si le grand brasseur Santerre, fournisseur des armées, s'en allait dans les bagarres? Et ma nouvelle affaire de vêtements pour la troupe? Avez-vous pensé à ma nouvelle affaire de vêtements pour la troupe? Non ! Sans quoi vous ne diriez pas des foutreries pareilles ! J'en suis outré, citoyen capitaine-trésorier ! »

Je me faisais tout petit, rassuré quant aux époux de mes filles, rassuré quant à moi-même, mais songeant avec pitié qu'Annibal et César s'allaient battre en lieux et places de beaucoup qui se tenaient bien tranquilles en leur état, tout comme au temps où les crocheteurs et vagabonds gagnaient des batailles sous l'habit du roi, sans autre peine de notre part que de lire les récits de leurs victoires. Aujourd'hui ce sont mes fils Annibal et César qui remplacent cette canaille ! La révolution est complète !

8e *d'août* 1792.

Que d'événements depuis janvier dernier.

Les lettres d'Annibal et de César sont pleines du bruit des combats, des fuites éperdues, des reprises de courage, des cris de victoires, ou de ce que l'on croit telles.

La nourriture se fait rare dans Paris ! Il n'y a que la bière du citoyen Santerre qui coule à flots ! La bouteille de vin se paie dix-huit cents francs en papiers assignats.

Le roi s'est couvert la tête du bonnet phrygien, le 20e de juin dernier, et a bu à la santé du peuple. On criait en riant : « Le roi boit ! » Cela se passait aux Tuileries. J'étais chargé de l'ordre, non loin du roi. Des furieux vociféraient, criaient que M. Veto ne valait pas la corde pour le pendre. D'autres, au contraire, acclamaient la Majesté royale. Je verrai toujours le député Vergniaud, de la Gironde, qui se tenait devant le souverain pour le protéger, et lui,

le souverain, prenant la main du député la plaça sur son cœur, lui disant : « Bat-il plus fort qu'à l'ordinaire? » (1)

A ce moment, je fus honteux que le mien battît si vite. Nous étions si peu nombreux, pour assurer l'ordre, au milieu de ce troupeau de bêtes féroces ! Je n'aurais jamais cru qu'il y eût, dans notre si bonne ville de Paris, un tel nombre de figures monstrueuses !

En rentrant chez moi, je me rappelle avoir prédit de point en point à ma tendre épouse ce qui s'est passé par la suite.

De si bonne foi je croyais, après la prise de la Bastille, que nous entrions en période de douceur, justice et bonté ! Or, je suis en gêne perpétuelle ; mon foyer est vidé de mes fils et mon commerce est mort. Je suis trésorier d'un bataillon et non plus de ma boutique, où il ne rentre guère d'argent.

11e *d'août* 1792.

C'en est fait de la Monarchie. Hier, vers minuit, le rappel a été battu par toute la ville. Encore une nuit blanche pour moi ! Bâillant, et les yeux bien lourds du premier sommeil duquel je fus arraché, je revêtis mon uniforme. Les rues étaient sillonnées de gardes nationaux qui couraient aux postes de rassemblement.

Je trouvai ma compagnie au grand complet devant les Blancs-Manteaux. Le citoyen Santerre nous harangua, criant : « Citoyens, il nous faut protéger le roi qu'une horde sans foi ni loi veut enlever et mettre à mort. Nous allons occuper les Tuileries. Vive la Liberté ! Vive le Roi ! »

Ce qui se passa dans la suite fut pour moi un cauchemar. Je me rappelle que nous nous tenions devant le pont tournant dans les jardins des Tuileries, interdisant l'entrée à une foule qui vociférait sur la place ci-devant Louis XV. On tirait des coups de feu sur nous, ce qui me donnait un malaise incomparable. Je regrettais mon lit et ma tendre épouse. Je me demandais quel plaisir pouvaient trouver Annibal et César à la musique des balles qui sifflaient autour de nous, et des cris des mourants et des blessés.

Trois fois le citoyen Santerre fit une courte apparition, nous criant de tenir bon. Puis il repartait très vite au trot de son gros cheval. Vers dix heures, il reparut agitant dans sa main un grand mouchoir blanc. Il nous cria : « Fraternisez avec le peuple ! » La grille fut ouverte et le peuple envahit les jardins. Cela eut un résultat heureux, savoir que le peuple ne tira plus sur nous. J'en ressentis un grand

(1) Le sieur Moyen fait ici une erreur, sans doute due à son trouble. Ce propos du Roi n'a pas été tenu à Vergniaud. — J. V.

soulagement. Mais à peine eus-je fait demi-tour, et avancé avec ma compagnie sur un espace de quelque cent cinquante toises, que nous recevions des balles de ceux qui étaient restés fidèles au château. Le citoyen Santerre qui, lorsque les balles sifflaient au pont-tournant, se tenait près des Tuileries, se porta au pont-tournant quand les balles sifflèrent aux Tuileries. Il était fort pâle et nous dit, sans crier cette fois : « Courez à l'assaut du tyran ! Vive la Liberté ! »

Je me rappelle que je me tenais le plus possible derrière des troncs d'arbre, pour éviter les balles. Le château nous criblait de mitraille. La garde nationale commençait à reculer. Le peuple aussi. Je ne comprenais pas pourquoi nous avions reçu ordre d'attaquer ce qu'on nous avait donné ordre de défendre. On criait déjà : « Sauve qui peut ! » quand soudain le feu des défenseurs des Tuileries cessa. Un drapeau blanc fut hissé sur le toit. Nous arrêtâmes de fuir.

A ce moment, où nous nous arrêtâmes, avant de repartir contre le château silencieux, je me trouvais dans une allée buissonneuse, et j'aperçus adossé contre le piédestal d'une statue représentant la déesse Minerve, un jeune officier d'artillerie, petit, tout débile, maigre et de pauvre équipement. Il cracha presque sur mes souliers, ce que je trouvai mal poli, et haussant les épaules, dit à voix très intelligible : « Che collione ! »

Je lui répondis, à voix larmoyante, que je ne comprenais pas pourquoi il m'injuriait moi, bon bourgeois, en termes que je ne comprenais pas. Il me répondit haussant les épaules derechef, et avec un accent des plus italien : « Cé n'est pas dé vous qué zé parle, mon brave. C'est dé cé collione dé roi qui dévrait vous balayer tous commé dé la vermine qué vous êtes ! Attendez seulémenté qué zé soyé à sa place ! »

J'étais outré ! Me dire cela à moi ! Étais-je responsable de tous ces événements, moi, venu pour défendre le roi, moi à qui l'on ordonne ensuite d'attaquer le roi, et qui ne demandais pas mieux que de m'enfuir de là?

Ce qui se passa par la suite, ce fut un grand désordre. Comme nous tirions sur les défenseurs qui ne ripostaient pas, nous avançâmes avec bravoure, précédé du beau Santerre, qui nous électrisa par son attitude guerrière. Nous criâmes, nous chantâmes, nous envahîmes l'antre de la tyrannie, cette autre Bastille.

Mais j'étais fourbu d'émotions et des craintes ressenties. Je perdis mes hommes qui me perdirent aussi. Je trébuchais sur des cadavres. Je pris parti de me retirer chez moi, perdu que j'étais parmi des ivrognes et ivrognesses, qui se donnaient plaisir à égorger des soldats suisses désarmés, qu'ils contraignaient de mourir à genoux, les mains

jointes. Un tel spectacle soulevait le cœur. Je regagnai ma boutique. Je me félicite de ce que notre bon roi Louis XVI ait commandé aux Tuileries, et non le petit officier d'artillerie, à l'accent d'Italien, qui lui ne nous aurait certes pas laissé approcher, nous laissant tous pour morts, sans oublier le citoyen Santerre ni moi-même.

Ce qui s'est passé le 21e de janvier 1793 jour où j'ai vu le Roi Louis XVI pour la dernière fois.

Je reprends la plume après l'avoir abandonnée durant plus de cinq mois. Chaque jour apporte de nouvelles peines, que je n'ai pas eu le courage d'écrire.

Ma femme porte le deuil d'Annibal et de César, tués durant la même semaine. Moi, je dois parader en brillant uniforme, le citoyen Santerre m'ayant nommé commandant, par compensation, dit-il.

Je n'ai plus d'espoir qu'en mes petits-fils, encore qu'ils ne porteront pas mon nom. Et ils seront d'une condition si différente de la mienne, petit boutiquier, qu'ils rougiront peut-être de leur grand-père.

Mes gendres se portent à merveille et assemblent une fortune considérable, grâce à la fabrication des équipements de guerre. Castor et Pollux sont d'avis que la guerre doit durer, et leur devise c'est : « La Liberté ou la Mort ! » Chaque mois, à tour de rôle, ils portent en Suisse les fonds des bénéfices de leur fabrique, et ceux de la brasserie du citoyen Santerre. Ils m'ont expliqué que c'est par double prudence : primo, parce que la monnaie française ne présente aucune garantie de solidité, n'étant que chiffons de papiers ; secundo, que dans le cas de retour triomphal des idées monarchiques, il conviendrait que leurs biens fussent à l'abri, et qu'ils émigreraient, car là où est l'argent et la fortune d'un homme, là est sa vie.

Mais je reviens à l'événement de ce jour.

Je dors fort peu depuis la mort de mes fils, et d'ailleurs la crainte de ne point entendre si l'on bat la générale m'a beaucoup allégé le peu de sommeil que je prends.

Or, précisément, vers deux heures de la nuit, j'ai entendu battre nos tambours.

Aux Blancs-Manteaux, à la lueur des lanternes, j'aperçois le citoyen Santerre qui me salue du sabre. Il a été nommé hier commandant en chef de la garde nationale de Paris. Son uniforme est encore plus flambant neuf que le mien. Il me crie : « Citoyen commandant Moyen, c'est aujourd'hui le grand jour de la justice du peuple ! Allez prendre

position sur la place de l'Égalité, ci-devant Louis XV ! Vous verrez qu'on y monte présentement la guillotine où le roi doit périr ! Moi, je vais chercher le roi avec le bataillon de Saint-Avoy ! »

Il tombait une pluie fine et glaciale. Par les rues obscures, et en glissant dans la boue épaisse, nous gagnons le quartier des Innocents où se joint à nous le bataillon de la butte des Moulins ; nous traversons le jardin des Tuileries, à présent ouvert à tous venants.

La pluie ne cesse pas. En débouchant sur la place de l'Égalité, aussi noire qu'un sous-bois, j'aperçois, du côté du débouché de la rue ci-devant Royale, des feux qui se balancent dans l'ombre. En approchant, nous comprenons de quoi il s'agit. Ce sont les aides du citoyen Samson, bourreau, qui se font éclairer par des lanternes pour monter la machine.

Je n'ai jamais été bien habile aux commandements et formations militaires. Mes pauvres fils ne tenaient pas de moi leurs instincts guerriers. J'assurai ma voix du mieux que je pus et criai de former le carré. Mes officiers, sergents et caporaux, s'occupèrent de faire former ce carré, qui fut convenable.

Nous étions transpercés. L'eau coulait par mon col jusqu'à mon ventre et à mes reins. Les gardes nationaux claquaient des dents et battaient de la semelle dans la crotte.

Une cloche sonna six heures quelque part, et j'entendis une voix qui disait : « Citoyen Samson, nous avons fini. Vous pouvez venir essayer la machine ! »

Nous entendîmes deux fois le bruit d'une hache qui fend du bois.

Cependant, et peu à peu, des ombres circulaient derrière le carré. Vers sept heures, nous entendîmes la vielle d'un Savoyard qui faisait danser des marmottes. Des marchandes criaient : « Gâteaux chauds ! Gâteaux chauds ! » Il y avait même un bateleur qui faisait des tours.

Quand parut le petit jour, le ciel était chargé de gros nuages. Nous étions tous pâles à faire peur, et si ruisselants d'eau que nos plumets se collaient à nos visages.

La foule, à présent, grouillait, criait, chantait. Il y eut un tumulte en un coin, un tumulte si violent que mes officiers et moi allâmes voir de quoi il s'agissait. C'était un homme qui se voulait frayer un passage parmi ceux et celles arrivés avant lui. Il jouait du bâton. D'où force cris. Les commères nous criaient : « Citoyens officiers, faites éloigner ce brutal. Il est aveugle ! Que vient-il ici puisqu'il ne peut rien voir? » Mais, l'autre, gesticulant de plus en plus, répondit : « Je ne verrai pas, mais j'entendrai ! » Mes officiers, devant une si belle preuve de civisme, estimèrent qu'il fallait aider cet homme.

Ils le tirèrent au premier rang. Lui, il prit un air de satisfaction, sourit, nous remercia, et se mit à tendre l'oreille.

Ce vieux mendiant avait sans doute des griefs particuliers contre le roi.

Nous restâmes encore bien longtemps, appuyant du dos contre la foule qui poussait contre nous.

Je crus vingt fois tomber en faiblesse. Mes mains étaient si engourdies que je ne sentais plus la poignée de mon sabre. Je ne sçavais pas les souffrances qu'endurerait le roi tout à l'heure, mais je connaissais les miennes. Cette attente était un martyre véritable. J'avais grand'hâte que la cérémonie prît fin. Je souffrais en moi-même, songeant qu'il faudrait de nouveau revenir ici pour la reine, avec les mêmes ennuis que pour le roi.

Des petits vauriens, montés sur une balustrade, s'amusaient à crier parfois : « Les voilà !... les voilà !... » Ce n'était que fausse joie, et ces vauriens riaient et grimaçaient en admirant la déconvenue de tous.

Mon corps était glacé. Je n'avais pas souffert de la sorte depuis la journée du 5 octobre 1789, quand nous avions été chercher la famille royale à Versailles.

Plusieurs de mes hommes tombèrent de congestion. Il les fallut emmener pour leur donner les soins que nécessitait leur état. Ces accidents me donnèrent un grand choc nerveux. Je craignis de tomber moi-même en pâmoison.

Soudain, un remous courut dans la foule. Des battements de tambours se firent entendre du côté de l'église ci-devant de Sainte-Madeleine.

Tout le milieu de la ci-devant rue Royale était désert, la foule étant contenue contre les maisons par une triple haie de gardes nationaux. Les fenêtres étaient pleines de têtes, et les toits couverts de gens jusqu'aux cheminées.

Les tambours marchaient lentement comme pour une procession, et battaient un glas. Derrière eux avançait une forêt de baïonnettes.

Les tambours débouchèrent et se vinrent placer au pied de la guillotine.

A moitié mort de froid, et troublé à l'extrême, je ne savais que faire. Le citoyen Santerre apparut, suivi de son état-major. Derrière cahotait une charrette tirée par un cheval pie, et dans la charrette le roi s'entretenait avec son confesseur, vêtu comme un bourgeois, mais de noir.

Le citoyen Santerre vit-il mon trouble? Vit-il la tenue misérable

de mon bataillon qui grelottait ici depuis des heures. Le citoyen Santerre aimait la prestance et le panache. Il tourna son cheval vers moi, me salua de son sabre, comme il avait fait déjà devant les Blancs-Manteaux, et dit à voix forte mais avec une exquise politesse : « Citoyen commandant, faites porter les armes ! » En sorte que c'est moi, Ursule, César, Pierre, Marie, François Moyen, boutiquier du faubourg Saint-Antoine, qui ai donné le dernier salut au roi de France.

Le roi, entendant mon commandement, tourna la tête vers moi, fit un geste de la main, me faisant signe qu'il voulait nous parler. Ce que voyant, Santerre fit également signe au tambour-maître. Le tambour-maître leva sa canne et les tambours recommencèrent leur glas. Nous n'entendîmes pas la voix du roi.

Alors, les aides du citoyen Samson se saisirent de Sa Majesté. Je détournai mes regards. J'entendis le couperet qui tombait. Mais ayant tourné la tête machinalement du côté de la guillotine, j'aperçus un flot sanglant, et un gros corps qui roulait dans un panier. J'eus le temps d'apercevoir les mains, très blanches, comme de la cire, liées derrière le dos.

Mes jambes se dérobèrent sous moi. J'entendis un étrange bourdonnement. Il me sembla que mes yeux ne voyaient plus qu'un brouillard. Je me sentis crouler dans la boue.

Je me réveillai dans mon lit, ayant été transporté à mon domicile par les soins du chirurgien de mon bataillon.

Bourg-l'Egalité, ce 20 *thermidor.*

Ma tendre épouse et moi sommes venus nous abriter dans notre maisonnette de Bourg-l'Égalité, ci-devant de la Reine. Nous avons besoin de repos à la suite des événements tragiques au cours desquels j'ai manqué perdre la vie.

Les voici. Le jour de la mort du roi, le médecin accouru à mon chevet, eut grand'peine à me tirer de mon évanouissement. Il déclara que j'avais un poumon gelé et qu'il ne garantissait point ma guérison. Je n'ai guère souvenir de mes pensées d'alors. Mon épouse et mes filles, accourues à mon chevet, m'ont dit par la suite que j'étais en proie à d'horribles délires. Je gémissais que la carte de France était souillée par l'ordure étrangère ; j'appelais mes fils en pleurant, prétendant les voir percés de coups et mourir sans secours. Et puis, je demandais que l'on fît cesser ce roulement de tambours destiné à empêcher le roi de parler. Je criais : « Sire, allez-vous-en ! Je ne suis pour rien dans votre mort ! Je n'ai fait que commander de porter

les armes ! » Il paraît que je voyais sa tête au pied de mon lit. Je voyais encore ses mains de cire, liées derrière son dos.

C'est durant ces moments que mon épouse fit venir, secrètement, de nuit, un prêtre véritable, non de ces prêtres qui caricaturent notre sainte religion en obéissant aux lois nouvelles qui empêchent le libre exercice du culte. Quoique privé de bon sens, je reçus les sacrements, et comme si Dieu me venait en aide, mon état s'améliora petit à petit. J'eus encore force fièvre, mais le médecin assura que je serais bientôt près de la guérison.

Or, un soir, comme onze heures venaient de sonner à l'église ci-devant Saint-Paul, ma femme venait de poser une tasse de tisane sur la veilleuse. J'entendis les pas d'une escouade sur le pavé et un bruit d'armes. L'escouade s'arrêta devant ma porte et un coup de marteau retentit.

Que nous voulait-on? Nous crûmes qu'on s'était trompé. Nous entendions des chuchotements. Un deuxième coup retentit.

Ma femme passa une camisole, coiffa un bonnet, et appela Babet. Elles descendirent et demandèrent : « Qui va là? »

Des voix avinées leur crièrent d'ouvrir en menaçant d'enfoncer la porte. Puis ce fut le bruit d'une montée rapide et des cris de mon épouse et de Babet.

Un personnage, coiffé du bonnet phrygien, et suivi de plusieurs autres parmi lesquels des gardes nationaux, se planta insolemment devant mon lit, et éclata d'un rire indécent.

« Ah ! bah ! te voilà, f... de citoyen Moyen ! Me reconnais-tu, toi? »

J'avais vu ce personnage quelque part, mais la maladie ayant affaibli mon cerveau, je ne pouvais me rappeler exactement où. Je restai donc silencieux et frissonnant.

« Je vais te rafraîchir la mémoire, citoyen ! continua l'homme. Tu ne te souviens pas de celui qui est venu te chercher pour aider à démolir la Bastille? Aujourd'hui, je viens te chercher encore une fois. Mais cette fois-là sera la bonne, f... !

Il agitait un papier sale devant mon visage, un papier tout souillé de vin pour avoir traîné sur des tables de cabarets. « Ah ! Ah ! citoyen Moyen ! hurlait le personnage, tandis que ma femme et Babet s'écroulaient dans les pleurs. Ah ! ah ! citoyen commandant, vous faites un beau républicain, un beau patriote ! ! ! Vous tombez dans les choux, vous vous évanouissez comme une petite demoiselle, parce qu'on raccourcit un tyran?... Ça vous fait de la peine qu'on joue à la boule avec la tête d'un Capet?... C'est comme ça que vous aimez le peuple et la liberté? Et quand vous êtes prêt de mourir de chagrin parce qu'on a fait justice du Capet, votre femme fait venir un traître

de prêtre qui ne veut pas dire la messe des bons bougres? Vous pactisez avec l'ennemi? Vous voulez fusiller le peuple? Hors du lit! La section du Comité de Salut public avait l'œil sur vous, heureusement!... Hors du lit! Nous avons l'ordre de vous conduire aux Madelonnettes! »

J'étais encore très faible, incapable de sortir une jambe de sous les draps. Mon épouse et Babet se jetèrent aux pieds de ce cruel, cependant que toute la bande se tapait les cuisses et se tordait de rire. Ils gaussaient : « Nous allons porter monsieur! Monsieur n'aura aucune peine à se donner! Puisque monsieur a eu besoin du prêtre, c'est que monsieur se sent perdu. Alors, mourir ici ou sur la guillotine, ça n'a pas d'importance! » Et mille autres déplaisances.

Comme notre vieille Babet prenait un balai pour chasser ces drôles, ils se jetèrent sur elle et l'entraînèrent dans la rue. Nous entendîmes longtemps ses cris. Enfin, ils se saisirent de moi, me roulèrent tant bien que mal dans mes couvertures et me portèrent jusqu'à l'allée de ma maison. Une voiture s'arrêta devant la porte. On m'y jeta. On repoussa ma malheureuse femme qui était prise d'une sorte de désespoir dément.

Je m'évanouis et me réveillai dans un cachot où gémissaient d'autres prisonniers. Nous vivions dans une saleté repoussante ; la chaleur nous étouffait, et nous avions peine à respirer dans l'air vicié par l'odeur des excréments.

J'étais retombé dans les délires et ne me rappelle que très mal ma comparution devant un tribunal. Comme je ne pouvais me tenir debout, on m'avait couché à terre, et je revois encore le visage d'un homme qui m'interrogeait. Il était coiffé d'un grand chapeau à plumets tricolores et enveloppé d'un manteau sombre. Je ne pouvais pas répondre, toutes mes hallucinations encombrant de nouveau mes pensées. Cette tête, sortant de ce manteau noir me semblait une tête coupée. Je tremblais comme si j'avais été nu en décembre. La tête disparut. J'entendis : « Le citoyen Moyen est condamné à la peine de mort, comme traître à la Patrie! »

Il me semble que l'on a apporté un brancard sur lequel on m'a posé. Deux jeunes gardes nationaux le soulevèrent. Je leur disais — à ce que l'on m'a répété plus tard — : « Mes enfants, vous n'êtes donc pas morts, puisque vous portez votre père? » Et je me rappelle qu'ils riaient, disant à la foule des curieux : « Ça l'a rendu fou de s'entendre condamner à mort. Il nous appelle Annibal et César! ».

On me rejeta dans mon cachot. Chaque fois que j'entendais des pas dans le chemin de ronde, je croyais que l'on venait me chercher pour me conduire à la guillotine.

Je ne sais comment j'ai pu résister à de telles angoisses ! Dans le même cachot, il y avait un marquis dont la famille était partie pour l'étranger ; il y avait aussi un marchand comme moi, l'aide-officier d'un général condamné pour avoir perdu une bataille ; un porteur d'eau accusé d'avoir donné asile à un prêtre. Ces tristes compagnons se privaient pour me venir en aide. Un jour, on est venu chercher le marquis. Il m'a serré la main en me souhaitant prochaine délivrance et prompte guérison.

Ce fut durant une nuit que vint enfin cette délivrance. Nous entendîmes force cris. On hurlait : « Mort au tyran ! » Mais le tyran n'était-il pas mort, par ce triste matin, sur la place de l'Égalité, où Santerre m'avait donné l'ordre de faire présenter les armes?

« Mort au tyran ! » Une foule courait dans le chemin de ronde ; on ouvrit la porte de notre cachot et des gens nous embrassèrent ; on nous entraîna dehors et j'appris qu'il y a toujours de nouveaux tyrans et que celui du moment s'appelait M. de Robespierre.

Je me fis reconduire à la maison, où ma femme me fit coucher et reprit ses tendres soins. Babet est revenue, délivrée le même jour. Elle était accusée de pactiser avec les émigrés.

Dans mon lit, je passais mon temps à compter les tyrans. Depuis ce temps, cela m'amuse bien de voir combien il y a de tyrans sur la terre. J'ai un petit tremblement de la tête. Je ris gentiment quand je rencontre quelqu'un.

A Bourg-l'Égalité, je suis bien content, parce que je suis dans le jardin, et je n'ai rien à faire.

Et puis, mes petits-enfants viennent me voir. Armande a deux garçons, Paulus et Victorien, et une fille, Sophie ; Pauline n'a qu'un garçon, César, et une fille, Annibaline, ces deux noms en souvenir de mes chers fils, morts pour la défense de la Patrie.

J'aime beaucoup jouer avec mes petits-enfants. Nous faisons des pâtés dans le sable ; nous jouons à cache-cache en faisant « coucou » ; et puis j'aime bien jouer à dada.

J'aime bien aussi quand on me fait les petites marionnettes pour me faire rire... C'est gentil, les petites marionnettes. Ce que je n'aime pas, c'est quand on me mouche, parce qu'on me serre trop les narines dans le mouchoir. Grand-papa Coutard est bien gentil. Il apporte toujours des gâteaux pour mes petits-fils et pour moi... (1).

(1) Nous ne publions pas plus avant le contenu de la liasse contenant les mémoires du sieur François Moyen. Elles contiennent beaucoup de divagations qui laisseraient à croire que le pauvre homme a perdu une bonne partie de ses facultés intellectuelles.

DEUXIÈME LIASSE

CONTENANT UN CERTAIN NOMBRE DE NOTES ÉCRITES PAR M. CASTOR MOYEN DE COUTARD, FOURNISSEUR DES ARMÉES, CONSEILLER D'ÉTAT.

1er *janvier* 1806.

Quoique n'ayant aucun talent pour écrire, je mets la main à la plume. Quand on a tout lieu d'être fier de sa réussite, il convient de coucher sur le papier les grands événements qui vous ont élevé sur la plate-forme de la Renommée aux cent bouches.

Quand je revois mon enfance dans la brasserie paternelle, où mon honorable père et ce brave Santerre se croyaient de grandes gens, je souris de pitié. Certes, nous étions les premiers brasseurs de Paris, mais c'était là néanmoins une condition modeste. Nous ne manquions ni d'argent, ni de bien-être ; nos meubles étaient les plus beaux du faubourg Saint-Antoine ; nous avions deux carrosses et six chevaux ; nous possédions deux jolies propriétés, une à Belleville, l'autre sur la hauteur de Ménil-Montant où nous allions chasser le lièvre. Je répète que c'était là une condition modeste et insuffisante. Nous avons fait depuis un tout autre chemin.

C'est qu'au temps de ma jeunesse, il n'y avait pas eu la Révolution qui a donné la Liberté, l'Égalité, la Fraternité. Il n'y avait pas eu ces guerres qui ont donné la gloire aux armées, et aux affaires un grand essor.

J'ai beaucoup de respect pour mon père, ainsi qu'il convient, mais nous ne nous comprenons guère. Pourvu qu'il voyage en bel équipage, par tous les pays ; pourvu qu'il fasse des dîners fins, à trois francs par tête, chez Véry ; qu'il ait sa loge à l'Opéra, et — je le dis *in petto* — quelques jolies filles dans la loge ; cela lui suffit. Les hommes de son temps se contentaient de peu.

J'aimais bien ce brave Santerre, mais vraiment, il était trop compromettant. C'est une singulière idée que de s'attacher outre-mesure à un gouvernement. Sait-on ce qu'il durera? Ce brave Santerre, qui jouait au soldat, a eu les pires ennemis. Cela pour le plaisir de se montrer en beau costume. Il n'a jamais gagné que la bataille de la place de l'Égalité, le jour qu'on a guillotiné Louis XVI ! En Vendée, où l'on prétendait lui faire conduire des régiments, il a tremblé comme la feuille et se faisait moquer par la troupe. Sa réputation a

beaucoup souffert, et comme à ce moment-là les Comités, les Clubs, et tous les patriotes ne plaisantaient pas et faisaient tomber les têtes avec une grande facilité, nous avons fait comprendre à ce brave Santerre qu'il n'était pas une réclame pour notre bière, ni pour nos fournitures militaires. Il possédait une grosse fortune ; nous lui avons versé une compensation ; et la raison sociale Coutard et ses fils, seule, a continué de vivre.

Il est allé se réfugier quelque part, je ne sais où.

Les hommes de la génération qui a précédé la mienne, se peuvent diviser en trois catégories. 1° *Les naïfs.* Mon pauvre beau-père, M. François Moyen, était un naïf. Il croyait tout ce qu'on lui disait. Il obéissait à tout. C'était un mouton. Le pauvre cher homme n'a pas bien supporté les événements. Son cerveau s'est brouillé sous la Terreur et depuis ce temps il fait un peu sous lui.

2° *Les gens sans ambition.* — Mon père était un homme sérieux, ne pensant qu'au *doit* et à l'*avoir*, mais se méfiant de ce qu'il appelait les ambitions démesurées. Ces gens-là n'ont pas su profiter des événements autant qu'ils auraient pu.

3° *Les agités.* — Santerre était un agité. Il voulait se mêler de tout. Il voulait une place politique. Il n'a pas réussi, mais il l'eût pu. Ce ne fut qu'une question de hasard. Beaucoup d'agités ont culbuté dans le panier de son ou sont morts misérablement dans les batailles en se croyant du talent militaire.

Mon frère Pollux et moi, nous ne sommes ni des naïfs, ni des gens sans ambition, ni des agités. Paraphrasant César, je dirai que nous sommes venus dans notre temps, que nous avons regardé, et que nous avons compris. Cela nous a permis de vaincre. Ou je me trompe fort, ou notre victoire sera autrement solide que celle remportée par notre bon beau-père, M. François Moyen, aux Tuileries le 10 août 1792. Pollux et moi, nous avons compris qu'il faut, pour bien vivre, appartenir à la catégorie des hommes dont on a toujours besoin. Le dévouement, c'est fort beau. Mais finie la maladie, on n'a plus besoin du médecin. L'héroïsme est fort beau. Mais, finie la guerre, le soldat n'est que gênant. Le service de l'État, c'est fort beau. Mais l'homme aime à changer et rien n'est moins sûr qu'une place de ministre. Parlez-moi du boire et du manger, parlez-moi de la chaussure, de la culotte, de l'habit, et du chapeau de la troupe ! Il faudra toujours que les estomacs se remplissent et que la troupe ait bonnes façons — par l'habillement, s'entend.

Je disais tout à l'heure que les hommes qui nous ont précédés se contentaient de peu. On s'étonnera sûrement que je dise cela d'un homme comme, par exemple, mon père, qui jouit de grands biens.

Est-ce là dira-t-on ce que l'on appelle se contenter de peu? Je répondrai hardiment oui! C'est fort peu. Il convient de nourrir d'autres ambitions.

Jamais il ne serait venu à l'idée de mon père, ou de mon pauvre beau-père, ou du brave Santerre, de dire cette phrase si simple, si nette, si belle : « A présent, c'est nous les Princes! » ce que ma gentille petite femme traduit par cette expression ravissante et pleine de pittoresque, qu'elle aime à répéter devant ses amies en jouant de l'évantail : « Ma chère, c'est nous maintenant qui sont les Princesses! »

Et quoi, puisque les nobles ont disparu dans la grande tourmente de l'égalité, pourquoi, je le demande, ne les remplacerions-nous pas? On a beau dire, un titre, ça fait de l'effet. Il a beau être neuf, disons-nous bien qu'il faut toujours et pour tout commencer une fois.

L'empereur qui a besoin de cadres sociaux — c'est M. Volney lui-même qui a employé ce terme devant moi — l'empereur veut recréer une noblesse. N'était-il pas naturel que nous en fissions partie? Cela fait rire mon père aux éclats. Mon frère et moi nous ne rions pas. Nous pensons à l'avenir de nos fils et de nos filles.

Avant de nous rendre dans le bureau où l'on organise la nouvelle noblesse — au ministère de l'Intérieur — Pollux et moi nous avons mûrement réfléchi au sujet de notre nouveau nom. Comme titre nous avons choisi celui de comte, qui est très distingué. Nos femmes s'appelaient Moyen. C'est un nom à garder. Nos enfants seront Moyens. Nous avons décidé d'être Moyens de Coutard ; Pollux qui possède la propriété de Belleville, s'appellera Moyen de Coutard de Belleville. Quant à moi, qui possède le domaine de Ménilmontant, je mêle le nom de ce village à celui de la charmante rivière de la Muche qui coule à ses pieds et je m'appellerai Moyen de Coutard de Ménilmuche.

On m'a indiqué un vieux gentilhomme ruiné qui habite un galetas de la rue Palatine et qui, pour vivre, organise les titres et armoiries de la nouvelle noblesse. J'ai voulu faire une surprise à ma gentille petite femme en faisant graver des armes sur nos couverts d'argent. Encore fallait-il que j'eusse ces armes. Je me rendis donc rue Palatine, à l'adresse indiquée, et montai les cinq étages d'un sombre escalier. Arrivé à l'étage des servantes, je regardai les noms inscrits sur les portes. Ayant trouvé la pancarte que je cherchais, je frappai. La porte s'ouvrit sur une misérable pièce mansardée. Dans un coin, il y avait un vieux lit de fer défoncé : l'ameublement consistait en une table de bois blanc et deux chaises de cuisine. Au mur pendait une épée.

Celui qui avait ouvert la porte semblait un portrait poussiéreux, à demi effacé par le temps, le portrait d'un grand vieillard à figure poudrée selon l'ancienne mode, et maigre à faire peur.

Cette espèce de fantôme d'un autre temps, après avoir écouté ce que j'attendais de lui, me montra une des chaises de bois blanc, avec un geste de grande courtoisie. Il ferma la porte.

Une fois assis, je lui expliquai que mon frère et moi nous étions devenus comtes, à quoi il répondit que cela était impossible, que l'aîné de nous deux serait peut-être comte, et que dans ce cas le cadet serait vicomte. Il avait un ton pédant qui m'agaçait. Visiblement, il essayait, dès le commencement de notre entretien, de compliquer les choses pour m'en imposer. Mais je ne me laissai pas faire. Je lui servis un argument irrésistible : je pris un air suffisant pour lui dire : « Monsieur, il n'y a ni aîné ni cadet. Nous sommes jumeaux ! »

Il éclata de rire, prisa une pincée, et, me tapant doucement une épaule, il me répondit : « Ventre Saint-Gris ! voici une jolie famille... Soyez donc tous les deux comtes, cela n'a guère d'importance. Moi qui suis marquis, voyez, monsieur, où cela m'a mené !... »

Cette dernière parole me donna comme un malaise. Enfin, reprenant mon sang-froid, je lui demandai quelles formes donner à nos armes. Il me posa force questions. Apprenant que nous avions été dans la bière, il me proposa de mettre un tonneau dans nos armes. Je refusai, trouvant qu'il était inutile de rappeler nos tonneaux. Avec un sourire insupportable dont il ne se départissait pas, il me proposa un chapeau de gendarme sous prétexte que nous sommes dans l'habillement militaire... Je refusai de nouveau, avec un ton pincé, lui répliquant que je voulais des fleurs, ce qui a du charme, des attributs guerriers, et des animaux nobles ; alors, il me conseilla le cerf. Et soudain il se mit à parler en termes incompréhensibles, où le mot *gueule* revenait souvent, ce qui me parut choquant et m'étonna chez quelqu'un de si distingué. Il finit par dessiner un cerf au repos, — dit-il — sur un fond de feuillage, avec un casque comme celui de François Ier au-dessous, et toujours la gueule qui revenait. Néanmoins, cela n'était pas mal.

En plaçant le dessin dans mon portefeuille, je lui demandais ce que je lui devais. Il me répondit : « Rien. » Quoique je n'aime pas à dilapider l'argent, il me sembla que c'était peu donner pour acquérir des armes nobiliaires. Je le lui dis aimablement, et lui proposai une petite somme ; mais lui, prisant toujours, m'accompagna jusqu'à la porte, me disant en s'inclinant : « C'est très bien ainsi, monsieur. Ces armes-là ne valent pas plus que rien, croyez-moi. »

Je partis, certes très touché de son désintéressement, mais me

disant qu'après tout, il y a des services qu'on peut se rendre entre nobles.

Et maintenant que j'ai des armoiries, je me ris bien de cette vieille aristocratie qui vit en exil, ou qui moisit dans les greniers !

Finis les Richelieu, les Turenne, les La Rochefoucauld, les Noailles, et autres gens issus de la cuisse de Jupiter ! Nous allons voir à l'œuvre les fils de la démocratie !

15 *janvier* 1807.

Les affaires vont de mieux en mieux. Toute l'Europe est contre nous : les batailles succèdent aux batailles ; les commandes d'équipements affluent.

Beaucoup de gens se plaignent de la continuité des guerres. Mais la majorité se plaît dans cet état de choses. Au fond, le Français aime surtout la gloire ; le panache, comme on dit. Peu à peu, on est revenu à la mode ancienne : l'armée est devenue une pépinière d'hommes de métier. Ils sont soldats comme on est crocheteur ou boucher. Cela ne gêne pas l'ensemble du pays, qui a plaisir à lire des bulletins de victoire superbes.

15 *janvier* 1808.

Pollux et moi sommes élevés à la dignité de conseillers d'État. Nous portons un costume magnifique. Je pense à ce brave Santerre qui se donnait tant de mal pour exhiber une tenue de garde national et qui a raté son coche. Pollux et moi, nous sommes arrivés à une des plus hautes dignités de l'État, en remplissant nos tiroirs.

30 *avril* 1811.

Nous avons livré cette année trois cent mille tenues complètes à l'armée ; ces tenues nous rapportent chacune dix-huit francs, une prime de deux francs, soit un Napoléon d'or ; soit en tout six millions. Cela, tous frais d'usine, d'employés, d'ouvriers étant payés. Que Dieu protège l'Empereur ! Qu'il lui donne longue vie ! Qu'il bénisse le Prince né de son sang !

Je suis dévoué corps et âme au Grand Homme, qui a sauvé la Révolution de ses ennemis du dehors et du dedans. Il a été récompensé de sa loyauté. Mon père aime à rappeler cette parole de M. de Sieyès au lendemain du 10 thermidor : « Je cherche une épée ! » La Révolution a trouvé la plus belle lame qui ait été forgée par une main d'homme. Passées les convulsions, l'ordre nouveau a répandu ses bienfaits . les morts ne ressuscitent pas ; l'aristocratie et les agita-

teurs ont perdu leurs têtes ; les beautés du Code civil rayonnent dans le monde étonné.

31 *décembre* 1813.

Dans sa jalousie féroce des victoires du peuple, de l'Égalité, de la Liberté, de la Fraternité, l'Europe tente contre nous un suprême effort. Nous vivons des jours inoubliables.

La Grande Armée n'existe plus, mais nous avons dû fournir cinq cent mille tenues d'un bénéfice exact de vingt-deux francs et soixante-quinze centimes chacune, les prix ayant augmenté. J'ai été obligé d'accompagner moi-même six cents fourgons jusqu'à Erfürth, où il a fallu habiller de neuf ce qui reste de l'armée, plus deux cent mille conscrits de vingt ans, levés il y a trois mois.

Nous avons tant de travail dans nos usines, et il nous faut une telle méthode pour fournir régulièrement, que nous avons dû nous adjoindre mes fils et mon neveu ; vu leur âge, ils tombaient sous les obligations rigides de la conscription, mais mon frère Pollux et moi, nous avons été trouver dans son bureau le ministre de la Guerre, et nous lui avons expliqué que si l'État voulait des livraisons régulières, il lui fallait nous donner le moyen d'être aidés. Le ministre de la guerre qui est un homme sans douceur de cœur nous a répondu qu'il n'était pas indispensable que nous fussions aidés par nos fils ; qu'il y avait en France un nombre considérable de gens d'âge mûr qui feraient très bien notre affaire ; que nous devions donner l'exemple du sacrifice à la Patrie ; bref, toutes sortes de propos désordonnés et brutaux. Nous en avions froid dans le dos.

Nous avons compris que nous n'obtiendrions rien de ce soldat qui ne pense qu'à ramasser le plus d'hommes possibles, sans se soucier de faire un choix judicieux. Nos femmes pleuraient nuit et jour ; c'était fort triste. Heureusement, Pollux connaît, dans les bureaux, un monsieur qui nous a déjà rendu quelques services, moyennant une honnête rétribution. C'est grâce à lui que nous avons eu certaines commandes destinées à nos concurrents Godillot et C^ie^. Une simple substitution de feuille de commandes a fait l'affaire. Pour éviter le départ de nos chers enfants, et les pleurs de leurs mères, cela nous a coûté gros. Mais nous avons les moyens. Le monsieur a remplacé sur les feuilles de nos fils la mention *Bon pour le service* par la mention : *Constitution débile, faiblesse congénitale.*

Nos femmes sont à présent tranquillisées mais l'alerte fut chaude.

Naturellement, les plaintes courent la poste, sur tout le territoire de la France. La conscription est impopulaire : on se rappelle les mauvais jours de 1792 et de 1793.

Que l'opinion publique est donc bizarre à observer ! Oui ou non, faut-il défendre la Patrie? Peut-on laisser entrer de nouveau les fourgons de l'étranger avec leurs chargements d'aristocrates? Peut-on ne pas défier l'insolence étrangère qui menace notre honneur? Sommes-nous Français, oui ou non? Ne sommes-nous pas les fils de la Révolution?

1814.

C'est épouvantable. Notre usine de Troyes a été incendiée par les kaiserlicks !...

1814.

Les horreurs continuent ! Notre usine de Montmirail est en flammes ! De pareilles infamies passent tous commentaires. Nous en appelons, mon frère et moi, à la postérité.

1814.

Ciel ! le bruit court que l'Empereur va abdiquer ! Songe-t-il à toutes les conséquences d'une telle action? On parle du retour des Bourbons. L'important est de se faire payer. Si le gouvernement change, nous paiera-t-on? Nous ne pensons qu'à cela ! Et puis, il faut vivement nous faire rembourser nos usines incendiées. L'État est responsable puisqu'il s'est laissé envahir. Ces envahissements sont insupportables. Cela trouble absolument tout. Ce n'est plus la guerre ordinaire à laquelle Sa Majesté l'Empereur nous avait habitués. C'est une guerre dégoûtante, révoltante. Je suis écœuré.

On signale des Prussiens sur les hauteurs de Montmartre. Je me suis précipité au Trésor. Les guichets étaient fermés. L'Empereur nous doit neuf millions. C'est un procédé un peu cavalier, celui qui consiste à jeter la porte au nez de gens à qui on doit des sommes, et quelles sommes !

1er *mai* 1814.

Nous n'avons qu'un moyen pour être payés, un seul. Nous montrer très loyaux et très dévoués à l'égard du nouveau Roi.

Pour faire montre de cette loyauté et de ce dévouement, nous avons empaqueté nos costumes de conseillers d'État, et nous les avons renvoyés avec une lettre insolente au Président. Nous avons acheté des habits bleus-roi et nous avons été nous présenter avec nos factures aux guichets du Trésor. On nous a payés.

Pour les usines, il va être fait une expertise, et nous serons remboursés bientôt. Nous sommes, en outre, chargés de fournir à l'ar-

mée de nouveaux costumes et un million de cocardes blanches.

Que Dieu protège le roi Louis XVIII.

20 *mai* 1814.

Les affaires vont bon train. L'État royal prend à sa charge la reconstruction de nos usines. L'étranger sort de France. Adieu à tous les kaiserlicks !

20 *mars* 1815.

Ayant quitté l'île d'Elbe, l'empereur est aux portes de Paris, et nous devions livrer deux cent mille tenues nouvelles, cette semaine, et trois cent mille cocardes blanches en supplément. Ce retour de l'empereur complique beaucoup les choses.

21 *mars* 1815.

Le roi Louis XVIII s'est enfui. Les guichets du Trésor sont fermés. Qui paiera notre facture?

Et les costumes de conseillers d'État que nous avions renvoyés au Président avec une lettre insolente !

Nous voilà frais ! Il ne nous reste plus qu'à aller les reprendre, en prétextant une erreur. Je ne sais pas ce que le Président va penser de notre démarche.

1er *avril* 1815.

Ouf !

Le Président du Conseil d'État avait disparu le jour même de l'abdication de l'empereur. C'est son remplaçant qui avait reçu le paquet et la lettre insolente. Comme il est un bon royaliste, il s'était montré enchanté de notre attitude. Or, il a disparu à son tour, quand on a appris le retour de l'île d'Elbe. Par conséquent, l'ancien Président, qui n'a pas reçu le paquet ni notre lettre, se montre aimable à notre endroit, comme par le passé.

Il ne faut pas douter que si l'Empereur connaissait notre attitude, il n'hésiterait pas à nous faire fusiller.

18 *mai* 1815.

Il nous faut fournir un million de cocardes tricolores, la semaine prochaine. L'Empereur ne veut pas même voir les tenues commandées par le gouvernement royal. Nous les mettons de côté. (On ne sait pas ce qui peut arriver.) D'ailleurs, l'Empereur nous paie ces tenues. Que Dieu protège l'Empereur !

20 *juin* 1815.

Vraiment on ne sait pas sur quel pied danser ! Voilà que l'Empereur s'est laissé battre en Belgique ! C'est inconcevable. A qui allons-nous livrer les tenues commandées? Et qui nous paiera?

30 *juin* 1815.

Le roi Louis XVIII est revenu. Pour combien de temps? Il ne veut pas voir les tenues commandées par l'Empereur. Mais il nous les paiera.

Il nous commande : un million de cocardes blanches et deux cent mille tenues à son idée. Nous en avons en réserve que l'Empereur a déjà payées. Cela nous ne le dirons pas. Ainsi, nous serons payés deux fois. Nous trouverons là une compensation à tous les ennuis, à toutes les inquiétudes de ces années 1814 et 1815.

20 *juin* 1821.

La nouvelle de la mort de l'Empereur survenue le 5 mai nous parvient aujourd'hui.

Cette mort appelle quelques réflexions. Depuis Waterloo, nous, jouissons de la paix. C'est entendu. Mais il convient d'observer qu'il y a, en temps de paix, beaucoup moins de gaspillage de tenues qu'en temps de guerre. Il en résulte un certain ralentissement de nos affaires. Cependant, il convient d'être juste. De 1792 à 1815, soit en vingt-trois ans, nous avons livré deux millions six cent six mille tenues d'un bénéfice net de 20 francs chaque, soit cent cinquante-deux millions de bénéfice en tout. C'est un joli denier. Du temps de l'ancien régime, où nous voilà revenus, il n'y avait que des armées assez réduites, d'hommes de métier : des spécialistes, en somme. Ces effectifs réduits ne permettaient pas de gros bénéfices aux commerçants fournisseurs de l'État. Il faut reconnaître que la Révolution a été un grand perfectionnement à ce sujet : en prenant tous les hommes valides, en étant guerrière, elle a ouvert à la bourgeoisie intelligente des débouchés considérables. Certes, on a eu à déplorer beaucoup de morts. Mais les Français sont une race héroïque : l'Empereur qui les menait à la bataille, c'est-à-dire à la Mort, était leur idole. C'est avec raison qu'on l'appelait « l'homme du peuple ». Il a assumé toutes les responsabilités d'une guerre qui a commencé en 1792 pour ne finir qu'en 1815, d'une guerre qui avait été engagée

pour la défense de la Révolution. Sa loyauté fut absolue. Son programme était celui du Comité de Salut public : « La Liberté (des Français) ou la mort ! »

Hélas ! On se fatigue de l'héroïsme comme du reste... Il faut reconnaître que la France était épuisée, il y a six ans. Mais aujourd'hui, ne commence-t-elle pas à oublier cet épuisement? Ses rancœurs ne lui remontent-elles pas aux lèvres, avec le goût du fiel? Ces Bourbons, si réservés, si sages, si raisonnables, si calmes, vivant en termes courtois avec l'étranger, ne finiront-ils pas par ennuyer cette France qui a goûté à la coupe de la gloire révolutionnaire? Certes, à présent que j'ai réalisé une fortune, je suis olympien . Je ne trouve pas d'autre mot qui convienne pour décrire mon état d'esprit. Avec les Bourbons, j'ai l'impression de vivre dans un parc harmonieux et tranquille. Je ne crois pas qu'il soit possible de souhaiter plus de douceur de vivre. Mais je ne puis m'empêcher de penser que la source de mes richesses, ce fut la Révolution. Quoique j'aie horreur du sang, il y a un lien entre elle et moi. Je suis un homme d'ordre issu du désordre. Je suis un LIBÉRAL.

TROISIÈME LIASSE

CONTENANT UN CERTAIN NOMBRE DE LETTRES ADRESSÉES DE 1830 A 1848 PAR M. BENJAMIN MOYEN DE COUTARD A M^LLE ARSÈNE TROUILLOT, MODISTE A PONTOISE.

1^er *juillet* 1830.

O mon Arsène, mes sentiments se heurtent dans mon cœur, comme les courants du vaste Océan, ces courants porteurs de glaces monstrueuses ou de vapeurs brûlantes. Il y a une tempête sous mon crâne.

Toi et la Liberté, vous êtes mes deux idoles. Que dis-je? Toi et la Liberté, vous ne faites qu'une, à mes yeux ! J'aime, ô mon Arsène, ta stature de République, ton nez droit, tes lèvres parfaites, qui semblent murmurer des paroles pleines d'amour pour les hommes, ton front intelligent et ta chevelure d'ébène épandue sur tes épaules magnifiques.

En écrivant ces mots, je verse d'abondantes larmes. Il est là, sur ma table, à portée de ma main, ce poignard que j'enfoncerai dans mon sein, si ma famille persiste à empêcher notre union !

O mon Arsène, nous nous idolâtrons. Nos vingt ans se cherchent. Tu es pour moi la vie, la joie, la gloire, l'Amour en un mot !

Eh ! quoi ! parce que ma famille est puissante et riche, parce qu'elle porte un titre, je ne pourrais unir mes jours à l'idole de mon âme, parce que cette idole est une modiste de Pontoise?

O ma tendre épouse — permets que je t'appelle de ce nom ! — accepterons-nous d'être victimes de préjugés dignes des temps de la tyrannie?

Mais j'arrive au fait. Je viens d'avoir avec mon père et ma mère une explication des plus orageuses. Avec ma mère je pourrais m'entendre ; mais mon père est inflexible.

Mon père s'est écrié : « Jamais le fils de Castor Moyen de Coutard de Ménilmuche, jamais le neveu de Castor Moyen de Coutard de Belleville, n'épousera une simple ouvrière ! » En entendant ces mots, je me mis à entonner le chant que tu connais bien, pour l'avoir si souvent entendu chez les *Frères de Romainville*. Je marchais de long en large en faisant de grands gestes, et chaque fois que je poussais le refrain : *Chapeau bas devant l'ouvrier*, mon père ne pouvait placer un mot et ma mère joignait les mains. Pour que l'on n'entendît pas les paroles vengeresses de ce chant immortel, ma mère alla fermer les fenêtres du salon, craignant que la police ne montât dans l'hôtel de Coutard.

A la fin, mon père n'y tenant plus, marcha vers moi les poings levés. La scène était pathétique. J'étais alors le symbole des grandes idées révolutionnaires luttant magnifiquement contre les forces de la réaction. A ce moment-là, je me sentis grandi à mes yeux ; je voyais ta forme chérie se dresser devant moi, ô mon Arsène ! Je voyais aussi la Liberté, et cette Liberté, c'était toi. Mon père, hors de lui, s'arrêta juste comme ma mère, les bras en croix et les yeux baignés de pleurs, se jetait courageusement entre le père et le fils. Minute émouvante. Je croisai les bras, comme un héros devant le peloton d'exécution.

Mon père sortit un mouchoir de sa poche et épongea son front.

Alors, je me précipitai à ses pieds et lui embrassai les genoux. Sanglotant à mon tour, je lui dis : « O mon père, je vous dois la vie ! Cette vie que vous m'avez donnée, cette vie de richesse et de bien-être, reprenez-la ! Tuez votre fils, qui est un amant de la Liberté ! N'est-ce pas vous, ô mon père, qui m'avez appris à vénérer la Liberté, l'Égalité, la Fraternité? Combien de fois m'avez-vous dit que c'est à elles que vous devez votre fortune et votre titre de noblesse? Combien de fois m'avez-vous dit que, sans elles, vous brasseriez encore de la mauvaise bière dans des tonneaux moisis? Je suis votre Benjamin, votre dernier rejeton... l'enfant que ma mère et vous vous préférez. Accordez-moi d'aimer librement la souveraine de mon cœur ! »

Visiblement, mon père était ému par ces paroles prononcées avec l'accent de Talma, que, d'ailleurs je n'ai jamais entendu, ayant l'horreur instinctive des pièces d'ancien régime qu'il s'obstinait à jouer. Ma mère, un doigt sur la bouche, me fit signe de ne pas aller plus avant. Que ne l'ai-je écoutée?

Mon père tomba assis dans un fauteuil, en proie à une hésitation visible. C'est alors que je prononçai une parole qui gâta les choses. Voulant ajouter un nouvel argument, je fis une comparaison entre le métier de brasseur et celui de modiste, ajoutant que l'un valait l'autre, qu'il n'y a pas de sots métiers, et que, ayant eu la chance de réussir, il n'y a aucune raison pour que ma famille m'empêche de me marier selon mon cœur. Est-ce que le descendant d'un marchand de bière se mésallie en épousant une modiste?

Hélas ! mon père, en entendant ces paroles que je croyais raisonnables parce que vraies, fit explosion. Son visage, soudainement pourpre, m'effraya. Je crus qu'il allait tomber d'une attaque d'apoplexie. Je voulus de nouveau me jeter à ses pieds, puisque cela avait réussi une première fois. Il m'envoya, d'un coup, rouler sur le tapis. L'irréparable était consommé. Je me retirai dans ma chambre et là je me saisis de mon poignard. Ne tremble pas, ma chère âme. Je suis encore vivant. Mais j'aurais voulu que tu visses la scène qui se déroula. J'étais seul dans ma chambre, faiblement éclairée par un flambeau. Les tapisseries gothiques étaient pleines d'un troublant mystère, ces tapisseries que mon père a payées 100 000 francs et dont les personnages me regardaient, figés dans des attitudes légendaires. D'une main, je pris le flambeau, tenant toujours dans l'autre le poignard. Et lentement, je m'approchai de la glace, exactement comme fit le roi Charles d'Angleterre la veille de son exécution capitale. Je t'ai souvent parlé de Shakespeare. Cette scène était shakespearienne.

Je me regardai dans la glace, fixement, et je me dis à moi-même : « Regarde-toi une dernière fois avant de quitter cette vie qu'embaume ton Arsène. » La pointe touchait la place même de mon cœur ardent. La flamme brûlait verticalement. Il n'y avait pas un souffle d'air dans cette chambre où planait une atmosphère de tragédie. Je murmurai : « A l'aube, on trouvera ton jeune cadavre de vingt ans raidi dans un lac de sang. » J'appuyai la pointe encore plus. A ce moment, on frappa et quelqu'un entra, rompant cette scène avec une étonnante désinvolture. C'était un domestique qui apportait mon dîner, parce que mon père ne voulait pas que je me présentasse à la table familiale. Le domestique posa sur une table le plateau couvert de carafons de vins divers, d'un joli pâté de foie gras, d'une

aile de faisan à la gelée de marasquin, d'une tranche de chevreuil, d'une terrine de confit d'oie, d'un quartier de rôti, d'un panaché de légumes, d'une coupe de fruits glacés, d'une minuscule et adorable tarte aux fraises pochées de sucre candi, d'un choix de fromages, d'un gâteau d'amandes, et d'un ensemble de pralines fourrées de parfums divers.

Cela opéra en moi un revirement de pensées. La scène avec mon père m'avait creusé l'estomac. Je me mis à manger, d'abord machinalement, ensuite avec plaisir, et tout en mangeant, je me mis à penser qu'il serait peut-être judicieux de ne pas heurter les sentiments d'une famille où des repas de punition valent une petite fortune. Mais ne tremble pas, ô mon Arsène. Ne va pas croire que je renonce à ton amour. Plutôt la mort. Mais voici à quoi je voulais en venir : j'ai suivi tes conseils ; j'ai tenté d'obtenir l'autorisation d'un mariage que tu désires autant que moi. Je crois, en mangeant, avoir trouvé une solution élégante. Mon père est homme à m'envoyer pendant une année en Angleterre si je résiste à son refus ; il est homme à me couper les vivres, si je refuse de partir pour l'Angleterre ; il est homme à me chasser si je fais l'indépendant.

Le plus simple n'est-il pas de paraître, à ses yeux, renoncer à toi? L'amour des enfants regarde-t-il les parents? As-tu des préjugés? Non. En ai-je? Non. Alors?... Aimons-nous, ma chère âme, et jouissons en paix de ce que me donne mon père. Songe que je suis riche. Que nous sommes riches. N'ai-je pas trois mille francs par an? Cela ne nous permet-il pas un cabriolet, des domestiques, des voyages, et de nombreux plaisirs. Cesse, ô mon Arsène, de faire entendre des pleurs parce que notre union est remise à plus tard. Et dis à ton père et à ta mère d'abandonner l'exécrable projet de venir montrer à mon père les lettres que tu as de moi. Réfléchis à ce que j'écris, et songe que je suis ton amant fidèle et chaleureux.

BENJAMIN MOYEN DE COUTARD DE MÉNILMUCHE.

31 juillet 1830.

Mon cher adoré, ta lettre m'a précipittée dans un trouble estrême. Je ne sais que panser. Te rends-tu conte, cher aimé, qu'elle dit à la fin exactement le contraire de ce qu'elle dis au commencement? Mon père et ma mère sont de plus en plus fachés contre toi. Que va-t-il arrivé de tout çà? Viens dimanche chez les *Frères de Romainville* à 3 heures. Je t'attendrai sans faute. J'aurai ma robe rose que tu aimes.

A toi pour la vie. Ton ARSÈNE.

4 juillet 1830.

O mon épouse, mon âme, ma vie, la moitié de moi-même ! Si ma dernière lettre finissait autrement qu'elle avait commencé, c'est qu'en l'écrivant mon cerveau avait travaillé ! Tu sais combien notre génération, dans sa générosité humanitaire, aime à faire travailler son cerveau. Que voulons-nous toi et moi, moi et toi? Nous rire des préjugés antiques... Pourquoi, dans ces conditions, tes parents et toi même vous obstinez-vous à vouloir un mariage immédiat? Si nous ne nous marions pas dès cette saison, ce n'est là qu'un retard dont les inconvénients sont nuls. Je te répète que je suis riche : je peux dépenser trois mille francs par an. Avoue qu'avec une telle somme, il est difficile de ne pas briller dans le monde. Alors?... Alors, pourquoi tarir la source d'un tel revenu? Pourquoi ne pas user de patience, qui obtient plus que les éclats de voix? Mon père sera flatté si tout Paris me voit passer en cabriolet avec une jolie grisette. Il sera flatté s'il entend dire : « Voyez donc le fils Moyen de Coutard qui passe en équipage avec sa bonne amie. Faut-il que papa soit riche pour que fiston mène une vie si fasteuse ! » Voilà des propos qui seront doux à ses oreilles. Mais il ne veut pas entendre parler mariage. Alors, le plus simple n'est-il pas d'agir clandestinement?

O mon trésor, comprends que la génération qui nous a précédés avait des idées qui n'ont rien de commun avec les nôtres. Nos pères peuvent se diviser en deux catégories bien distinctes : 1° les héros ; 2° les malins. Mes deux oncles Alexandre et César étaient des héros. Ils l'ont payé cher ! Ils l'ont payé de leur vie ! Mon père et son frère, eux, ont été des malins. Ils n'ont rien payé du tout. C'est eux qu'on a payés. Quand les champs de bataille étaient couverts de morts, quand les têtes tombaient à foison dans les paniers de son, ils géraient une excellente affaire commerciale. Si nous aimons tant la Révolution dans ma noble famille, c'est que la guerre, que la Révolution a déclarée à l'Europe, fut une source inattendue de richesses, cependant que nous avions le droit de parler des sacrifices que nous avions faits à la Patrie, dans la personne de mes oncles tués à l'ennemi !

Un vil pamphlétaire, pour nous extorquer de l'argent, a écrit dans une feuille publique que nous fûmes des « profiteurs ». Mon père n'a pas hésité à poursuivre devant les tribunaux notre insulteur, et dans l'enceinte de Justice, il a évoqué les cadavres d'Annibal et de César, mes oncles. Cela se passait au temps du grand Empereur. Le tribunal, frappé d'admiration, a condamné à la prison et à une forte amende le vil pamphlétaire qui, de plus, a dû nous payer de forts

dommages et intérêts ; en sorte que cela encore nous a rapporté quelque chose.

Dis-toi bien que chez les gens de la catégorie de mon père, il n'y a pas la pureté des intentions et des sentiments qui est l'honneur des gens de mon âge. Au fond, mon père admire-t-il la Révolution? Non. Il juge qu'elle fut utile à certains. De ces certains là, il fait partie. C'est le sens pratique de ses propres affaires qui fait de lui un Libéral, mais quel Libéral ! Il se garde bien de le faire voir ; il a fait légitimer ses titres nobiliaires qui lui furent donnés par l'empereur ; il donne toutes sortes de caresses aux bureaux de la guerre qui lui passent des commandes, ces mêmes bureaux qui furent ses meilleurs clients au temps de l'Empire, au temps du Consulat, au temps du Directoire, au temps de la Terreur.

Ma génération est bien plus indépendante. Rappelle-toi, ô mon Arsène, les applaudissements qui couvrent ma voix, à chaque discours que je prononce chez les *Frères de Romainville*. J'ai la haine de la Sainte-Alliance si j'ai de l'amour pour la liberté ; l'idée que je puisse venger, les armes à la main, la liberté vaincue à Waterloo, cette idée m'enthousiasme. Je hais l'Angleterre ; je hais l'Autriche ; je hais la Russie ; je hais la Prusse. Je vois en tous ces États des Liberticides. Et je hais les Bourbons. Magnifique chose ! La Révolution a appris la haine ! Mon père, lui, ne voit en ces étrangers que des instruments pour s'enrichir. Que nous rétablissions demain la liberté, et que les hordes barbares surgissent de nouveau pour nous écraser, mon père applaudira à la guerre parce qu'il calculera le bénéfice des commandes d'équipements. Moi, j'applaudirai pour courir à l'ennemi comme firent mes oncles Annibal et César, comme fit mon grand-père, cet admirable vieillard qui termine sa vie magnifique dans sa petite maison tranquille de Bourg-la-Reine. O mon Arsène, sais-tu au juste ce que fut mon grand-père? Ce fut un géant, un géant de 93 !

Mais je m'égare. Sois sans crainte. Je serai dimanche à trois heures chez les *Frères de Romainville*. D'ici là, songe aux possibilités d'une union clandestine, d'une union libre, à la face de la Nature. Je t'apporterai dimanche un ouvrage qui te récréera singulièrement : le *Contrat social* de Jean-Jacques Rousseau. O mon amante, nous le lirons ensemble, en pleurant.

Je m'agenouille à tes pieds en baisant tes mains avec ferveur.

Ton Benjamin.

(A suivre.) **Jean Variot.**

les idées & les faits

LECTURES

UN CLERC

M. Julien Benda remplit les pages de la *Nouvelle Revue française* avec des polémiques de journal. Trouvant qu'il m'y mêle, j'eusse aimé les honneurs d'une discussion plus élevée et qu'à cette occasion le controversiste fût égal au grade qu'il s'est décerné dans la cléricature.

Le spectacle de l'histoire est divers. Nul ne l'a fait tenir dans un livre, et dans une petite brochure pas davantage. M. Julien Benda se sert contre nous d'un opuscule de M. Albert Mathiez. D'autres œuvres de M. Albert Mathiez ont servi à Pierre Gaxotte pour son histoire contre-révolutionnaire de la Révolution. Nous sommes quittes. Quant aux démonstrations par références, je m'en tiens à ce que le duc de Broglie disait des *Origines de la France contemporaine :* « Tous les textes que cite M. Taine me font penser à ceux qu'il ne cite pas. »

Le collaborateur de la *Nouvelle Revue française* laisse paraître un maniement élémentaire de la matière historique, une faible réflexion sur le développement des faits historiques. Au total, quelque passion, peu de philosophie.

Nous nous flatterions, discutant nos livres et nous-mêmes de prendre les choses de plus haut.

*
* *

Le parti radical et radical-socialiste possède, en plusieurs de nos chefs-lieux, des polémistes qui ne sont pas inférieurs à M. Julien Benda, bien qu'ils citent moins souvent Aristote et Renouvier. Alors

j'ai besoin d'un clerc qui soit vraiment pur. Je crois l'avoir rencontré et je lui emprunte cette vue de la plasticité du monde :

...Ce sont des maximes très certaines, universelles et infaillibles, que non seulement les Conseillers mais les Princes et toutes personnes de bon sens et de jugement doivent suivre et observer en toutes les affaires qui leur peuvent survenir ; et au défaut desquelles les raisonnements que l'on fait en matière d'État sont bien souvent cornus, estropiés et plus semblables à des contes de vieilles, et de gens grossiers et méchaniques, qu'à des discours de personnes sages et expérimentées aux affaires du monde.

Boèce, ce grand conseiller d'État du roi Théodoric, nous fournira la première, qu'il exprime en ces termes au livre de *la Consolation : Constat æterna positumque lege est, in mundo constans genitum esse nihil;* à quoi s'accorde pareillement saint Hiérosme lorsqu'il dit en ses épîtres, *omnia orta occidunt et aucta senescunt.* Les Poètes aussi ont été de ce même sentiment :

Immortale nihil Mundi compage tenetur,
Non urbes, non Regna hominum, non aurea Roma.

Et tous ceux-là généralement ne s'en éloignent guère, qui considèrent avec attention comme ce grand cercle de l'univers, depuis qu'il a une fois commencé son cours, n'a point cessé d'emporter et faire rouler quant et soy les monarchies, les Religions, les sectes, les villes, les hommes, les bêtes, arbres, pierres et généralement tout ce qui se trouve compris et enfermé dans cette grande Machine ; les Cieux même ne sont pas exempts de changements ni de corruption. Le premier Empire des Assyriens, celui des Perses qui le suivit, ont aussi cessé des premiers ; le Grec et le Romain ne l'ont pas fait plus longue. Ces puissantes familles de Ptolémée, d'Attalus, de Seleucides ne servent plus que de fables,

Miramur periisse homines, monimenta fatiscunt.
Mors etiam saxis nominibusque venit.

Cette île de Crète où il y avait cent villes, cette ville de Thèbes où il y avait cent portes, cette Troye bâtie par les mains des dieux, cette Rome qui triompha de tout le monde, où sont-elles maintenant? *Jam seges est ubi Troia fuit.* Il ne faut doncque pas croupir en l'erreur de ces faibles esprits, qui s'imaginent que Rome sera toujours le siège des saints Pères, et Paris celui des rois de France. *Byzantium illud vides quod sibi placet duplicis imperii sede? Venetias istas quæ superbiunt mille annorum firmitate? veniet illis sua dies, et tu Antverpia, ocelle urbium, aliquando non eris,* disait judicieusement Lipse. De manière que cette maxime étant très véritable, un bon esprit ne désespérera jamais de pouvoir surmonter toutes les difficultés, qui empêcheraient peut-être quelque autre, d'exécuter ou d'entreprendre ces affaires d'importance. Comme, par exemple, s'il est question qu'un Ministre, soit pour le service de Dieu ou pour celui de son Maître, songe aux moyens de ruiner quelque République ou Empire, cette maxime

générale lui fera croire de premier abord qu'une telle entreprise n'est pas impossible, puisqu'il n'y en a pas une qui jouisse du privilège de pouvoir toujours durer et subsister. Et si, au contraire, il est question d'en établir quelque autre, il se servira encore du même axiome pour se résoudre à l'entreprendre, et il se persuadera d'en pouvoir venir aussi facilement à bout, comme ont fait les Suisses, les Lucquois, les Hollandais, et ceux de Genève, non dans les siècles dont nous n'avons plus de mémoire, mais dans les deux derniers, et quasi de fraîche date. Aussi en est-il de même des États que des hommes, il en meurt et naît bien souvent, les uns sont étouffés en leurs principes, les autres passent un peu plus outre, et prennent force et consistance aux dépens de leurs voisins, beaucoup parviennent même jusques en vieillesse, mais en fin les forces viennent à leur manquer, ils font place aux autres et quittent la partie pour ne la pouvoir plus défendre :

Sic omnia verti
Cerminus, atque alias assumere pondera gentes,
Concidere has.

Et alors les premières maladies les émeuvent, les secondes les ébranlent, les troisièmes les emportent ; Gracchus, Sertorius, Spartacus donnèrent le premier coup à la Romaine ; Sylla, Marius, Pompée, Jules César, la portèrent sur le penchant, à deux doigts de sa ruine, et Auguste, après les furies du Triumvirat l'ensevelit, *urgentibus scilicet Imperii Romani Fatis :* et de la plus célèbre République du monde, il en fit le plus grand Empire, tout ainsi que des plus grands Empires qui sont aujourd'hui, il s'en fera quelque jour de fameuses Républiques.

Ce qu'on vient de lire est de Gabriel Naudé, dans ses *Considérations politiques sur les coups d'État* (autrement dit sur les révolutions), ouvrage qui est daté de 1639.

Quand M. Julien Benda en sera là, quand la liberté de son esprit sera aussi souveraine, nous recauserons avec lui.

UN POÈTE

De qui est ce vers? De Dorat? De Parny? Du Verlaine des *Fêtes galantes?* Il est joli. Il leur ressemble :

Un baiser plus bas, plus bas que le sein.

Ce poète est Napoléon Bonaparte. Post-scriptum d'une lettre à Joséphine datée de l'armée d'Italie, Albenga, 18 germinal an IV.

Nous développerons cette idée que Napoléon était surtout un homme de lettres. Comme la plupart des écrivains, il ne dédaignait pas les petits genres. Ses lettres à Joséphine montrent qu'il n'aurait

pas mal réussi dans l'érotique. Pour le genre sentimental, il avait un vrai talent.

« Je sortirais d'une vie où ce qui existe de plus vertueux m'aurait trompé. Mais je suis sûr et fier de ton amour. » A ce moment, Joséphine le trompait en effet avec M. Charles, qui faisait rire les dames et qui tournait bien la gaudriole.

D'Ancône, le 22 pluviôse an V : « Je te donne un million de baisers. Je ne me suis jamais tant ennuyé qu'à cette vilaine guerre-ci. » On sent que s'il y avait eu le téléphone, Joséphine aurait demandé comment allait cette gueguerre.

STENDHAL ET SNOWDEN

« La morosité et l'égoïsme amer qui font le patriotisme des Anglais. »

En douze mots, Stendhal en dit plus long sur le cas de Philip Snowden que vingt dépêches de La Haye.

MISÈRE DU NATURALISME

Dans la préface qu'il avait mise aux souvenirs d'Émile Bergerat sur Théophile Gautier, Edmond de Goncourt rapporte que le bon Théo lui disait une fois : « Il y a une morale imposée par les bourgeois contemporains à laquelle il faut se soumettre. Pas possible de rien dire... Maintenant j'en suis réduit à décrire consciencieusement un mur, et encore je ne peux pas raconter ce qui est quelquefois dessiné dessus... »

Ni même, pauvre Théo, ce que l'on trouve quelquefois au pied. C'est la misère du naturalisme. Non, on ne peut jamais tout dire. Mais ce qui est sale n'est pas plus vrai que ce qui ne l'est pas.

JACQUES BAINVILLE.

LA VIE A L'ÉTRANGER

LES DÉMAGOGUES A L'ŒUVRE

Pour troubler le monde, personne, décidément n'égale les démocrates et les pacifistes. Les démonstrations ne se comptent pas. Il en est peu de plus décisives que celles de la première quinzaine d'août.

Nous employons le pluriel à dessein. On pensera tout de suite à l'expérience saisissante de la conférence de La Haye. Ce n'est pas la seule. Les péripéties de la crise égyptienne illustrent peut-être mieux encore des conceptions faites de prétentieuse ignorance et de tartuferie qui, quand elles n'enfoncent pas solennellement les portes ouvertes, multiplient les malentendus et les équivoques.

Les Anglais n'avaient pas attendu M. Mac Donald pour découvrir la combinaison qui déguiserait le protectorat sur l'Égypte en alliance, rendrait aux Égyptiens la libre disposition de leurs affaires intérieures et limiterait l'occupation militaire aux nécessités stratégiques de la défense de la route de l'Inde. Un projet d'accord avait été élaboré sur ces bases dans l'été 1927 par M. Chamberlain et Sarwat Pacha. Qu'est-il arrivé? Homme prudent et loyal, Sir Austen avait réservé publiquement quelques précautions essentielles. L'Angleterre ne renonçait pas immédiatement à la protection des étrangers et la question du Soudan était réservée. La limitation de la sphère d'occupation militaire à la zone du canal de Suez devait se faire progressivement avec un délai de préparation de dix ans. C'était une étape, une tentative honnête pour apaiser le conflit provoqué par la duplicité de la déclaration de M. Lloyd George. On reve-

nait à l'adage : « Donner et retenir ne vaut. » On cherchait à combiner les aspirations légitimes de l'Égypte et la sauvegarde des intérêts britanniques. Résultat : rejet méprisant des nationalistes égyptiens, crise du cabinet Wahas terminée par le coup d'arrêt de Lord Lloyd. Comme on avait agi franchement, il suffisait de montrer la force.

En sera-t-il de même maintenant que les travaillistes combinent le maximum de faiblesse avec une bonne dose de duplicité? Maximum de faiblesse, ce n'est pas trop dire puisqu'au sacrifice de l'homme à poigne on ajoute la promesse de l'abandon immédiat de toutes les garanties et la limitation des garnisons. Mais plus encore duplicité. Déjà le passage qui entr'ouvre le rétablissement du condominium au Soudan est un nid d'équivoques. Que dire alors de l'étonnant paragraphe qui prétend que l'occupation militaire limitée à la zone du canal de Suez n'est pas une annulation de la souveraineté égyptienne? Faut-il entendre que ces troupes seront sous la tutelle du Caire? Elles le seront d'autant plus que, cantonnées derrière le 32e degré de latitude, elles seront campées en plein désert, sans même de réserve d'eau. Une pareille situation est intenable. Les propositions du gouvernement travailliste ne peuvent qu'aboutir à de nouvelles capitulations ou à un rebondissement du conflit. Songez à la présence des nationalistes déchaînés par les avantages promis à leur adversaire Mahmoud Pacha comme appât électoral. Quelle prime aux surenchères, aux emballements, aux violences ! Cette fois, il ne suffira peut-être pas de faire paraître les cuirassés à Alexandrie. La fausse franchise et la brutale faiblesse se combinent pour préparer le retour à la violence.

N'est-ce pas exactement la même méthode qui a été appliquée à La Haye? M. Snowden a ouvert la conférence de la réconciliation par un solide coup de poing sur la table. Il s'est découvert avec une témérité qui aurait pu lui préparer une défaite sévère, sans ligne de retraite, si l'on avait eu un tant soit peu de résolution et de lucidité. Et quelle occasion ! Saisir le farouche adversaire du capitalisme en flagrant délit de rapacité d'argent, surprendre le champion de la IIe internationale en posture de parangon du nationalisme, découvrir la sensibilité de la livre et l'impuissance d'un gouvernement de minorité... Rarement on a eu partie plus belle pour donner à un fauteur de trouble une leçon méritée.

Tout favorisait l'action prompte. M. Snowden s'était enferré lui-même et compromis par ses intempérances de langage. Il avait mis en pleine lumière son isolement. L'Italie et la Belgique étaient étroitement solidaires de la France pour repousser la revision du plan

Young. Les petites puissances, qui remplissent l'air de leurs gémissements, ne croient pas à l'appui britannique. Il n'en est pas une qui n'ait une expérience cruelle dans ses souvenirs récents. Pour la Yougoslavie, c'est le rapprochement anglo-italien. Pour la Roumanie, c'est le retard de la stabilisation. Pour la Grèce, c'est le lâchage de M. Lloyd George dans l'affaire d'Asie Mineure. Tous savent la précarité du concours britannique, fût-ce avec des gouvernements plus fermes que celui de M. Mac Donald. M. Snowden n'était même pas soutenu ouvertement par l'Allemagne, qui désire avant tout qu'on en finisse et qu'on libère son territoire. Il était bien seul, et en posture d'autant plus mauvaise que les autres puissances, la France en particulier, avaient le plus grand intérêt à couper court.

La liquidation des réparations n'est pas seulement étroitement liée au règlement des dettes, elle se rattache à la question rhénane.

Certes le traité de Versailles assigne à l'occupation le caractère de garantie de l'exécution intégrale, mais, pour les réparations, on ne peut attendre la fin d'opérations qui doivent durer plus d'un demi-siècle. On en est arrivé à remplacer l'exécution par la promesse d'exécuter. Cela même, les Allemands ne l'admettent pas et ne l'ont jamais admis. La fameuse déclaration de Genève du 16 septembre 1928 qui a déterminé le cadre de la négociation a tourné les difficultés au lieu de les résoudre. Il s'agissait de savoir si l'évacuation serait subordonnée au règlement financier ou simplement simultanée. En vain M. Briand s'est-il vanté d'avoir rallié le chancelier Muller à la thèse de la dépendance. La rédaction même de la déclaration le contredit. La vérité est que tout ce que l'on a pu faire à Genève en septembre 1928 a été de masquer les interprétations contradictoires derrière un texte que chacun pouvait lire à sa manière. Il était convenu que l'on s'occuperait à la fois du règlement des réparations et de l'évacuation de la Rhénanie. Cela devait conduire fatalement à mener les deux affaires à la conférence de La Haye sur des voies parallèles, donc à se trouver engagé dans l'une même si l'autre ne marchait pas. Ce risque ne suffisait-il pas? Il commandait de ne pas laisser échapper l'occasion de saisir l'Angleterre en flagrant délit d'isolement.

M. Snowden ne s'en est pas inquiété. On doit reconnaître que s'il a été imprudent, il n'a pas été téméraire. Il a joué le jeu de style de l'offensive brusquée. Une feinte rapide pour tâter l'adversaire, puis tout de suite, l'attaque poussée à fond.

Il ne faut tout de même pas oublier que la mise en demeure du Borrenhof a été précédée de déclarations très catégoriques à Westminster. Avant de partir pour la conférence, le chancelier de l'Échiquier avait exposé aux Communes non seulement les revendications qu'il a

présentées au sujet des pourcentages des répartitions et des modes de paiement mais les arguments et les chiffres justificatifs. Nous nous sommes même laissé dire que l'optimisme des locarniens n'avait pas été indifférent à l'avertissement. Des explications avaient été demandées par la voie diplomatique. Elles avaient apporté une confirmation très nette. L'Angleterre n'acceptait pas le plan Young comme intangible.

Dès lors, l'attaque devait être prévue et aussi la repartie. Elle ne l'a pas été. C'est une illustration bien piquante de l'esprit des politiciens. Ils se sont refusés à admettre que, dans un débat sérieux, un homme d'État s'engagerait avec autant d'intransigeance et beaucoup plus de vigueur encore que devant des députés. Erreur de psychologie bien curieuse de la part de gens qui communient au moins dans la flagornerie de l'électeur. Comment ne pas avoir compris que la situation anglaise reste essentiellement électorale? Les conservateurs ont laissé faire le plan Young dans l'espoir de satisfaire leurs électeurs. Trahis dans cette attente, ils sont les plus ardents à se réhabiliter en répudiant un rôle que l'on peut leur reprocher. Les travaillistes ne s'en font pas faute. Ils sont sur un bon terrain. Ils peuvent tâcher de rapporter de La Haye une révision et, s'ils ne l'obtiennent pas, rejeter sur les fautes de leurs prédécesseurs les responsabilités de la crise. Mettez cette partie entre les mains d'un homme violent, coutumier des coups de boutoir, désireux peut-être plus encore de remporter un succès sur la France qu'un succès au profit de l'Angleterre et assez intelligent pour comprendre qu'il ne pouvait gagner seul contre tous qu'en dominant et dirigeant la manœuvre. Vous avez l'explication de tout ce qui s'est passé au début de la conférence de La Haye.

De tout, sauf de l'incroyable désarroi et de la faiblesse de ceux qui avaient toutes les raisons d'être et de se montrer les plus forts. Ils étaient prévenus. Ils ont eu le temps de se ressaisir. Et pourtant ils n'ont pas trouvé d'autre réaction que de se laisser manœuvrer par l'adversaire. Ou plus exactement par les adversaires — car il ne faut pas imaginer que M. Stresemann fasse notre jeu parce qu'il se désintéresse du partage de l'assiette au beurre. Il ne lui serait pas autrement désagréable de voir cette assiette brisée, à condition de ne pas supporter les conséquences de la casse. Pour cela il faut engager la question de la Rhénanie de telle manière que l'engrenage joue, quelle que soit la fortune de la liquidation financière.

C'est précisément ce qui s'est passé parce que l'Allemand, comme l'Anglais, a bénéficié de la faiblesse des délégués peu énergiques de leur tempérament et soumis à l'emprise de la démocratie parlemen-

taire. Les témoins de la scène ont eu leur amour-propre et leur sentiment de la dignité française soumis à des épreuves plus rudes que par les incartades de M. Snowden. Ils ont vu tout ce que peut donner d'épisodes ridicules et d'abandons la combinaison de la vanité et de la faiblesse.

Du moment que M. Snowden n'était pas pris au mot et mis nettement en face d'un constat d'impuissance, on s'engageait dans la voie des compromis. Or le compromis est toujours une concession de celui qui tient à celui qui demande. Il ne faut pas être dupe des mots. Le délégué britannique a demandé la remise en chantier du plan Young en vue d'obtenir une augmentation de sa part, un morceau de la tranche mobilisable et une révision du régime des prestations en nature. Tous ces points ont été repris. Surtout on a envisagé non pas des adaptations mais des modifications radicales. Pour les livraisons en nature, ce n'est pas moins que l'abandon d'un des principaux moyens envisagés en vue de permettre à la Banque internationale de développer l'expansion économique allemande. Voici une porte ouverte aux esquives du Reich. Quant aux répartitions, c'est l'escamotage d'un reliquat tenu en réserve pour les petites puissances qui jugent d'ailleurs le morceau tout à fait insuffisant. Enfin, c'est l'introduction de l'Angleterre dans une part qui devait être réservée aux réparations. Comment peut-on prétendre réaliser de tels changements sans bouleverser l'équilibre des paiements? Que l'on prenne l'argent dans une poche ou dans l'autre, ce serait toujours la France qui paierait, car elle est la seule à qui l'on puisse enlever quelque chose.

Non moins sérieuses sont les compromissions politiques. L'Allemagne a très habilement profité de la crise causée par M. Snowden pour ouvrir le débat sur la Rhénanie. Il fallait bien donner l'impression que le travail de l'évacuation n'était pas bloqué. L'affaire a été menée rondement. L'Allemagne a obtenu immédiatement l'abandon de principe du contrôle militaire, puis une réunion de juristes qui se chargeront d'accommoder la fameuse commission de conciliation pour la zone démilitarisée. Ensuite on a mis discrètement en train les experts militaires chargés de préparer le mécanisme et les délais d'évacuation. Il est déjà entendu que celle-ci commencera dès l'entrée en vigueur du plan Young et sera achevée en quelques mois. Dans les cercles anglais et allemands on tient le résultat pour assuré avant l'hiver, quoi qu'il advienne du règlement financier. M. Briand, prisonnier de Locarno, l'aura été à la fois de l'Allemagne et de l'Angleterre.

Saint-Brice.

LES LETTRES

LUCIEN LEUWEN

Le roman de Stendhal, publié intégralement pour la première fois près d'un siècle après la mort de son auteur, sous le titre de *Lucien Leuwen*, est un des plus beaux exemples de la vitalité propre aux chefs-d'œuvre de la littérature. C'est entre 1834 et 1836, pendant son consulat de Civitta-Vecchia, que Stendhal écrit ce livre. Les allusions politiques qu'il contient en rendent la publication impossible. Du reste, il ne le termine pas. Il y manque deux chapitres pour mener le lecteur au dénouement. Toute la dernière partie devra, selon la méthode de Stendhal, être relue plusieurs fois la plume à la main pour recevoir sa forme définitive. Entre sept titres qu'il a imaginés, l'auteur n'a même pas choisi celui auquel il s'arrêtera. Puis son esprit est occupé par d'autres travaux. Ce sont la *Vie d'Henri Brulard*, la *Chartreuse de Parme*. Et il meurt en 1842, sans avoir rouvert le manuscrit inachevé.

En 1855, son cousin Romain Colomb, fait paraître, sous le titre *le Chasseur vert*, le premier quart du roman, c'est-à-dire la seule partie à laquelle Stendhal ait mis la dernière main. Le reste demeure enfoui dans les papiers déposés à la bibliothèque de Grenoble. En 1894, Jean de Nitty dépouille l'ensemble du manuscrit. Mais c'est pour publier une édition mutilée où presque la moitié du texte est omise ; si plus d'un lecteur en fut satisfait quand elle parut, elle fait aujourd'hui le scandale des stendhaliens. Enfin, ces der-

nières années, trois fervents beylistes prennent à leur tour le chemin de Grenoble, MM. Henry Debraye, Henri Rambaud et Henri Martineau, — trois Henri comme Beyle lui-même. Ils nous en rapportent, après un déchiffrage scrupuleux du manuscrit, trois éditions qui, pour la première fois, en sont la copie fidèle et complète. Elles ont paru de 1927 à 1929. (Et celle de M. Rambaud a paru tout d'abord dans *la Revue universelle*.) Elles présentent entre elles maintes variantes, car les nombreux passages que Stendhal a laissés à l'état de brouillon permettent très légitimement diverses interprétations. Il ne s'agit là, d'ailleurs, que de détails, et dans l'ensemble, les trois textes que nous possédons maintenant de *Lucien Leuwen* nous font découvrir un livre qui se place au premier rang de l'œuvre de Stendhal, entre *le Rouge et le Noir* et *la Chartreuse de Parme*. On serait même tenté de lui accorder une importance privilégiée, en raison du lien direct et intime qu'il établit entre Stendhal et le lecteur de notre temps. La vie de ce livre, qui se révèle après un si long sommeil, c'est la vie même de son auteur qui nous est transmise avec une sincérité frémissante. *Lucien Leuwen* est le livre préféré de tous ceux qui aiment Stendhal, de tous ceux qui veulent connaître son âme véritable et cachée. Les érudits qui se sont penchés sur les cahiers de Grenoble, les lettrés qui, à leur suite, ont pris connaissance de ce texte ressuscité, ont, les uns et les autres, de fortes raisons pour nourrir une telle prédilection.

Pour les beylistes, dont la lecture des textes de Stendhal est à la fois la passion et le métier, le manuscrit de *Lucien Leuwen* présente un intérêt unique : c'est le seul manuscrit qui nous reste d'un des grands livres d'Henri Beyle. Sur ces pages chargées d'additions et de ratures, on assiste au travail de l'écrivain. On voit, entre les innombrables variantes qui couvrent les marges, se former et se préciser sa pensée. Il nous a dit lui-même qu'il construisait d'abord l'ossature sur laquelle viendra s'attacher la chair et que la peau recouvrira en dernier lieu ; « le rire naîtra, ajoutait-il, sur l'extrême épiderme ». Cette impression d'assister à la formation d'une créature vivante, nous la ressentons à la lecture de *Lucien Leuwen*. Dans la première partie, c'est un corps achevé. Par la suite, l'œuvre, quoique imparfaite, est déjà animée de la vie qu'un créateur de génie lui a insufflée. Elle se dégage, avec l'émouvante beauté qu'ont les choses touchées par le jour naissant, du chaos de notes d'où Stendhal l'a tirée. Nous voyons, dans ces notes où fourmillent des réflexions aussi belles que le texte principal, Stendhal penser devant nous. Bien plus, nous l'entendons parler, car M. Henri Debraye, à force d'interroger ce texte, a fini par y faire résonner la voix de son auteur ; c'est dans

un passage que Stendhal a dicté ; le copiste a transcrit les mots tels qu'ils étaient prononcés, et comme il a écrit « kirchevacher » pour « kirsche wasser », « vagistas » pour « vasistas », nous savons que Stendhal chuintait, aussi sûrement que si sa parole nous avait été conservée sur un disque de phonographe. On serait tenté parfois de se plaindre que les stendhaliens reconstituent avec trop de sollicitude la moindre vétille qui concerne leur idole. Il faut avouer qu'ici on se défend mal d'une réelle émotion, quand un papier couvert d'écriture nous rend jusqu'au son de la voix de celui qui l'a dicté pour nous.

C'est que tout Stendhal est dans ces pages, plus peut-être que dans ses autres livres. Et cette voix d'outre-tombe ne nous frapperait pas d'un tel accent si elle ne nous révélait un cœur qui s'est maintes fois dérobé. Quand Stendhal écrit ce livre, il dévore son ennui dans l'exil de Civitta-Vecchia. Il n'est pas de ces psychologues qui reconstituent l'âme humaine au terme d'une méditation abstraite. C'est un philosophe d'expérience, qui tire tout de l'observation. Il lui faut le contact avec la société, les salons, la conversation, le théâtre. Pour parler plus exactement, il lui faudrait ou il lui aurait fallu tout cela. En politique notamment, peut-il se flatter, maintenant qu'il a atteint l'âge mûr, d'être jamais arrivé à quelqu'un des rôles dont il eut l'ambition. Le pauvre petit consul de Civitta-Vecchia sait bien que non. La littérature recueillera ces espoirs déçus, les débris de cette carrière manquée. M. Léon Daudet aime à dire qu'un grand écrivain est un homme d'action qui a mis son action dans ses livres, et que chez La Rochefoucauld, par exemple, il y a les laissés pour compte d'un homme d'État. On pourrait en dire à peu près autant de Stendhal. C'est un homme politique qui a confié à ses personnages les fonctions et les missions dont il n'a pas été chargé lui-même. La politique a séduit son goût de connaître les hommes, un goût analogue à celui qui, plus tard, menait tous les après-midi Barrès à la Chambre des députés. Car ce monde est celui où les caractères et les passions s'accusent avec le plus de relief. En outre, Stendhal a vécu à une époque où la société se transformait de fond en comble, et il n'a pas perdu la chance qui s'offrait à lui d'étudier toutes les phases de la crise dont la Révolution est l'origine. Dans *le Rouge et le Noir*, il a peint le drame du déclassement qui a suivi 1789, ou, comme dit M. Paul Bourget, l'aventure d'un plébéïen en transfert de classe. *Lucien Leuwen*, c'est un autre aspect de la même chose, c'est la comédie de l'arrivisme, dans une société où la puissance de l'argent évince des hiérarchies en voie de disparition. Sans doute ne faut-il pas prendre pour des récits historiques les aperçus que

Stendhal nous donne du cabinet d'un ministre sous Louis-Philippe. Beyle, depuis la révolution de Juillet, a résidé presque constamment hors de France et n'a connu que par des journaux, des lettres, des conversations, les hommes et les choses dont il parle. De plus, son imagination qui travaille dans la solitude le porte à certaines exagérations ; sa crainte de toutes les polices d'Europe, qui lui fait écrire *Zogui* au lieu de Guizot, *tolikeskato* pour catholiques, *the K.* pour le roi, etc., afin de dépister les espions, nous semble, à bon droit une manie quelque peu maladive. Mais Stendhal ne serait pas romancier, si son esprit ainsi échauffé ne créait pas des personnages capables de faire concurrence à ceux de l'histoire. Et c'est bien ainsi que nous apparaissent le père de Lucien Leuwen, ce précurseur du gouvernement des États par les banquiers, type éternel du financier mêlé à la politique, — le ministre dont Lucien est le secrétaire, — les préfets qu'il manœuvre, — et généralement tous les types de cette admirable comédie humaine. La vérité peinte par Stendhal dépasse la vérité du moment, celle du temps où il a vécu.

Or tout cela, si parfait que ce soit, ce n'est pas l'essentiel, et les beautés les plus profondes de ce roman sont ailleurs, ainsi que son véritable sujet. Ce sujet, Stendhal l'a résumé lui-même en quelques lignes qu'il inséra en 1825 dans *Racine et Shakespeare :* « ...Un jeune homme à qui le ciel a donné quelque délicatesse d'âme, si le hasard le fait sous-lieutenant et le jette à sa garnison, dans la société de certaines femmes, croit de bonne foi en voyant les succès de ses camarades et le genre de leurs plaisirs, être insensible à l'amour. Un jour enfin le hasard le présente à une femme simple, naturelle, honnête, digne d'être aimée, et il sent qu'il a un cœur. » *Lucien Leuwen* est l'exécution de ce plan succinct. *Il sent qu'il a un cœur*, voilà en quelques mots la clef, non seulement de l'être complexe qu'est Lucien Leuwen, mais de Stendhal lui-même, si proche de son héros. Nous sommes loin du froid cynisme de Julien Sorel. Ou plutôt nous découvrons ce qu'il y avait sous ce cynisme. On trouve dans *Lucien Leuwen* un fragment de dialogue qui pourrait suffire à révéler tout Stendhal, — et aussi ce qu'il y a de meilleur dans le stendhalisme :

« — Vous êtes misanthrope?

« — Oui, monsieur, par trop aimer les hommes. »

Ce que Stendhal refuse, c'est d'être dupe de ce qui ne vaut pas la peine d'être aimé. Les divertissements dont la vie est pleine, Lucien Leuwen les prise à leur valeur. « Goûtons bien ce bonheur, dit-il, pour ne pas le regretter comme un enfant quand il sera passé. » Mais le bonheur véritable est d'un autre ordre ; et Stendhal nous

livre le fond de son cœur quand il écrit : « Heureux qui a une passion, fût-ce d'être amoureux d'un diamant. »

Cette passion sublime, Henri Beyle l'a éprouvée au moins une fois, à Milan, pour Mathilde Dembowski, la Méthilde de ses souvenirs. Et c'est à elle qu'il a pensé quand il a peint l'amour de Lucien Leuwen et de Mme de Chasteller. Empruntons à M. Paul Valéry l'un des meilleurs commentaires qui aient été faits de ces admirables pages : « Jusque-là je n'avais rien lu sur l'amour qui ne m'eût excessivement ennuyé, paru absurde ou inutile... Mais dans *Leuwen*, la délicatesse extraordinaire du dessin de la figure de Mme de Chasteller, l'espèce noble et profonde du sentiment chez les héros, le progrès d'un attachement qui se fait tout-puissant dans une sorte de silence ; et cet art extrême de le contenir, de le garder à l'état incertain de soi-même, tout ceci me séduisit... » Il y a quelque chose de racinien, qui fait songer tout à la fois à *Phèdre* et à *Bérénice*, dans la fatalité qui préside aux rencontres de Lucien et de Mme de Chasteller. Et la situation est d'autant plus émouvante que les deux amants ne sont séparés que par un malentendu. Le lecteur, pris par le roman, voudrait le leur crier, leur montrer que, les yeux bandés, ils passent à côté du bonheur. Mais la vie ne sépare-t-elle pas tous les jours des êtres qui étaient faits pour s'aimer?

Le malentendu éloigne Lucien de celle qu'il adore. Ce déchirement demeure, comme une note basse tenue en sourdine à travers un motif musical, au cours de la suite de sa vie. C'est cette douleur profonde qui donne toute sa valeur à la vie nouvelle de Lucien, occupée d'aventures politiques et mondaines. Le rappel intermittent de ce grand amour, et plus encore sa présence muette et continue, au milieu des agitations les plus vaines, tiennent l'esprit anxieux, comme ferait une pensée de Pascal sur l'éternité et la mort. Qui donc croyait que Stendhal démontait les passions avec une intelligence froide et mécanique? Dans *Lucien Leuwen*, il peint en traits de feu la grandeur et la souveraineté de l'amour.

Dirons-nous que le livre serait moins touchant s'il était achevé? Si Stendhal avait mené à bien son dessein, Lucien Leuwen eût épousé Mme de Chasteller. Il ne devait pas en être ainsi. Ce n'est pas seulement les livres qui ont leur destinée ; les personnages des livres aussi. Le sort des amants que Stendhal a dû abandonner après les avoir créés n'est pas celui qu'il avait souhaité pour eux. Ils demeurent séparés à jamais, sans que nulle volonté arbitraire puisse les réunir. Et par là, le livre d'où ils sont sortis est peut-être plus proche encore de la vie...

André Rousseaux.

LES BEAUX-ARTS

LE « POMPIÉRISME »

Il est temps de chercher, enfin, une bonne définition du mot « pompier », car la mauvaise interprétation qu'on en donne, alliée à l'importance qu'on lui prête, sont en train de causer aux Arts un préjudice considérable. Comment ne pas sursauter lorsqu'on voit opposer aux noms de Manet, Degas, Renoir, Monet, Pissaro et plus tard aux néo-impressionnistes, ceux de Bonnat, Bouguereau, Clairin, Detaille, Gérôme, etc.? Entre ces derniers, qui méritent vraiment le titre de pompiers, et les impressionnistes, n'y a-t-il pas eu de grands noms tels que Courbet, Fantin-Latour, Puvis de Chavannes, Carrière, Besnard et tant d'autres — et je m'aperçois que j'oublie les maîtres de Barbizon et leur chef Corot?

Les impressionnistes furent avant tout des libertaires, des négateurs de toute tradition, en un mot des démolisseurs. N'allons pas en conclure qu'ils aient été dénués de talent. Non, mais par leurs théories, ils portèrent le dernier coup à l'échafaudage de la civilisation française. Plus de composition, plus de pensée. La nature pure et simple, mieux encore, le soleil seulement. Plus d'ombres et même, plus de « motifs ». Quant au goût, ils l'étranglèrent sans pitié.

En fait, la notion du *Pompiérisme* est née de l'antithèse entre l'ancienne conception de l'art qui contenait tout en lui, et la nouvelle qui se spécialisait dans une copie servile des instants fugitifs de la nature. L'impressionnisme apparut comme « une Parole ». Ce fut une ère nouvelle, mais l'importance de cette révolution réside surtout en ce qu'elle procéda par élimination et qu'au lieu d'ajouter elle retrancha, ce qui eut pour effet non pas d'augmenter la liberté,

mais de donner des limites restreintes aux arts. N'est-ce pas d'ailleurs le propre de toutes les révolutions fondées sur l'idée de la liberté?

Par la suite, la surenchère s'en mêla et, faisant place à la foi, créa la farce moderne de gauche et d'extrême gauche dont Picasso est le chef. Les impressionnistes furent donc la cause première de cette tourbe révolutionnaire, parce qu'ils accréditèrent cette opinion qu'il n'y a pas de belles œuvres qui ne fassent crier.

Pour obtenir ce résultat, il fallut faire de l'étrange sous peine de ne pas être remarqué. Et ceci peut mener loin car l'étonnement est de courte durée, le public s'habitue vite aux pires excentricités et ne tarde pas à se désintéresser de ses idoles d'hier. En sorte que les nouveautés, qui (c'est un fait) poussent par série, sont entièrement soumises à la mode. Plus rien n'est considéré comme acquis et, par un retour normal des choses, les impressionnistes qui furent longtemps l' « avant-garde » sont maintenant reniés par ceux-là mêmes qui devraient les porter aux nues. Degas est actuellement traité de vieille barbe. Quand sera-t-il pompier?

Amour et sincérité s'en sont donc allés emmenant avec eux le culte du Beau et celui du Goût, et l'art français troqua sa riche parure contre une humble salopette. Ce qui est gracieux met sur la défensive et le terme « enjolivement » est le signe du pompiérisme, mais ce terme, tant décrié, peut cependant être bien ou mal pris, selon qu'il s'applique à Titien, Ingres ou Prud'hon, à Jules Lefèvre ou à Bouguereau, et encore n'est-ce pas la préciosité qui est à blâmer chez ces deux derniers, mais leur impuissance à faire de la belle peinture.

Il n'y a pas de principes pompiers, quoi qu'on veuille bien dire car tout sujet, même stupide, peut être relevé par des qualités maîtresses. Le *Sardanapale* de Delacroix, qui est un sujet d'école, est un fort beau tableau.

De même qu'on ne peut sérieusement se dresser contre l'enjolivement des formes, on ne peut s'élever contre les « oppositions d'ombre et de lumière » sous prétexte que Bonnat les a pratiquées, ou bien les œuvres de Rembrandt, Ribéra, Tintoret, Titien et Prud'hon ne vaudraient rien ; en outre, en honnissant l'enjolivement, l'école moderne ne se rend pas compte qu'elle crée un autre académisme qui est « l'enlaidissement ». Toutes ces impasses montrent clairement que nous ne savons plus où nous en sommes depuis le jour où le fil de notre tradition a été coupé.

En décriant toute mise en œuvre, tout arrangement, les impressionnistes se sont tenus en même temps hors de toutes difficultés. En effet, de ce que certains ont mal composé leurs tableaux, doit-il s'ensuivre qu'à tout jamais on ne composera plus? C'est pourtant

bien ce qui fut décidé au sein de la nouvelle école et la poursuite de la « vérité » — d'après nature exclusivement — les a réduits (théoriquement) au simple rôle de photographes. Je ne cherche pas à diminuer les qualités de peintre que les artistes de cette pléiade ont eues, car bien souvent je me suis délecté aux ciels de Sisley, de Monet et de Pissaro, mais il est certain que, si l'on remonte des effets aux causes, on ne peut s'empêcher de constater combien la mesquinerie d'un pareil idéal a pu porter atteinte aux arts modernes. Il semblerait que l'imagination, la poésie et la pensée soient à jamais écartées.

L'académisme est le produit de la rupture de notre tradition et du désir qu'ont eu certains pédagogues de renouer avec elle, sans tenir compte du mouvement en avant qu'elle est en réalité.

Manet n'a pas fait le geste de libération voulue, mais il a été l'homme sincère, artiste et impuissant. Son impuissance, bien plus que sa volonté, l'a conduit à une certaine franchise, une interprétation enfantine de la nature, qu'il a semblé plus facile aux générations suivantes de prendre comme exemples que les œuvres des grands maîtres du passé. Ce que l'on aime donc tant (sans se l'avouer) dans les toiles de ce nouveau Messie, ce ne sont pas les qualités, mais les défauts, parce qu'ils le rendent accessible. Tout le monde peut espérer, en effet, qu'avec un œil sensible et un peu de bonheur on arrivera à l'égaler facilement.

Encore une fois, ce n'est pas Manet qui fut le grand exorciseur des « recettes d'école », puisqu'en même temps que lui existaient des artistes qui ne s'en servaient pas non plus et à qui la postérité a fait également une grande place. Mais il a été cause qu'on a disjoint de la peinture proprement dite tout ce qui constitue un tableau, autrement dit qu'on a disjoint les « qualités », seules prônées désormais, de la « conception » reléguée au magasin des accessoires.

Aux siècles précédents, Manet, malgré ses dons, eût été renvoyé à l'école jusqu'à ce qu'il ait appris tous les rudiments de son art. L'instinct est une belle chose, mais il faut s'en rendre maître si l'on veut atteindre à la perfection. On voudrait aujourd'hui lui donner la première place et c'est tout simplement monstrueux, mais il ne faudrait pas croire que les impressionnistes aient été les premiers à avoir de *l'audace*, car, bien avant eux, les primitifs flamands, les Rubens, les Velasquez, Fragonard et Watteau en étaient coutumiers.

Au musée de Bruxelles on peut voir un triptyque de Quentin Metsys, dont la Vierge du panneau principal a une robe blanche modelée par des ombres au bleu d'outremer. Peut-on être plus moderne? Dira-t-on que les impressionnistes ont inventé les tons clairs?

Pour beaucoup, le tableau ancien n'est autre chose qu'ombres

noires et lumières jaunes, et cette idée est si fortement ancrée dans les crânes qu'elle résiste à toutes les évidences. Or, rien n'est défendu, pourvu qu'on marche dans le sens de sa race et qu'on vise au maximum. Tout est permis, même les folies, à condition qu'elles soient élaborées par de sages cerveaux, car la folie en elle-même n'a aucun intérêt et les écarts des insensés ne sont que néant.

Pourtant, me dira-t-on, les Picasso, les Klee, ne sont-ils pas dans la catégorie de ces fous raisonnables? Je répondrai qu'étant surtout des farceurs pour qui l'art est la dernière chose à laquelle ils pensent, ils doivent être retranchés de la corporation des artistes, purement et simplement. (L'irrespect de l'art qu'il professe est la caractéristique de l'artiste contemporain ; or le maître, créant avec ferveur des œuvres éternelles, sera toujours plus ou moins un martyr.)

L'académisme n'a jamais compté pour personne, aussi ne mérite-t-il pas d'être combattu. Il n'a jamais été mis en balance (par aucune élite) avec les impressionnistes, car il n'a jamais eu comme fervents que des esprits médiocres. L'impressionnisme, tout simplement, a pu froisser ceux qui aimaient le beau passé de leur pays et qui récemment encore admiraient Ingres et ses contemporains. En attaquant la théorie impressionniste, je ne veux donc pas défendre les académistes parce qu'ils ne me semblent pas être la contre-partie des premiers et ne comptent pas à mes yeux. Je soutiens, au surplus, que l'école du « d'après nature » est une erreur et qu'elle est cent fois plus nuisible que l'emploi arbitraire des couleurs. Mais nos pauvres contemporains ne veulent considérer que deux extrêmes : ou l'académisme, ou le modernisme, et ne se rendent pas compte que, puisqu'on ne veut plus que du « nouveau » et que le nouveau est aussi vite passé que venu, académisme et modernisme sont placés tous deux sur un plan à peu près semblable puisque le « vieux nouveau », celui d'il y a cinq ans, est aussi démodé que le vieux académique.

Notons que l'académisme est un des privilèges de la démocratie et que nous ne le connaîtrions pas plus que l'art d'avant-garde si nous vivions sous un régime monarchique et aristocratique. En effet, jadis les arts n'étaient pas soumis au jugement de la foule et, seule, l'élite aristocratique avait qualité pour cela, possédant depuis plusieurs générations la tradition, la culture et le goût. N'ayant pas d'éducation artistique, sur quel critérium aujourd'hui pourrait bien juger le public et pourquoi lui en voudrait-on de se tromper? N'est-il pas fort naturel que la nouveauté l'effraie et qu'il ait besoin de la consécration du temps, de l'élite ou des snobs pour le rassurer?

Philippe Besnard.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

M. ROBERT BELLANGER

Nous avions l'intention depuis longtemps déjà d'entretenir nos lecteurs de M. Robert Bellanger. Un scrupule nous retenait : M. Robert Bellanger, physionomie curieuse, utile à connaître pour qui veut comprendre bien des choses mystérieuses du Parlement, était-il assez notoire? Nous voici tirés d'embarras et M. Aristide Briand vient de cautionner largement M. Robert Bellanger : ses officieux ont proclamé en effet qu'il avait songé au député de Vitré pour le vaste cabinet de concentration qui devait être sa pensée propre et comme la synthèse même du régime. On avait cru, lorsqu'il s'était agi de ramener au bercail quelques radicaux égarés, qu'on ferait appel à ces antiministériels malgré eux, à ces hommes de bonne volonté qui avaient fait défection à la rue de Valois et encouru ses foudres pour l'amour de la ratification. M. Lamoureux et M. Nogaro, par exemple. Mais bah! M. Briand se souciait bien de M. Lamoureux et de M. Nogaro! Il ne songeait qu'à des astres de première grandeur, à Édouard Herriot et au « général » Daladier, et pour les sous-secrétariats d'État, il avait jeté son dévolu sur Lautier, Pietri, Louis Rollin et M. Robert Bellanger.

Alors voilà M. Robert Bellanger célèbre. On a songé à lui. A vrai dire, M. Robert Bellanger n'a pas encore fait ses débuts à cette tribune où l'on avait songé naguère à aller chercher M. Champetier de Ribes. Il n'a signé ni développé aucun rapport. Il n'a même déposé, que je sache, aucune demande d'interpellation. Mais il est connu dans les couloirs, dans tous les couloirs, ceux du sérail et ceux des parvis.

C'est donc un familier de la manœuvre, de la manœuvre utile. Et que ces manœuvres ne soient pas restées indifférentes, la preuve en est faite par ceci que M. Briand, voulant tâter de la concentration, s'est cru forcé de penser à lui.

Cela dit pour le grand public. A vrai dire, M. Robert Bellanger était connu dans les milieux renseignés. La singulière opposition qui existe entre la majorité de la Chambre et celle de la Commission des finances, et dont les conséquences furent graves, inquiétait depuis pas mal de temps les chercheurs d'énigmes parlementaires. Comme par une sorte de malin hasard, les motions extrémistes, les machines de guerre des Malvy, des Palmade et des Chappedelaine, les manœuvres antipoincaristes, les opérations de division, passaient toujours à la Commission des finances, en dépit des plus naïfs pointages, à trois, deux ou même une voix de majorité. Dans les cas graves il n'en manquait jamais qu'une, et c'était toujours celle-là. Ce n'était même plus une règle, puisqu'elle ne comportait pas d'exception. Les intuitifs d'abord, les observateurs ensuite, mirent quelque temps à soupçonner que c'était celle de M. Robert Bellanger.

M. Robert Bellanger est un homme aimable, impénétrable et discret. Il ne répond ni oui, ni non. Mais le Palais-Bourbon ne compte qu'une minorité de naïfs, et il ne fut pas impossible de discerner que M. Bellanger, classé par son élection dans la majorité, jouait un jeu personnel qu'expliquaient à la fois sa position, ses attaches et ses ambitions. Comme sa position est grande, que ses attaches sont multiples et subtiles, puissantes par surcroît, et que ses ambitions sont à la fois dissimulées par lui-même et encouragées par qui de droit, on comprend pourquoi M. Robert Bellanger se contente de jouer son jeu et pourquoi il est indifférent, pour qu'il accède au pouvoir, qu'il ait ou qu'il n'ait pas signé des rapports et prononcé des discours. La puérile carrière des poseurs de question et des auteurs de propositions n'est pas la sienne : il est autrement intéressant pour qui connaît l'échiquier d'avoir porté et maintenu Malvy à la présidence de la première commission de la Chambre et d'avoir paralysé l'œuvre de la majorité, de façon à préparer la revanche logique du Cartel baptisé concentration.

L'homme que nous venons de décrire n'est évidemment pas celui que les bons électeurs de Vitré ont cru nommer. Il faut dire que Vitré est une circonscription conservatrice, restée jusqu'à 1928 d'une fidélité exemplaire à sa tradition. De 1876 à la guerre, elle n'eut que deux représentants, le comte Le Gonidec de Traissan et le marquis de Kernier. Au scrutin de liste, elle donna encore la majorité aux hommes de droite, puis elle fut encerclée par les démocrates, qui lui prêchèrent la défiance des représentants de l'ancien régime et ébranlèrent sa tradition en mur-

murant aux oreilles qu'il y avait contradiction entre la fidélité monarchique et la fidélité catholique. Alors, et comme pour rendre leur démonstration parfaite, les démocrates misèrent sur M. Robert Bellanger. L'opération ne fut d'ailleurs pas menée très franchement. Le parti démocrate n'eut pas de candidat à lui. Et par un hasard assez curieux, le candidat d'Union nationale de Vitré, M. Rupied, ne se présentait pas comme monarchiste. Il fallut donc que l'Ouest-Éclair *le travestît en royaliste au profit de M. Robert Bellanger. Beaucoup de spectateurs alors ne comprirent pas. L'amitié vigilante de M. Briand et l'intérêt qu'il affirme pour la carrière et les efforts de M. Robert Bellanger éclairent tout à coup d'un jour singulier cette histoire rétrospective.*

Quoi qu'il en soit, M. Robert Bellanger, métamorphosé en républicain catholique, et qui devait rire doucement sous cape de cette métamorphose étrange, battit M. Rupied. A la Chambre, il s'inscrivit au groupe des indépendants, qui le désignèrent bonnement pour la Commission des finances. Ils avaient introduit le loup dans la bergerie. Les renseignés disent que M. Mandel veut du bien à M. Robert Bellanger. Si le renseignement est exact, celui-ci, que la protection de M. Briand situait au rang des as, devient vraiment l'as des as. Mais alors, direz-vous, pourquoi un simple sous-secrétariat d'État? Les statisticiens répondront que c'est parce que depuis M. Martin-Feuillée, l'Ille-et-Vilaine ne dépasse pas ce stade. Eu égard aux services que rend M. Robert Bellanger et à l'avenir de la concentration, c'est peu. Mais quel jour jette cette biographie sur les coulisses, non seulement du Parlement, mais de l'élection! N'oubliez pas ceci : M. Robert Bellanger a été élu comme « républicain catholique ».

★★★

Le Théâtre : *M. Copeau et la Comédie-Française.*

On peut tenir maintenant pour à peu près certain, autant que les choses humaines peuvent être certaines, que M. Copeau sera nommé administrateur de la Comédie-Française. Non pas aujourd'hui. Mais demain. Un demain dont il est impossible de fixer l'échéance même approximative ; peut-être dans quelques semaines ; peut-être dans deux ans. Mais l'expérience se fera un jour. Les difficultés amoncelées par M. Fabre ne se résoudront pas toutes seules et ne seront pas résolues par M. Fabre. Il ne les a pas évitées avec une autorité intacte ; comment les surmonterait-il avec une autorité diminuée? Il faudra donc commettre à quelqu'un le soin de les résoudre un jour, à tout

le moins de le tenter. Or, d'une part personne ne s'impose en dehors de M. Copeau : ni un homme d'affaires, ni un animateur (et non un amateur, comme une coquille nous l'a fait dire l'autre jour). D'autre part, on peut dire que M. Copeau s'impose. Il a été désigné par tout ce qui compte dans le monde du théâtre. On peut dire qu'il a été plébiscité par l'opinion intéressée. On peut le tenir pour le consul désigné, comme on disait à Rome des magistrats qui devaient succéder au bout de l'année aux consuls en charge.

Le monde politique acceptera-t-il de confier la Comédie-Française à M. Copeau? Rien n'est moins sûr s'il n'a pas la main forcée par une pressante nécessité. S'il le fait, ce sera à regret, en rechignant, et probablement il tentera de rendre la mesure inefficace. Par exemple, puisque le monde du théâtre appelle M. Copeau, on le lui donnerait ; mais celui-ci n'aurait qu'une autorité limitée aux choses de la scène. On le nommerait directeur artistique, et on le flanquerait d'un administrateur sous prétexte de le décharger d'une part de besogne et de responsabilité.

On essaya jadis une combinaison de cet ordre quand on voulut confier l'Odéon à M. Antoine tout en ne le lui confiant pas. L'attelage ne put naturellement pas marcher et il en irait de même avec M. Copeau s'il se laissait mettre dans le même cas ; mais on peut être à peu près sûr qu'il ne s'y laissera pas mettre. Bien entendu, nous parlons pour notre compte et nous ignorons ce que pense là-dessus M. Copeau. C'est uniquement par ce qu'on connaît de son intelligence et de son caractère qu'on peut préjuger qu'il n'accepterait pas.

De même, on serait étonné qu'il acceptât si l'on ne lui laissait pas, et si l'on ne garantissait pas de lui laisser le libre exercice de l'autorité dictatoriale ; il est trop intelligent et il a maintenant assez d'âge et d'expérience pour savoir qu'on ne mène pas cinquante comédiens et comédiennes avec l'état de siège. Ce n'est pas de ce côté qu'il demanderait qu'on protégeât son autorité, c'est de l'autre, du côté de la politique. Sans doute pour pouvoir travailler utilement demanderait-il d'être nommé à temps : pour quelques années, cinq au minimum, peut-on supposer raisonnablement.

Mettons donc les choses au mieux. Admettons que le monde politique accepte de nommer M. Copeau administrateur pour cinq ans, avec pouvoirs qu'il serait alors aisé de définir : ce sont détails d'administration, que tous les initiés sont capables de mettre au point en quelques heures de travail. Voici M. Copeau installé devant les fameuses tapisseries vertes. Que va-t-il se passer?

Il est puéril d'attendre des miracles. La présence de M. Copeau ne ferait pas revenir le soir même l'ordre et la prospérité. Il en serait comme du gouvernement royal substitué au démocratique : on pourrait simplement commencer à travailler.

Cependant, dans le cas présent, c'est bien une sorte de miracle que

ferait M. Copeau rien qu'en arrivant à la Comédie-Française. Parce qu'il apporterait l'instrument même du miracle, qu'il possède et que M. Fabre ne possède pas : la foi.

Il a la foi, et il l'inspire.

Cette donnée essentielle a déjà été vue et mise en lumière. Aussi bien ne pouvons-nous mieux faire que recopier ce passage sensé et excellent de la revue *le Crapouillot :*

M. Copeau connaît et goûte les classiques, alors que l'art dramatique commence avec les Corbeaux *de Becque. Il retirerait peut-être du Père-Lachaise* Phèdre, Bérénice, le Misanthrope, Elvire et Léandre, *leur insufflerait la vie nécessaire... M. Copeau est célèbre, respecté à l'étranger. Ses spectacles attireraient du monde... De nouveau, le professeur d'Oxford, le jeune acteur d'Oslo, le philologue de Nuremberg, prendraient des fauteuils pour écouter le véritable accent de la France et apprécier notre littérature. Fait plus grave, M. Copeau exerce une grande influence sur les comédiens et parvient à discipliner, à suggestionner une troupe.*

A vrai dire, l'auteur de ces lignes (nous ne citons pas son nom parce que nous ne le connaissons pas : elles sont signées d'un pseudonyme impersonnel) craint que précisément pour ces raisons le monde politique ne veuille point de M. Copeau. Nous verrons bien. Nous verrons si la démocratie est capable de se contredire pour sauver la Comédie-Française, ou si celle-ci devra, comme les colonies, périr plutôt que le principe. Ce qu'on peut affirmer, c'est que nul homme n'apporterait ce qu'apporte M. Copeau : une force morale. M. Fabre ne l'a certainement pas. M. Copeau l'a. Les jeux sont faits.

Lucien Dubech.

LES FAITS DE LA QUINZAINE

La conférence de La Haye. — *La conférence de La Haye s'ouvre le 6 août. Les premières séances sont présidées par M. Jaspar, président du conseil des ministres de Belgique.*

M. Philip Snowden, chancelier de l'Echiquier, annonce tout de suite, comme on l'avait prévu, que l'Angleterre s'estime lésée par les dispositions du plan Young et qu'elle en demandera la modification.

M. Chéron lui répond brièvement au nom de la France en exposant les sacrifices qui ont déjà été consentis par celle-ci. Les délégués des autres puissances font ensuite connaître leur point de vue : l'Italie, la Belgique et le Japon acceptent le plan Young. L'Allemagne en fait autant, à condition que la rive gauche du Rhin soit évacuée et qu'il ne soit plus question de commission de contrôle après 1935. *(7 août.)*

La conférence décide de se partager en deux commissions, une commission financière et une commission politique.

A la commission financière, M. Philip Snowden revient aussitôt à la charge. Il exige, au nom de l'empire britannique, une révision du montant des annuités. Si cette révision ne lui est pas accordée, il s'en ira, et l'Angleterre considérera qu'elle est en droit de réviser les accords qu'elle a passés avec ses anciens alliés à propos de leurs dettes de guerre.

Au nom de la France, de l'Italie et de la Belgique, MM. Chéron, Pirelli et Jaspar répondent à M. Snowden que ses exigences ne peuvent être admises et que le plan Young doit être accepté dans son intégralité. (8 août.)

La discussion, après une interruption de vingt-quatre heures, au cours de laquelle on met tout en œuvre pour sortir de l'impasse, reprend, le 10 août, devant la commission financière.

M. Chéron répond, cette fois, point par point, à M. Snowden sur les prétendus sacrifices britanniques.

M. Snowden réplique qu'il faut en finir, qu'il n'est pas là pour entendre des plaisanteries, des chiffres inexacts, des interprétations « grotesques et ridicules », et il demande la discussion immédiate de sa résolution de révision.

L'interprète officiel prend sur lui de ne pas traduire en français les insultes du chancelier de l'Echiquier, ce qui permet de lever en hâte la séance et de chercher un moyen d'arranger l'incident.

Dans la soirée, on croit y être arrivé et on se met d'accord sur un procès-verbal qui est jugé satisfaisant : M. Snowden y déclare qu'il n'a voulu rien dire de désobligeant pour M. Chéron. Il ignorait complètement que les mots dont il s'est servi avaient, en français, « une signification discourtoise. » (10 août.)

Les jours suivants se passent en négociations et en efforts pour trouver une solution qui donne satisfaction à l'Angleterre. On offre à M. Snowden le reliquat de 30 millions de marks-or réservés aux petites puissances sur la tranche inconditionnelle. Il refuse (14 août). La commission financière décide de s'ajourner au 17.

Cependant, à la commission politique, sans s'occuper de ces incidents, MM. Briand et Stresemann ont discuté des modalités de l'évacuation de la Rhénanie.

FRANCE. — *M. Poincaré subit une opération chirurgicale qui réussit (1er août.)*

— *La journée du 1er août est calme dans l'ensemble, à Paris et en province, grâce à l'arrestation préventive d'un grand nombre de militants révolutionnaires.*

— *A Blois, M. Camille Chautemps, ancien député, ancien ministre de l'Intérieur, radical-socialiste, est élu député, au scrutin de ballottage, contre M. Barillet, Union nationale. Il remplace M. Amiot, radical socialiste, décédé. (4 août.)*

— *Des mandats d'arrêt sont lancés contre les dirigeants de la « Banque*

ouvrière et paysanne » (organisme communiste), pour souscriptions fictives (15 août.)

Les pourparlers anglo-russes. — *Les pourparlers engagés entre M. Henderson, secrétaire d'Etat au Foreign office, et M. Dovgalevski, ambassadeur des Soviets à Paris, pour la reprise des relations diplomatiques entre l'Empire britannique et la Russie, sont rompus. Les Soviets exigeaient, avant toute discussion, l'acceptation par l'Angleterre de la nomination d'un ambassadeur russe à Londres. (1er août.)*

Le conflit sino-russe. — *La conférence sino-russe de Mandchouli aboutit à une impasse. Les Chinois repoussent la réintégration dans leurs fonctions des directeurs russes du chemin de fer de l'Est-Chinois que les Russes exigeaient comme condition préalable de l'ouverture de négociations officielles. (6 août.)*

On annonce qu'une armée russe se concentrerait en Extrême-Orient.

L'Angleterre en Égypte. — *M. Henderson et le premier ministre égyptien échangent des notes au sujet du règlement des questions qui divisent l'Empire britannique et l'Egypte, ainsi que le texte d'un projet préliminaire de statut accordant à l'Egypte son indépendance et ne réservant à l'Angleterre qu'un droit de contrôle sur le canal de Suez. (3 août.)*

Sir Percy Lorraine est nommé haut commissaire britannique en Egypte. (6 août.)

Pays-Bas. — *Un remaniement ministériel suit les élections générales. Un cabinet extra-parlementaire, où entrent plusieurs membres de la droite, est constitué sous la présidence de M. Ruys de Beerenbrouck. (7 août.)*

A. M.

Le Gérant : Georges Moreau.

PARIS. — TYPOGRAPHIE PLON, 8, RUE GARANCIÈRE. — 1929. 38454.